

Patricia Bopp

Magda

ou

la Mort dans les yeux



Première saison : Éros

Par sa forme et son approche in vivo, ce récit est un roman.

Cependant, il repose sur un fond précisément documenté, fruit de plusieurs années de recherches. Les férus d'histoire et autres chercheurs de vérité pourront trouver sur le site de l'éditeur (moinsdecent.net) une annexe au roman intitulée ***Le vrai du faux***. Elle comprend une liste de sources, des notes référencées, classées par scènes et datées, en correspondance avec la version électronique du roman.

Ils y trouveront aussi les traductions des expressions étrangères émaillant le récit, compréhensibles en général dans le texte et le contexte.

Copyright © moinsdecent.net, Genève, 2022

N° ISBN – 978-2-9701286-7-0

Patricia Bopp

Magda
ou
la Mort dans les yeux

DE 100
moinsdecent.net

Ce en quoi nous croyons n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est de croire.

Adolf Hitler

La vérité est l'ennemie mortelle du mensonge, et donc par extension, la vérité est le plus grand ennemi de l'État.

Joseph Goebbels

Toute ressemblance avec des personnages ayant existé est volontaire et documentée

0/ Souviens-toi

Berlin, 30 avril 1945

Patience. La dame sous le roi, l'as tout là-bas.
Parfaitement manucurée, sa main ne tremble pas.
Une carte après l'autre, chacune à sa place, en
colonnes bien rangées sous son regard glacier.
Pur toujours, son profil se découpe dans le clair-
obscur du bunker, dernier bastion du Reich
millénaire. C'est qu'ici-bas, l'électricité se fait rare,
comme l'espoir. La seule issue est le détachement.
Tant mieux, elle s'y exerce depuis longtemps.
Trèfle. Quatre feuilles, noir sur blanc, multipliées
par sept. Quelle chance. Un fin sourire tranche sa
figure de marbre. Attente.

L'air est lourd comme avant l'orage. Même les cris
et les tirs se sont tus, là-haut, dans Berlin à l'agonie.
Cœur. Cœur ? Trop tard pour le cœur. Ce qui reste
du sien, le cyanure s'en chargera. Finir plutôt que
faillir. À propos... Pour la quinzième fois depuis
l'aurore, elle tâte dans sa pochette les capsules de la
délivrance. Toujours ici, fidèles au poste, merci.
Les choses sont tellement plus fiables que les
hommes.

Comme oublié là, un sourire flotte sur ses traits, quand ses yeux soudain acérés se posent sur la porte devant laquelle tout à l'heure elle a rampé, supplié, hurlé à la mort. Elle, Maria Magdalena Goebbels, sublime égérie du parti national-socialiste, rampé. Comment peut-il les abandonner ?

Carreau. Un cri étouffé ; un autre, puis un râle. À peine mariée, l'épouse de guerre s'en est allée. Silence. Jusqu'à ce que la mort les sépare...

Carreau à nouveau. Un coup de feu. Adolf aussi.

Adolf aussi.

Magda replace une mèche de sa chevelure au blond rendu célèbre.

Tout est fini.

L'enfance a de ces souvenirs.

La môme s'éveille à cause de ce satané rideau qui s'obstine à bailler au matin.

Mais aussi, et peut être surtout, pour ces frôlements dans le salon là-bas, d'autant plus perceptibles qu'ils se veulent discrets. Papa ! Impatience. Les petits pieds se pressent, poussent les draps tout entortillés, sautent, trottent sur le parquet disjoint, vite, le long du couloir qui s'allonge exprès quand on n'a pas le temps.

Enfin ! Il est là, à ajuster son kittel dans les éclatants rayons de l'aube : trop rouges, très roses, violets, vifs d'abord jusqu'à un mauve si diaphane qu'on se demande s'il existe. À eux tous, ils font exploser le blanc de la tunique. Ça lui fait comme une aura. On dirait un conte de fées.

Le papa se retourne, sourit. Elle est là, Maria Magdalena, haute comme trois pommes, béate dans sa chemise de nuit à pois, à cligner pour mieux admirer la paternelle apparition, à courir vers celui qui tend ses mains. Voilà qu'elle grandit d'un coup, oui, s'élève, tournoie dans ses bras. Ils rient d'être là, de se retrouver après l'éternité de la nuit enfin passée. Ça doit être ça, l'amour profond d'un père pour sa fille, et vice-versa ; quelque chose de cette joie-là. Leurs mots s'y accrochent comme des guirlandes de fête :

- Pourquoi t'es tout en blanc ?
- Pour Yom Kippour, Magda.
- Yom qui quoi ?
- Pour. Kippour. Le Grand Pardon.
- Tu veux pardonner quoi, papa ?
- Pas pardonner. Être pardonné.
- Tu t'habilles en blanc et pis t'es pardonné ?

Elle réfléchit trop vite, cette petite. Alors il hésite. De l'habit au Pardon, il y a disons un pas. Cet audacieux raccourci tiendrait-il du sacrilège ? Réflexion. Car tant qu'à pratiquer, ne serait-ce que deux fois par année, autant amorcer ce jour sacré d'un bon pied... Mais... c'est qu'il y a tant à expliquer... trop, au petit visage potelé qui l'irradie de sa curiosité.

Sur ce, maman Augusta passe en déshabillé. Elle considère le grand immaculé et la blondinette fripée, dissimule son amusement sous un ton faussement sévère, et lance, dans son Franco-Allemand reconnaissable entre cent :

- Ach donc les amoureux. Es ist sieben heures passées. Tout Bruxelles digère sein pétitt déjeuner. Also à table, les immigrés !

Eh bien voilà, pour Magda, la Torah attendra. Papa lui offre un résumé :

- L'homme reproche, l'Éternel pardonne, pur se fait l'impur.
- C'est grand, l'Éternel...

– C'est le Grand Pardon, grande petite Magdalena. Ils tournent encore, leurs rires bondissent puis rebondissent vers leurs expéditeurs ; ça les fait rigoler plus fort. Bisous choux. Mais elle se prend à gigoter, la petite fusée, voilà autre chose, il faut la reposer. Dare-dare, elle quitte son blanc papa et se remet à trotter, penchée en avant vers la grande vie qui l'attend. Quelques pois froissés, deux-trois boucles en ressorts désordonnés, et puis plus rien. Juste sa voix, lointaine déjà.

– Maman, maman, elle est où ma robe blanche ? L'enfance a de ces résurgences. Même muselées aux oubliettes de la mémoire, elles continuent à respirer.

Berlin, 30 avril 1945

Adolf aussi. Tout est fini.

Maria Magdalena chasse de la main les souvenirs qui volent trop près ; éclats épars sur le noir de l'oubli. Puis elle dé plante son regard de cette porte close sur sa raison de vivre, son idole, son Dieu. Feu son Dieu.

Sans lui, le temps s'arrête, l'espace se fige.

Quelques instants à vivre, l'éternité pour être mort.

As de pique. Au scalpel, son sourire s'agrandit. Reste l'ironie. De vie à trépas, un quart de seconde, peut être moins, si peu de chose. Patience.

Dame sur valet et roi sur dame. Gagné. Un rire bref, comme un hoquet.

Un Dieu ne peut dé céder. Ci-gît une relique, une image, un appel.

Madame se renverse dans son dossier, croise ses jambes fuselées, allume une cigarette, ouvre sa pochette.

Trop d'argent, plus de clé, un poudrier, et... sept capsules. Six, plus une.

Le cyanure délivre ses effluves d'amandes amères, sombres mirages au fond du désert.

Six plus une.

Les enfants d'abord.

...

Première saison : Éros

I/ Aube d'un rêve (1914-1921)

Il y a du monde dans ces gares qui rangent les trains qui bougent les hommes. C'est fait pour ça les gares.

À Bruxelles comme ailleurs, on va, vient, passe, se croise et se décroise dans un ballet réglé par une conjonction de volontés diverses qu'on peut nommer hasard. C'est parfois joli et plutôt normal ; le train-train du rail. Ce qui l'est moins, c'est quand les voyageurs se suivent au lieu de se croiser. Cortège, troupeau ou queue leu leu, ça sent la poudre, la rupture, l'événement belliqueux. Ils ne vont pas, ils sont emmenés. Alors ils baissent la tête, les déportés, de cette honte inquiète de celui qui ne tient plus son destin en main. Leur marche a la lourdeur de qui ne risque pas de manquer son train, car ce train n'est pas le sien. Ils n'ont pas choisi. Raisons d'État, conjonctures et autres forces très majeures sont leur moderne fatalité. Alors ils suivent et se suivent, l'un après l'autre, de moins en moins un, de plus en plus autre, tous destins fondus en une destination unique : ailleurs.

Personne n'aime ça. Certains supportent, d'autres moins. Maman fait partie des premiers, Magda des seconds, papa on ne sait pas, perdu qu'il est en ses

lointaines pensées. Alors la mère prend la fille par la main. Moins on renâcle, mieux ça passera. - Oui maman, mais faut-il absolument que ça se passe ? - Autant ne pas se poser la question. - Pourquoi ? - Tu comprendras quand tu seras grande. - Pfff, mais je le suis. - Alors avance, ma grande, et tiens : regarde !

Espoir. En milieu de file, là, des soldats belges distribuent café, tabac et... chocolat. Du coup, la grande de douze ans devient une gamine du même âge. Avec des nuances cependant, car au pioupiou qui lui tend sa tablette, elle demande posément :

- Monsieur, je ne comprends pas.
- Quoi ?

On ne dérange pas ainsi les soldats. Augusta la tire par la manche. Il en faudrait plus pour déstabiliser Magda, qui persiste, de sa voix flûtée :

- Vous nous chassez de votre pays parce qu'on est allemand ...
- C'est la guerre, demoiselle.
- Oui, ben justement.
- Justement ?
- Pourquoi vous êtes gentils avec nous, vu qu'on est toujours allemand ?

Derrière elles se forme un bouchon de piétons. Ça râle. Augusta se gêne sous son chapeau marron. Vraiment le bon moment pour attirer l'attention ! Elle pince les lèvres et serre ses mâchoires un brin

carrées. Inutile d'en rajouter, la situation est déjà assez compliquée. Mais voilà que le jeune homme se fend d'un sourire, se penche vers la jeune blonde et lui caresse la joue :

– Parce que nous voyons la mort en face...
... alors aubaine, lui rajoute une ration de chocolat. Clin d'œil, et puis adieu. Elles reprennent leur marche main dans la main, la brune nerveuse et la blonde triomphale, avec leurs robes de lin qui prennent la poussière et leurs valises qui se font lourdes, suivies de l'époux et père qui s'efforce de cacher ses soucis sous ses sourcils et son vieux canotier.

Docile et fatigué, le troupeau progresse sur le troisième quai, et puis se tasse, et puis s'arrête. Attention, voici l'engin. Un tonnerre, des crissements d'acier, une fumée dense rend les migrants tout vapoureux et incertains. Comme nos avens, pense papa Friedländer, plus ou moins redescendu sur terre. Un wagon à bestiaux s'arrête devant eux et le chef de gare joue du sifflet. Magda avale sa ration tout rond :

– On ne va tout de même pas monter là-dedans ?
... Mais qui va écouter une gamine lorsque les enjeux sont si importants ? Déjà, les militaires montrent du bras, par ici, si si, grimpez par là. Alors on obéit, alors on suit. C'est déjà ça, le conflit : la survie bouscule la vie. Et s'il déborde les frontières, se propage de pays en patrie, de colère

en haine et puis en morts, voici venir la guerre. Pour l'instant, juste "la Guerre". Mais bientôt "la Grande", et puis "la Der des Ders"...

L'aurait-on débutée, sachant qu'elle ne serait, à jamais, que la Première ?

...

...Berlin, Lehrter Bahnhof, tout le monde descend. Ils sont inquiets et fourbus, les Allemands de Belgique. Six jours de rail arrière-train au plancher, à s'arrêter tous azimuts pour laisser passer chaque convoi militaire hautement prioritaire, c'est une expérience à éviter. Alors on s'extirpe, on s'étire, on cherche, on porte, on échange d'incertains aurevoirs auxquels on veut croire. La promiscuité crée d'étranges liens. Presque absorbées par la foule, se lancent d'ultimes recommandations : "...soupe populaire à Lützowplatz, n'oubliez pas, Lützo...", bientôt couvertes par les clameurs des soldats. Ici aussi, fleur au fusil, ils règnent en maître. "Heil und Sieg dem Kaiser !" Leurs cris fusent jusqu'au sommet de la voûte de fer, vibrent et emplissent la gare de leur victoire promise. Tant d'énergie et de foi impressionnent. À nouveau Magda s'attarde et puis s'arrête.

– Regarde, maman, regarde leur joie ! Ils n'ont pas la mort dans les yeux, eux.

Augusta n'est pas d'humeur à discuter. Le planning est chargé. Il s'agit de quitter ce quai vite fait, d'aller refaire la queue pour s'emplir l'estomac, puis de trouver l'hospice avant la nuit.

Alors papa prend le relais :

- Devant les yeux Magda, pas dedans.

- ... ?

- Puisqu'ils la regardent en face...

La fille tombe dans un abîme de perplexité et la mère s'impatiente. Leurs mines renfrognées leur prêtent une fugitive et cocasse ressemblance.

- Mais... ça revient au même, papa.

- Non. Vois ta mort en face et tu vivras. Nie-la, elle t'envahira et t'éteindra.

- Alors là, je comprends pas.

- La mort devant les yeux, c'est la vie ; dans les yeux, c'est la mort.

- Et les yeux dans les yeux, c'est...

- La mort n'a pas d'yeux Magda. Prête lui les tiens, elle te les volera.

- Mais...

- Un jour peut-être tu comprendras...

Ou peut-être pas. En attendant, Augusta la tire par le bras.

- Ça suffit Maria Magdalena, on y va.

Aïe. Quand maman donne du Marie-Madeleine, on ne plaisante pas. Mieux vaut se résigner, et obtempérer.

Les trois silhouettes s'éloignent sur le quai, entre valises, baluchons, soldats et immigrés, pour disparaître dans Berlin la grande, direction Lützowplatz.

...

Au recrutement de Berlin Mitte, un boiteux est refoulé. La honte l'envahit. Encore une fois, son handicap l'humilie. Un jour, il prendra sa revanche contre le sort, se dit-il, avant de s'éloigner, tête haute et cœur froid. Oui, juré, un jour Joseph Goebbels deviendra quelqu'un ; et on le regardera comme quelqu'un d'autre.

Au recrutement de Berlin Mitte, un juif est refoulé. Trop jeune. Dommage, assure Victor Arlozoroff, il aurait fait un sacré guerrier... avant de s'en aller, tête basse, mais pas pour longtemps. C'est à une toute autre cause qu'il se vouera bientôt.

Personne ne sait s'ils se sont croisés.

...

- Maman, on est près du château de l'Empereur ?
- Mais non, tu sais bien. Il est dans le Bade-Wurtemberg, pas à Berlin.
- Mais alors, pourquoi cette rue s'appelle Hohenzollern ?

- ... Et pourquoi pas, Mademoiselle pourquoi ?
Accoudée à la fenêtre, Magda ravale son agacement. Si "pourquoi" est une question, "pourquoi pas" n'est même pas un embryon de réponse ; tout au plus un faux-fuyant. Impossible d'avoir une discussion un peu sérieuse avec maman. De toutes façons et à vue de nez, ce foyer pour réfugiés - si tant est qu'il mérite le nom de foyer - n'a pas grand chose à voir avec les fastes impériaux. À peine de quoi se laver, rien pour cuisiner, et surtout, surtout, cette promiscuité ! Certes, avec sa chambre à elle, la famille Friedländer peut, non, doit s'estimer heureuse ; car les veufs et les célibataires s'entassent dans des dortoirs. Mais tout de même... oui, tout de même ! Absorber toute la journée les regards, conseils et "bienveillants" jugements de maman, supporter les incessantes intrusions de voisins en quête des commodités, assister chaque soir aux piteux retours de papa ponctués des sempiternelles questions maternelles "alors Richard, t'as trouvé du boulot... Le compte belge est-il débloqué ? "... pour Magda, c'est trop, c'est beaucoup trop. Son jardin secret manque cruellement de soin, et elle, d'espace vital. Alors, elle cultive son Lebensraum dans la seule place qui lui reste : son imaginaire. Là, les possibles se déroulent sans garde-frontières. Le nom d'une rue la fait s'imaginer de grande lignée, vêtue de pierres de lune et couronnée d'étoiles,

princesse des firmaments. Des nuages embrasés du crépuscule naissent des pégases qu'elle chevauchera jusqu'à son palais cosmique, juché sur les toits du neuvième monde. Si d'aventure l'héroïne, la Walkyrie ou la reine des réfugiés se voit délogée de sa fenêtre pour de triviales questions de ménage ou de ravaudage, elle en fera une épreuve à la hauteur de sa mission : taches, trous et crasse deviendront des dragons par légions, qu'elle vaincra sans faillir. Sinon, décorée de l'ordre du mérite de l'éternité, elle trouvera refuge sur sa couche, face au mur. Ses parents pourront toujours dire qu'elle boude, quelle importance ! Là, elle naviguera entre karma et dharma au gracieux monde de Bouddha. Ou alors elle abattra des cartes auxquelles elle prêtera un sens connu d'elle seule. As de pique : mortel malheur. Reine de carreaux : brillante maîtrise. Dix de trèfle : petite chance. Et cætera.

Qu'elle se moque, maman, avec son être trop arrimé sur terre pour danser vers les 600 portes du Walhalla, qu'elle se moque ! N'empêche qu'elle a bien vu quand la Kowalski dite la Voluspa a tiré le destin de Magda, demain, demain, et puis demain, elle a bien vu, la mère, les yeux verts clairs de la voyante s'écrouler d'incrédulité, à fixer les cartes, puis la jeune blonde du premier et puis les cartes, et sa main aux ongles peints qui a tremblé tant et tant que l'énorme bague s'est mise à glisser et les

bracelets à doucement tinter sous le choc de la fatalité. Ça n'est pas permis, un destin pareil, qu'elle a murmuré comme foudroyée, la Voluspa du rez-de-chaussée. Parfaitement, comme foudroyée. Elle a bien vu tout ça maman, de ses yeux vu ! Sa propre fille, tout au sommet ! Alors elle peut toujours se moquer et feindre de mépriser " pareilles sornettes ", rira bien qui rira le dernier. En attendant, vivement le lycée.

...

Lisa est la meilleure amie de Magda. Elles partagent pupitre, banc d'école et toutes proportions gardées, mémoires de déracinées. Elles portent les mêmes tabliers et vivent dans le même quartier. La ressemblance s'arrête à peu près là. Avec ses tresses brunes et son accent qui chuinte, Lisa préfère l'immédiateté aux plans réglés sur un avenir qui, décrète-t-elle, n'arrive jamais à l'heure. Du coup, sa part de pupitre est un joyeux désordre de couleurs, d'encre et de papiers variés. L'essentiel est de s'y retrouver. Magda contemple ce demi-champ de bataille d'un air moqueur et parfois réprobateur, elle qui jamais au grand jamais ne placera sa gomme ailleurs que dans le coin à gauche, là, à côté du cahier de géo.

Curieuse, studieuse et déclarée brillante, la blonde reçoit avec autant d'élégance les hommages de ses

professeurs que parfait détachement les regards en coin de ses camarades moins bien notées, qu'elle a classées une fois pour toutes dans la catégorie des envieuses. On ne partage pas sa fierté, pense-t-elle par devers elle, avec un mépris mal dissimulé.

La brune, quant à elle, ne fera ses devoirs qu'à défaut d'activité plus réjouissante : jouer avec ses frère et sœur, faire de la musique ou déguster d'ancestrales recettes, rescapées des massacres d'Ukraine comme toute sa famille ou presque. Mieux vaut profiter d'être vivant. Lisa compense son manque d'assiduité par une vivacité qui lui fait saisir en un instant l'essentiel de la question scolaire... en gros. Pour le reste, en cas de nécessité, elle coulera un œil sur la copie de sa voisine, qui lui facilitera la tâche d'un glissement de coude discret.

Instinctivement, peut être du fait d'avoir dû mettre toutes deux leurs vies en baluchons à cause d'un pouvoir si supérieur qu'il dépassait leur entendement, leur amitié tient de l'échange, de la débrouille et des bons procédés. Magda tempère les tumultes de Lisa, qui réchauffe de mille fantaisies la studieuse solitude de celle-là. On les surnomme le feu et la glace, mais c'est vite dit. Car l'impétuosité de l'une pourrait bien cacher une douleur froide et secrète, et le détachement de l'autre une ardeur vécue comme une menace. Quoiqu'il en soit, l'alchimie particulière de leurs

différences, ressemblances, blessures et qualités, prête à leur relation la complicité de secrets jalousement gardés, la difficulté de se séparer au bout du chemin des écoliers, le gracieux bonheur de simplement se côtoyer, et beaucoup de rires partagés.

C'est justement là, devant le bâtiment scolaire, alors que la cloche du lycée sonne la liberté et qu'elles s'apprêtent comme chaque jour ou presque, l'une à accompagner l'autre jusqu'à chez elle, puis l'autre à raccompagner l'une, et ainsi de suite jusqu'à épuisement des confidences qu'il faut encore s'échanger sans plus attendre, c'est justement là, sous le ciel d'hiver déjà crépusculaire, alors qu'elles comparent le plissé de leurs uniformes entre deux gloussements et trois chuchotements, que Lisa, après un regard distrait jeté en coin, s'arrête net, lâche sa jupe tout soudain, et virevolte pour hurler vers le lointain : "Victor, Victoor !".

Puis, faisant fi des calèches, de l'automobile, des jurons et du klaxon, elle franchit la voie au grand galop.

Magda est plus prudente. On ne traverse pas la rue comme ça. Perplexe, elle contemple son amie se jeter dans les bras du garçon là-bas... disons du jeune homme là-bas, pour l'embrasser à l'étouffer, comme si elle ne l'avait pas vu depuis des lustres. Ceci et un peu exagéré, pense la blonde sur son

trottoir gelé, sans pouvoir s'empêcher de sourire à si festives retrouvailles.

Mais voici que dans le feu de l'action, Lisa a perdu son bonnet. Échevelée, elle le cherche partout quand Victor le cache dans son dos. À l'attention de la fille d'en face, il met un doigt sur sa bouche, qu'elle n'aille pas vendre la mèche. Me prendrait-il pour une moucharde ? S'indigne-t-elle tout bas, fatiguée de son rôle de spectatrice auxiliaire. Puis d'ailleurs, elle commence à geler sur pied. Et si elle passait son chemin ? Mais voilà que Lisa lui fait de grands signes de bras : "Magda, Magdaaaa !"

Elle hésite, l'interpellée, regarde de-ci de-là et souffle sur ses doigts. Est-ce vraiment à elle d'effectuer cette traversée ? Tout ça pour rencontrer ce grand dadais ? Qui la prend déjà pour une bêcheuse ? Mais Lisa n'en finit pas avec ses "Magdaaaa" et le dadais tape du pied. Passants et cochers guignent la scène en souriant. Ou en commentant. À moins que ce ne soit en se moquant. Bien, bon, n'en faisons pas une affaire d'État, songe l'écolière fière, allons. Un regard à droite, puis à gauche, puis encore à droite, elle traverse Keithstrasse sans se presser, très digne sous son cache-nez immaculé.

Le plus difficile est de s'approcher. Car une fois gagnée la sécurité du trottoir opposé, elle voit... eh bien que le jeune homme qui la regarde d'un œil calme et perçant n'est pas si grand, ni si dadais.

Loin de là ; ça, elle le voit. Et qu'il l'attend, tout simplement, décontracté et content. Maudissant secrètement cette subite timidité qui lui fait tout embrouiller, Magda ralentit pour tenter de trouver l'aplomb qui jusqu'ici l'avait toujours définie. C'était sans compter Lisa, qui tourbillonne vers son amie, puisque "Magda, il faut absolument que je te présente..."

C'est alors que l'une glisse sur une plaque de verglas, s'accroche à l'autre qui patine en moulinant des bras, qui se raccroche au dit dadais, qui tanguent en lâchant le couvre-chef de sa frangine, qui tente de l'attraper en criant "au voleur", mais glisse de plus belle vers la copine qui l'intercepte sans grand résultat puis... mais.... qui a commencé à rigoler ? Car les voici à hurler leur joie, de guingois entre ciel et glace, ni vraiment debout ni tout à fait tombés, à se tenir les côtes, à rire de l'un qui pique du nez, de l'autre qui bat de l'aile, de soi, de tout ça et puis de quoi... Et puis voilà. Les fous rires finissent comme ils ont commencé, personne ne sait très bien pourquoi. Quoiqu'il en soit, ils sont là tous les trois, un brin ballants un rien soufflants, ils se regardent, bien verticaux maintenant, souriant des enfants qu'ils viennent d'être, du sourire des adultes qu'ils se doivent de devenir.

... Et Lisa de faire ce qu'il se doit :

– Alors donc, Magda, voici mon frère, Victor...

Un ange passe. Les yeux dans les yeux, le garçon et la fille hésitent.

Il tend la main, courtois et viril. Elle tend la sienne, gracieuse au possible. Son sourire à lui s'élargit. Ses doigts à elle se réchauffent... on dirait que ça lui monte aux pommettes, rose-vif du coup.

À moins que ça ne soit le froid. Ce doit être ça.

...

Les choses vont pourtant s'améliorant pour les Friedländer.

D'abord - "enfin !" selon Augusta - Richard a trouvé un emploi. Pas de quoi fouetter un chat, mais un emploi, c'est un emploi. Et puis l'hôtel Éden, même si l'époux y est sous-fifre parmi les sous-fifres, ça fait chic. C'est déjà ça.

Du coup, maman a trouvé un logement. Un vrai, rien que pour eux. De réfugiés, les voici promus habitants ! Le temps bien sûr d'assurer le déménagement...

À genoux devant sa valise, Magda se réjouit déjà. Une chambre à elle, tout près de chez Lisa, que vouloir de plus ? Pourtant, pourtant. Le bonheur tiendrait-il à des fils si arachnéens qu'ils s'évanouissent quand sonne la bonne fortune ? Car ses parents ci-devant se lancent des piques à tout propos, ficelle, vaisselle ou ciseaux, puis se taisent, amers et recroquevillés sur leurs paquets. Du coup,

la fille ravale sa joie tant bien que mal, se retient de chantonner et serre sa robe préférée sous ses cahiers. La blanche.

Il est temps d'y aller.

Sur le palier, chacun se retourne pour emporter les dernières palpitations de ce presque passé. Ce mobilier sommaire, témoin muet de faits et gestes pour beaucoup oubliés, cette fenêtre traversée de rêves envolés, et puis, posée sur l'antique sommier, la poupée doucement bouclée que Magda a choisi d'abandonner à sa destinée ; puisque cet amour est terminé.

...

– Mais qui a caché ma frilka ?

Lisa s'en prend maintenant aux coussins du canapé, qu'elle fouille avec un acharnement tenant du désespoir. Chez les Arlozoroff, au bout d'Eisenacherstrasse à droite tout en haut de l'escalier, c'est souvent le cas. La cadette a tant de passion pour sa flûte proclamée enchantée, qu'elle la cache dans tout l'appartement, jusqu'à s'empêtrer dans sa mémoire. Parfois, il est vrai, sa sœur, son frangin ou les deux, transportent en douce l'objet sacré de derrière le rideau jusque dessus le placard à balais ; par exemple. Difficile de résister. C'est qu'elle est impayable la Lisette, à réclamer sa flûte à cor et à cri, à maudire l'un, puis l'autre, puis tous y compris mémé baboussia, à inspecter chaque

recoin du logis, jusqu'au fond du four, ou présentement du canapé. Mais fichtre, où est-elle donc passée ?... C'est ce moment que choisit la grande Dora, toute droite et prête au centre du tapis du centre du salon, avec son accordéon bien dans les doigts, pour lancer un éclat de rire faussement discret. Bref, léger, mais suffisant. Autant chanter sur un volcan. Tel un diable de sa boîte, Lisa surgit du meuble qui l'engloutissait, et dans un rugissement censément tétanisant lance à la tête de cette impossible sœur un coussin émeraude...raté ; rire de l'aînée. Alors un rouge rapiécé... intercepté in extremis par l'instrument de Dora tenu à bout de bras, qui émet une plainte en forme d'accord en sol peu orthodoxe et tout à fait bizarre. Tzoiintch.

Perplexes, les filles cherchent des appuis pour juger ce crime de lèse-musicalité. Mais l'affaire est compliquée. D'abord, qui a commencé ? Et qui a commencé quoi ? D'un coup, les témoins se font flous et occupés. Maman s'efface vers une urgence culinaire connue d'elle seule, papa s'absorbe dans son hebdomadaire d'il y a deux semaines, mémé recompte ses mailles sait-on jamais, pépé...

Et Magda se demande sur quel pied danser.

Trois coups de sonnettes font diversion. Victor ! Les frangines se ruent vers la porte d'entrée et les adultes oublient leurs occupations. Joie, chaleur et complicité. Tout le monde l'aime, ce Victor, songe Magda, sans trop savoir si ce constat lui est

agréable ou pas. Moins agréable quoi qu'il en soit, cette impression de basculer dans une zone inconnue de... sa conscience ?... sa sensibilité ?... Allez savoir. Justement. Voici le plus déroutant. En quoi la vue de ce garçon la perturberait-elle autant ? Voyons. Cela fait... plusieurs mois, au moins, qu'elle n'a pas vu ce... frère de Lisa. Certes cette rencontre fut un peu... tumultueuse disons. C'est qu'il faisait si froid... Franchement, ceci n'explique pas cela. Non, vraiment... C'est le moment que choisit le frère en question pour s'extraire du groupe, et, oui, s'approcher ; droit sur elle, terriblement naturel. Calamité. À court de temps et surtout d'idée pour adopter une attitude digne de ce nom, la demoiselle se raccroche à l'unique récif de son paysage mental chahuté : la convenance. Alors, princesse, elle déplante ses ongles des accoudoirs reconnaissants, se lève puisque tout le monde est debout, lisse sa robe avec délicatesse, articule un "Guten Abend Victor" d'un ton aigu teinté pour l'occasion de son accent français le plus châtié, et tend sa main comme pour un baise-main, ou presque. On dirait un mannequin, une gravure, une image sortie d'un bottin mondain. En ferait-elle trop pour ses quinze ans ? Oui, à en croire le gloussement de Lisa - elle lui revaudra ça. Quant à Victor, foin de salamalec, après avoir vaguement pressé les jolis doigts, il mire ces yeux bleus de bleu, effleure le velours de ces joues, et

s'exclame : "Quel plaisir". Spontané, simple, lucide. Magda entrouvre ses lèvres, puis les referme. Ma foi, que répondre à ça ? Tout le plaisir est pour moi ?...

Son embarras s'arrête là toutefois, car il est temps de passer à table.

Entre les Arlozoroff et les Friedländer, il y a un monde. Coutumière d'un silence souvent majoritaire, Magda suit tant bien que mal les voix qui fusent, se coupent et se mêlent entre les gorgées de potage. Un semblant d'ordre dialectique se fait autour des raveniki - délicieux d'ailleurs même sans crème par dessus, bravo maman, à la guerre comme à la guerre. Pour l'invitée, on s'est mis en quatre. À peine ébréchées, les assiettes sont joliment garnies. Un repas à plusieurs plats, avec des raviolis de surcroît, c'est simplement la fête. Ensuite, surgissent les sujets d'importance. De cette guerre dite nécessaire, Victor dénonce la partialité des intérêts, l'injustice des risques et des coûts, le capitalisme monopoliste, plaint la classe ouvrière, cite Goethe et Dostoïevski, prend à témoin la blonde qui ne comprend pas tout mais opine, éblouie par son éloquence, sa poésie, sa conviction surtout. Oui, elle l'admire. Un peu à son corps défendant, mais un peu seulement, puis de moins en moins. Progressivement, son sourire s'élargit jusqu'à effacer cet air sérieux et posé qu'elle aime à

se composer. Son visage brille d'un éclat tout neuf. Pas si bêcheuse la copine, songe Victor, qui du coup, y laisse un peu les yeux.

Magda voit qu'il la voit, mais faut-il qu'il voie qu'elle le voit ? Décidément, difficile de faire le clair en soi. Du coup, elle cherche à mettre des mots entre ces regards trop parlants. Intervenir, dire, convaincre peut être, briller aussi, de cet esprit si coté en classe... mais rien ne lui vient. Politiquement, autant dire qu'elle ne sait rien. Alors elle réfugie sa dignité au fond de sa tasse de café, dans le silence qui flotte soudain, ovale comme la table...

Car Magda ne le sait pas, mais chez les Arlozoroff, c'est toujours le cas : il y a comme un appel d'air, quelque fantôme qui plane, une grande respiration avant de plonger dans ce qui leur semble être, encore et à jamais, un abîme sans fond ni sens. On a beau tenter de le revisiter à la lumière du présent, il creuse comme un trou noir dans la mémoire. Que faire de ce passé, vécu pourtant, qui échappe à l'entendement ? Puisqu'ils en sont rescapés, peut être, simplement, se doivent-ils d'oublier. Simplement ? Mais comment ? Faire comme si les pogromes n'avaient pas existé ?

Pogrom. Ça y est. Entre ogre et homme, le mot est lâché. Glas trop familier, il transforme les années en minutes et les kilomètres en poussière. C'était hier. C'est encore, c'est maintenant, c'est toujours

présent. Et ce sera, demain, après, encore, plus loin. Le monstre est toujours là. Papa, explique le Golem à Magda. -Arrête Lisa, tu vas gâcher le repas. -Mais c'est pas moi, c'est... - Mais qui a recommencé ? On avait pourtant dit qu'on n'allait plus jam...- Et pourquoi pas mémé ? Puisque les massacres s'accrochent à nos pensées, autant en parler carrément... Non ?

Les visages se creusent, les regards se voilent. Au-devant de cette mort-là, il y a l'effroi. Grande Dora ferme les yeux pour effacer ce qu'elle revoit, grand-papa cite la Torah, Lisa va chercher sa frilka, maman repasse le café pour réconforter, pensons à l'invitée, quand baboussia ressasse son éternelle comptine : cent fois mieux vaut être victime que commettre le crime. Revenue de loin, cette sagesse prête à tous les débats. Fiston enfourche son cheval de bataille : - Non. Contre la fatalité existe le choix ! - Parfois, on n'a pas le choix, intervient pépé soudain remonté. - Toujours, grand-père. La liberté se prend, elle ne se reçoit pas. À l'éternel sacrifice des juifs existe une solution : Tikvat Sion. - Tikvat Sion ? Qu'est-ce que c'est que ce nom ? songe Magda sans oser intervenir... tandis que la famille se fait mi-figue mi-raisin : encore cette histoire de terre promise ! Entre l'issue et la fuite, il n'y a qu'un pas. Faut-il se cacher à chaque fois, comme la flûte de Lisa ? N'a-t-on pas le droit de vivre ici, ou là ? Pourquoi forcément au Moyen-

Orient ? Victor donne de la voix : "enfin, vous ne comprenez pas ? Même toi, pépé, qui connaît le Talmud sur le bout des doigts ? Israël n'est pas un prix de consolation, encore moins une prison. Avec notre volonté, cette terre sera un État, un État de droit, notre Nation"...

Une nation ! Magda a comme une illumination. Soudain, le frangin lui apparaît en bâtisseur d'empire, preux chevalier survolant les donjons et futur roi de Sion. Il a raison, se dit-elle. Il a raison... Mais voilà que hourra, Lisa brandit sa flûte dénichée sous ses draps. Attention, préparation. Dora saisit son accordéon, Victor son violon. Concentration, respiration... La mélodie enroule les cœurs de ses accents majeurs et puis mineurs.

C'est quoi ? Chuchote Magda. "Troista muzyka" lui souffle baboussia. Puis, après un gracieux soupçon d'hésitation, un regard sur son grand petit fiston, un autre sur l'invitée, elle ajoute, la mémé, mutine sous sa couronne de tresses blanches :

– C'est beau le violon, non ?

La fille acquiesce, doucement, les yeux toujours brillants. Oui, c'est beau le violon.

Alors baboussia prend la main de "trrrès jolie Magda", qu'elle garde comme un secret.

Troista muzyka...

...

Le salon des Arlozoroff semble encore plus petit aujourd'hui, peuplé qu'il est de ces étudiants à l'œil brillant, emplis de grands espoirs, d'une haute mission, d'une suprême destination : Tikvat Sion. Libérons Sion.

Entraînés par Victor ici nommé Chaïm ou "le Poète", ils chantent *Hatikva* à pleins poumons. Magda suit comme elle peut, c'est à dire mal. Elle sait bien sûr, en gros, car Victor lui a fourni quelques explications, elle sait qu'ils chantent - *leur espérance - qui ne s'éteint malgré l'errance - cette assurance - de vivre en terre promise - libres - après 2'000 ans d'exil - libres - en terre d'Israël - libres - en paix - à Sion - Jérusalem...*

Mais elle a beau le savoir, elle ne peut poser que des ôô et des aaa sur la digne mélopée. L'hébreu ne s'apprend pas en quelques mois. Bien sûr, l'essentiel est d'être là. Et puis, à défaut de réellement chanter, on peut toujours regarder. Car du spectacle, il y en a. Par exemple ceux-ci, près du placard de l'entrée, avec leurs visages cadrés de drôles d'anglaises et de sombres chapeaux. Ils ressemblent tant à des hommes faits qu'ils n'ont plus d'âge. Par contre ceux-là, serrés devant le canapé, coiffés de quelques kippas de-ci de-là, semblent plus... accessibles. Peut être parce qu'ils ressemblent à leur poète de chef, rayonnant présentement, parfaitement dans son élément.

Tous ces garçons pourtant ! Bien sûr, ça la change du lycée, mais c'est un peu beaucoup pour commencer. Si maman savait ! Et les sœurs qui ne sont même pas là ! Elle entend encore la voix de Lisa : "Hatikva ? Mon espoir à moi, je ne le place pas dans une terre, promise ou pas." Lisa a le chic pour faire des pieds de nez aux choses les plus sacrées. Autant qu'elle sait se défilier pour parer, selon elle, à plus pressé. Par exemple et pour l'heure, apprendre à transformer des taies en chemises chez sa voisine du premier. À chacun son sacré. Quoiqu'il en soit, des filles qui chantent leur espérance à pleine voix, ici il y en a trois. Elle-même comptée s'entend, mais c'est déjà ça. Il y a la brune boulotte juste devant qui chante faux, lui bouche la vue et sent la violette, bon. Et la blonde raffinée en face qui pourrait éventuellement s'avérer une alliée, si... si elle ne se tenait pas si près de Victor, s'il ne lui souriait pas, plutôt souvent ma foi, et si elle n'était pas jolie par-dessus le marché. Enfin, disons, assez jolie, n'exagérons rien. Pas qu'elle soit jalouse, Magda, nooon, loin de là... mais décidément cette Gerda ne lui revient pas. Elle n'a pas l'air... droit, voilà.

Trois iii et deux ââ plus loin, *Hatikva* pose son accord de fin. La boulotte décide d'aller saluer quelqu'un plus loin, comme ça tombe bien. Voici dégagée la ligne de mire du leader des libérateurs, qui peut-être, enfin, va réaliser qu'il y a parmi ces

agglutinés l'invitée esseulée que voici... Mais non, Victor n'a d'yeux que pour sa blonde qui décidément s'incruste, rit et frôle de plus belle... jusqu'au retour de la boulotte avec toutes ses violettes qui cache Gerda du coup, tant mieux, puis Victor tant pis, et puis les deux, engloutis dans un branle-bas devenu général, ou presque. On va, on bouge, on se hèle et se groupe joyeusement. Un quatuor sur le canapé, une rangée devant la fenêtre, une grappe à même le tapis, d'autres dans la cuisine. Autant de bouquets de vitalité, autant de chaleur humaine partagée par tous... ou presque.

Car Magda, toujours plantée là, se sent plus seule d'autant, et ridicule comme jamais. Que faire, quelle contenance adopter, comment s'intégrer sans avoir été présentée ? Et sans parler un mot de yiddish, évidemment. LA langue de la soirée dirait-on. Autant s'éclipser. À l'anglaise, tant qu'à faire. Alors la demoiselle fend la foule, pardon, merci, pardon... pour tomber nez à nez avec un Victor tout souriant et tellement ravi de retrouver son invitée préférée, ah Magda, enfin, quelle joie, si tu savais, viens, je vais te présenter, tu verras... et de l'entraîner vers ces quelques sionistes attablés, qui l'accueillent bien volontiers, bonjour, venez, enchanté... le tout en allemand et très chaleureusement. On se détend. Et on reprend. Magda écoute, comprend, acquiesce, respire. À ses côtés, Victor rend le débat passionnant.

Vivre pour une cause, comme c'est prenant.

...

Parée des splendeurs de l'automne, Berlin joue les enchanteresses. Ce dimanche est simplement rayonnant. Revoir août en septembre, c'est une chance. On dirait que pavés, chevaux et bâtiments se sont passé le mot pour saluer cette révérence estivale. Avec sa nouvelle inscription dédiée au peuple allemand, le Reichstag fait de l'œil aux passants. Endimanchés ou endeuillés, permissionnaires ou éclopés, vieillards, femmes et enfants flânent doucement. Une seule façon de se mettre au diapason : se fondre hardiment dans l'instant, avec l'humilité de qui se sait plus petit que lui. Sa magie tient à très peu, c'est là son grand secret. Trop vouloir la prolonger, c'est tout gâcher. Mieux vaut ne pas essayer.

Rien qu'à sa façon d'aller de l'avant, clair et ouvert, Victor semble l'avoir compris depuis lurette. À le côtoyer, Magda réapprend ce qu'on oublie souvent, peut être pour devenir grand : vivre au présent.

Devant la porte de Brandeburg, Victor s'arrête, montre, tout son bras n'y suffit pas. Les jeunes yeux s'élèvent, clignent dans les rayons obliques. Là-haut, la déesse de la Victoire brille de tous ses cuivres.

– Comme la Victoire est haute.

Dit-il, sombre soudain, fixant cet aigle prussien juché par-dessus tout, pavés, passants, arc de pierre, divine guerrière et chevaux au galop. Ce volatile mérite-il tant de sacrifices ?

– Comme la Victoire est belle !

Enchaîne Magda, transportée par tant de faste et de fierté... jusqu'à ce qu'il se tourne vers elle brusquement, pour lancer comme un défi :

– Belle ? Ça veut dire quoi ?

Piquée par ce ton qui pourrait les poser comme ennemis, la fille se raidit, puis se défend. C'est son bras à elle qu'elle tend alors, brave, vers le quadrigue triomphant : "Ça veut dire ça, tu ne vois pas ?" Il la scrute, puis la déesse montrée avec tant de volonté, puis elle encore. Il voudrait lui parler de morts, de cris de blessures et de sang, nécessaires oubliés de cet héroïsme éclatant ; lui expliquer l'Arsenal, là-bas, plus bas, plein d'agonies masquées par l'altière façade. Il voudrait... mais il voit ces yeux violets de colère et de dépit, cette bouche frémissante de trop vouloir se serrer, ces quelques mèches échappées de leur soigneux ruban, toute cette fragilité mal assumée... Il voit, et renonce à expliquer, à s'emporter, à dénoncer. Son bras qui tout à l'heure pointait la vanité des cieux se plie doucement, effleure le tendre front pour effacer son désarroi. "La beauté est plutôt ici, je crois", qu'il dit tout bas, puis reprend son pas dans la lumière ambrée... et s'éloigne sans se retourner.

La demoiselle sent comme un pincement vers l'estomac. La planterait-il là ? En seize ans de vie, elle n'a jamais vu ça. Elle regarde lui d'abord, puis de ci de là, à la recherche de... d'au juste quoi, allez savoir. Elle voudrait maudire ce goujat, partir, loin là-bas, par-delà cette Victoire qui les sépare, qu'il ne la retrouve jamais et qu'il s'en morde les doigts. Mais elle n'y arrive pas. Alors elle va, vers cet être qui la dit belle pour la quitter sitôt, elle marche, trotte et puis galope de ses longues jambes sous sa robe blanche, vole entre les ombres déliées des arbres, plus vite que la déesse ailée déjà oubliée, plus vite que ses soucis, ses devoirs, ses parents et toutes ces voix qui la retiennent dans son quant-à-soi. Loin devant, le jeune homme l'entend trotter sur le pavé, bien sûr qu'il l'entend, mais il attend, encore, car il attend...

– Victoor !

Voilà ce qu'il voulait entendre. Il s'arrête, se tourne enfin, l'air assuré presque confiant. Elle le rejoint, essoufflée et décoiffée dans la lumière dorée. "Victor !". Un petit spectacle à elle toute seule. Il s'interdit de sourire. Cette fille, la vie lui a trop donné. Il faut qu'elle apprenne à demander. Alors il lance, un brin goguenard :

– Ah, tout de même !

Pardon ? Elle a comme l'impression de s'être fait rouler. Son front s'abaisse, ses épaules se crispent. Ça ne va pas recommencer ? Non, ça va changer.

Car il lui prend la main, l'emmène sous les feuilles qui vrillent des tilleuls, puis sans autre forme de procès lui souffle un baiser, sitôt esquissé sitôt envolé. Mais tout de même. Un baiser ? Voici l'indignation de la fille bien élevée entraînée contre sa volonté. L'embrasser ! Sans s'excuser ! La prendrait-il pour une traînée ? Elle s'arrête d'un coup, brusque et butée, se détache, secoue sa main comme pour libérer sa pureté offensée... puis attaque, défie, elle aussi, plantée dans les feuilles séchées, armée de toute son intégrité :

- Tu m'as volé un baiser ?!

Que répondre à ça ? Un ange passe, nerveux, cupidon ou bien démon. Quoiqu'il en soit, ça sent l'orage. Unter den Linden 77, devant l'hôtel Adlon, ils ne voient qu'eux ; oublieux des badauds, ignorants des portiers amusés de cette brouille d'adolescents qui les distrait entre quatre valises et deux clients.

Puis il répond, le grand de dis-sept ans, il répond mûrement : " oui ".

C'est tout ? Pense-t-elle.

C'est suffisant, pense-t-il.

Puis, plus rien. Personne ne sait que faire avec l'autre, soi-même, et toute cette délicate situation. Pour se faire pardonner, il voudrait l'inviter prendre un thé "en toute simplicité" au palace ci-devant. Mais ses économies n'y suffiraient pas. De loin pas.

Un jour viendra, se jure-t-il tout bas. Mais dans l'immédiat, il tente l'explication :

– Oui, si tu veux, admettons, ce baiser, peut-être mal placé, mais à peine esquivé, je te l'ai volé.

Faute avouée... se prend-elle à songer, et un brin à se déridier...

Mais voilà qu'il ajoute, avec un sourire un peu forcé :

– Tu veux que je te le rende ?

Il voulait la faire rigoler, mais c'est raté. La moutarde monte au nez de la fille. Ce dit poète serait-il un vaurien ? Mais que fait-elle ici ? Avec ses parents qui l'attendent et sa géo à potasser... C'est maintenant de l'eau qui mouille ses yeux. Manquait plus que ça. Il ne faut surtout pas qu'il le voie. Alors elle fait mine d'éternuer, puis se détourne pour se moucher. Mais il y a moucher et moucher. Là, force est de constater que ça dure trop pour être convaincant.

Il se trouve emprunté, le brun bouclé, disons même confus. Voyez, il passe d'une jambe sur l'autre sans plus savoir quoi faire. Enfin, par-dessus l'épaule presque nue, il tente de glisser un mouchoir tout froissé. On dirait que c'est un frelon, au moins, qu'elle fait mine de chasser. La voici encore plus rencognée. Il n'ose plus la toucher, marche sur des œufs pour la contourner, puis murmure : " Excuse-moi ".

Elle reste en elle encore un moment, puis lève ses yeux mouillés. Un peu seulement. Ce n'est pas lui qu'elle regarde présentement, pas encore, chaque chose en son temps. Mais l' impatient y voit une porte qu'on déverrouille, un rideau qui s'envole, un nouvel horizon. Ça lui vient d'un coup, comme ça, une évidence. Il décroche son collier porté en sa judaïté depuis des années, et le tend fougueusement.

- Pour toi Magda.

Elle pose les yeux sur la paume grande ouverte.

S'y loge une petite étoile métallique. Fière et modeste, elle tend ses six petits bras comme pour dire "tout est là", et "prends-moi" à la fois.

Magda cueille le médaillon du bout des doigts, le tourne délicatement, tel un diamant, une promesse, un zeste de firmament. "...Merci " qu'elle dit, simple et touchée par ce présent si important.

Puis, les yeux entre-baissés, elle tente de l'accrocher... mais entre ses mèches rebelles, ses doigts troublés et son regard embué, ne parvient qu'à s'emberlificoter. Tant mieux, pense Victor, va falloir se rapprocher. Ses mains à lui glissent vers son cou à elle, arrangent les boucles entortillées, relèvent le menton tout emprunté. Concentration. Si subtile opération est sujette à précaution. La pointe de leurs doigts trace un ballet miniature et aérien. Voilà, on dirait que le collier est bien fixé. Il se recule, un peu, pour apprécier. De ses yeux presque

séchés, elle cherche sur le visage du garçon l'approbation, l'admiration, l'affection... y trouve un peu des trois, mêlés à la tendre fierté de qui vient de déployer tant de largesse.

Il serait temps de se remettre à parler.

"Cette étoile portera chance à l'étoile qui la porte" déclare-t-il solennellement.

"...qui portera chance à celui qui lui l'a offerte" conclut-elle sur le même ton.

Et ils se remettent à marcher.

Leur monde a changé. Oui, le monde a changé. De leur grande dignité, les arbres font plus qu'ombrager l'allée, ils sculptent leur avancée... pour ne pas dire leur destinée. Fruits et feuilles mordorés ne se contentent pas de doucement chuter, ils tapissent leur foulée. Toute l'avenue d'ailleurs, voyez, toute l'avenue s'ouvre à leur marche, dans une perspective tracée vers cet infini connu d'eux seuls. Ensemble et parallèles, ils s'y joindront selon les grandes lois de l'univers ; surtout le leur. Même le soleil, oui, même, rien que pour prévenir leurs paupières de se plisser, adoucit maintenant ses rayons d'un rose bien particulier. Jusqu'aux portiers du mythique Adlon qui sourient de voir s'éloigner main dans la main un couple si palpitant. Sûr, si leur fonction le permettait, ils les applaudiraient.

Ce couple, qui descend l'allée ombragée d'un pas ferme et léger, plus fort de s'être retrouvé. Qui va,

direction l'Opéra - où un soir Magda ira vêtue en diva, se promet-t-elle tout bas - puis longe l'Arsenal, dont Victor ne parlera surtout pas, jusqu'au Jardin du Désir, qu'on devine dans le crépuscule là-bas, après le pont qui enjambe la Spree...

Ce couple, prêt à explorer ce monde qui soudain leur est donné.

...

Même s'il y a bien des façons d'accommoder la rave, avec la guerre qui joue les prolongations, au bout du compte, on tourne en rond. Mais bon. Quoique saupoudrée d'un peu, disons très peu de fromage, la rave en gratin, c'est mieux qu'en bouillon. Et tant pis si les Müller du dessus mangent du poulet.

Ce soir, donc, Augusta cuisine avec plus d'attention, et même de l'entrain. Serait-ce le soleil qui baigne sa cuisine et ravive jusqu'à son vieux fourneau ? Ce subtil parfum d'été indien ? Quoiqu'il en soit, l'ambiance familiale prend des airs d'exception. Certes, Magda est rentrée bien tard de sa promenade sous les tilleuls, mais si gentille et pleine de vie qu'on ne pouvait que lui pardonner. Elle a embrassé père et mère comme si c'était leur anniversaire, et voilà qu'elle chantonne en mettant le couvert. Ce qui, curieusement depuis quelque temps, lui était devenu pire qu'une corvée. Elle qui

aimait tant ranger, dresser et astiquer ! Allez comprendre. Papa, du coup, replie son journal et s'extirpe de son fauteuil attitré. Pour l'aider. Voyez-vous ça. À peine s'il ne se met pas à chantonner... eh bien, voilà qu'il siffle. Très bien. On dirait qu'on va passer une bonne soirée, touchons du bois.

– À taaable.

Impériale, Augusta pose le plat sur la table nette et carrée. Comme c'est parti, et avec un brin de bonne volonté, tout le monde va se régaler. Bon appétit. Décidément, Magda est tout à fait radieuse aujourd'hui. Et volubile comme jamais. Le grand air, sans doute. À moins que ça ne soit la compagnie de... Lisa ? Quoiqu'il en soit, elle décrit Unter den Linden comme jamais. Et les tilleuls mordorés, et les portiers en livrée, et l'Opéra et tout le tralala... Mais quand Richard propose de se joindre à elles dimanche prochain, elle se fait évasive et regarde dans les coins. Tiens, tiens. Ma foi, c'est l'adolescence, songe Augusta. Tôt ou tard toutefois, il faudra qu'elle leur présente cette Lisa, histoire de savoir avec qui...

Mais voilà Magda qui se tait soudain, comme on prend son élan. Sûr qu'elle va demander quelque chose. Drôle comme elle peut parfois se montrer transparente, alors qu'à d'autres moments...

– Papa, c'est quoi une goy...a ?

Qu'est-ce que c'est que cette question ? Soudain nerveuse, Augusta verse le vin sans modération.

Quelque chose ne tourne pas rond. Et le père qui sourit, content de sa fille, avant de répondre sur le même ton :

- Une personne qui n'est pas juive.

- Et une shikse?

Ah, tout de même, il a l'air surpris, le Richard. Il hésite un chouïa...

- La même chose, à peu près.

...Et le reste à l'avenant. On dirait que ce thème les unit dans un autre espace-temps. Comme s'ils se donnaient la main dans leur lointain. Comme si elle n'avait rien à dire, la mère, qu'elle n'y connaissait rien. Ah ça, Augusta n'aime pas jouer les utilités, pour ne pas dire les nullités. Surtout quand, à vue de nez, le terrain est miné. Alors elle tente quelques incursions, histoire de changer de sujet. Mais non, c'est qu'elle insiste, la fille. Ce repas dominical prend des airs d'interrogatoire : et pourquoi qu'elle n'est pas juive, et pourquoi que papa l'est, et pourquoi qu'il a épousé une goya alors qu'il n'avait pas le droit, non mais des fois. Pas le droit ? Et l'amour dans tout ça ? Qu'est-ce que sa fille va mettre en doute leur union ? Si on peut encore parler d'union, mais bref. Elle pourrait pas se mêler de ses oignons ? On dirait que ça la défrise, Magda, que sa mère soit une goya. Parce que son catéchisme - qui n'était de loin pas donné, heureusement que tonton Ritschel s'en est mêlé vu que c'est pas le père Friedländer qui aurait assuré -

c'est bon à jeter ? Et toute la chrétienté, par-dessus le marché ?... Pardon ? Voilà qu'elle veut emprunter à Richard ce journal pour juifs qu'il s'est mis à acheter. Et lui de s'empresse, et elle de tourner les pages avec avidité. Ma fille, lire le *Jüdische Rundschau* ! Allons, intervenons... Eh bien non. Impossible d'en placer une, ben tiens. Faut dire si je dérange. Comme quoi, même à trois on peut manger en solitaire. Et qu'ils avalent leur gratin comme si c'était de la pâtée pour chiens. Pas un miam, pas l'ombre d'un compliment. Décidément, ils vont nous gâcher la soirée avec leurs juiveries. Et s'ils se tenaient un peu informés, ou s'ils condescendaient à écouter, ils sauraient que ce n'est pas vraiment le sujet du moment. Plutôt à éviter, selon l'actualité. Faudrait pas mettre tous les juifs dans le même panier, il y en a de très bien, hein, sauf qu'on se demande s'ils seraient pas en train de comploter, avec les communistes, et les États-Unis, comme par hasard notre nouvel ennemi, avec leur nid à Wall Street, la synagogue de la finance, qu'ils... Quoi ? Mais que dit ma propre fille, la chair de ma chair ? Mieux vaudrait être sourde que d'entendre ça : "et si je voulais devenir juive ?" Parce qu'elle veut..? Ça serait-y pas cette Lisa qui mettrait sa foi en branle-bas de combat ? Forcément, toujours collées l'une à l'autre, Lisa par-ci, Lisa par-là, et que j'ai rencontré la baboussia, et qu'ils m'ont invitée à dîner, et qu'elle m'a dit ci, et

qu'on a joué à ça, avec le frangin qui passait par là, et blablabla. Et papa qui l'encourage dans cette voie ! D'ailleurs, "papa", c'est vite dit. Faudra leur rappeler, à ces deux illuminés, qu'entre l'adoption et la conception, il y a un monde que leur complicité ne changera pas. Le sang, ça se transmet pas par le sentiment. Et puis les races se mélangent pas, c'est prouvé par $a+b$. Du moins quand on suit l'actualité. La vraie, l'allemande. Mais voilà : entre l'Éden du père et les rêveries de la fille, il n'y a que mère Friedländer pour avoir les pieds sur terre. Non mais des fois. Ma Magda qui a tout pour plaire, première de classe, jolie comme un cœur, ma chérie irait d'un coup flanquer son avenir par terre ? Déjà qu'elle se néglige. Cette tête qu'elle a ce soir, coiffée comme un dessous de bras. Elle, d'habitude si soignée. Misère. Ma fille deviendrait-elle une traînée ? Petit à petit, Richard a cessé de parler. Son ton s'est fait moins ferme, ses mots plus lâches, ses phrases plus courtes, puis plus. Il s'est tu. Le petit feu qu'avait allumé en lui l'intérêt de sa fille s'est éteint. Parce qu'il a regardé sa femme en coin, toute raide et dure comme avant un orage d'acier. Il la connaît trop bien. Alors il plonge dans son gratin dont il ne reste rien. Dieu, faites que ça ne recommence pas. Devant son père racorni et sa mère toute remontée, Magda s'arrête, hésite aussi. Vite, elle glisse son collier sous son chemisier, puis tente de composer :

– J'ai dit SI je voulais devenir juive. Maman, SI.

Ils redoutaient que la mère n'aille exploser, mais c'est pire, c'est bien pire ce qui est en train de se produire. L'indémontable Augusta, qui a crânement mené son petit monde contre vents et marées, qui a absorbé l'adversité sans même avoir l'air de se sacrifier, l'ex-bonniche encloquée, renvoyée, perdue et puis relevée à la force du poignet, l'indémontable est en train de se fissurer. Oui, là, devant sa famille attablée, s'écroule sa volonté monumentale. Augusta se met à pleurer. Derrière son plat mal gratiné, maman ne se bat plus. La tête à peine penchée, elle laisse son immense tristesse rentrée depuis des années couler, couler, comme un raz de marée.

Père et fille sont pétrifiés. Comment consoler une mère qu'on n'a pas entendue ? S'ils pouvaient rattraper, effacer ce qu'ils viennent d'échanger, de faire de travers ou de ne pas faire. Pour un peu ils la supplieraient de se mettre en colère. Mais ils restent figés, n'osent même plus se regarder.

Ça dure une éternité.

Enfin, la mère redresse la tête, regarde droit dans le plafonnier, joint les mains et parle en elle, pour Lui, comme si les autres étaient partis.

– Dieu, faites que ma fille ne fasse pas de pires erreurs que moi.

Puis elle se signe, se lève, prend le plat à gratter et puis s'en va.

...

Aujourd'hui, l'inspecteur vient visiter les classes. " Herr Doktor ", faut-il l'appeler. Pourquoi ? Parce qu'il a un doctorat, même s'il ne soigne pas. Mais chut, il est juste là. On lui a réservé la place du fond, la meilleure, tout près du poêle, qui marche à plein pour l'occasion. Digne et savant sur son banc, il tripote sa barbiche d'un air réservé. Sa seule présence prévient toute velléité de babillage, et fait se tenir les élèves bien droites dans leurs tabliers lavés de frais. Aujourd'hui, on sera sage.

Cours d'histoire allemande, donc, comme avant-hier, puisque celui de Français a été rayé du programme, on ne fraye pas avec l'ennemi.

Avec son chignon lissé et sa robe de serge amidonnée, la maîtresse est tirée à quatre épingles. De son enseignement, Mademoiselle Herbert est résolue à montrer le meilleur.

Pour commencer, révision des tâches hebdomadaires. Le thème est affiché. Elle l'a écrit au tableau noir, de son écriture ronde et déliée : *l'unité allemande*. Ça tombe bien, le sujet jouit de tout l'intérêt du Docteur. Voici amélioré l'ordinaire de sa tournée. Il grandit son orbite d'un monocle du plus sérieux effet et se penche pour mieux apprécier.

On entendrait une mouche voler. Concentrée, Maîtresse parcourt la classe majoritairement pétrifiée ; s'arrête sur l'une, sur l'autre, hésite, preuve qu'elles maîtrisent toutes le sujet... puis opte

pour... Mademoiselle... Friedländer ! Quelle surprise. Même si elles s'en étaient plus que doutées, les autres se détendent. Sauf la petite Bertha, qui soupire. Dur d'être l'éternelle seconde. Quand l'incontournable première va-t-elle enfin faire un faux pas ? Et la voilà qui se lève, LA Magda, qui traverse l'espace d'un pas olympien, se plante devant le tableau, contemple la classe comme d'un piédestal. Cette suffisance ! Bertha triture sa gomme et ronge son frein. Un jour peut être, un jour viendra...

La maîtresse déroule une carte d'Europe et saisit sa baguette pour plus d'officialité.

Bon. Allons. Une deux et trois :

- À quelle date notre Allemagne a-t-elle été unifiée ?
- Le 18 janvier 1871, Fräulein Herbert.
- Grâce à qui ?
- Otto von Bismark.
- Bien. Et où donc cette unité fut-elle consacrée ? Facile, trop facile. Rien qu'en pensée, c'est l'enchantement assuré. Magda s'imagine en grande tenue s'y mirer à perte de vue, princesse de toutes les destinées.
- Au château de Versailles. Dans la galerie des glaces.

Fräulein hoche du chef, une bonne chose de faite.

– C'est parfait mademoiselle, vous pouvez dispo...
Incisive et grêle, une vois s'élève par-dessus le poêle :

– Un instant !

Mademoiselle se fige. Manifestement, l'inspecteur est resté sur sa faim. L'élève se tourne et scrute son monocle posément.

– Oui, Herr Doktor ?

– Quelles sont les caractéristiques communes aux personnes d'une même nation ?

Tiens, se dit Magda, ce sujet n'a pas été détaillé en cours. Tout au plus vaguement brossé, en toile de fond disons. Bien, tentons une sorte d'improvisation :

– Euh. Eh bien la langue, et... le territoire ?

– Oui, le sol. À l'évidence. Mais encore ?

Mais encore ? Mais encore quoi ? Elle sèche, la première de classe. Que voudrait-il entendre, ce tatillon ? Et malheur, voilà que se dressent déjà deux mains, annonciatrices d'un savoir supérieur au sien. Diable, mais encore quoi ? Rien ne vient. Et déjà, le pinailleur pointe du doigt la plantureuse Gilda qui se lève, toute avenant et cambrée :

– La religion, Herr Doktor ?

– Oui, enfin, merci. Mais laquelle ?

– Euh

– La foi germanique : élan du peuple allemand, ciment de notre Nation.

Quoi ? Ça, pour une aberration ! Lisa se trémousse sur son banc, maudit Gilda, mais surtout l'inspecteur. Car si la première ne fait qu'absorber ce qu'elle entend de-ci de-là pour l'oublier sitôt transmis, ce vieux croûton semble bec et ongles crispé sur ses idées. La jeune juive bout, brûle de se lever, d'argumenter... mais de haute lutte se l'interdit. À quoi bon ? Le tableau n'est pas sa place de prédilection, le coin encore moins. Déjà qu'elle n'a pas la bonne religion selon certains...

Mais le Docteur es nations semble tout disposé à prolonger les plaisirs de sa propre intervention. Il persiste, signe et lance à la cantonade :

– La foi est primordiale. Mais il y a plus fondamental. Qu'est-ce donc ?

Qu'est-ce donc. Les filles font le dos rond. Plus fondamental que la foi ? Devant sa classe qui frôle le flagrant défaut d'instruction, Maîtresse déglutit et triture sa baguette.

Une élève sait, pourtant. Et comment. Son père en parle à chacune de ses permissions. La petite Bertha jubile sous cape. Oui, elle sait, mieux que la Friedländer. Son heure de gloire est arrivée. Alors elle lève la main, l'éternelle seconde, pointe son doigt vers ces cieux soudain si cléments, et brûle qu'on lui donne la parole enfin.

– Oui, Mademoiselle ?

D'un bond, Bertha se lève vers sa consécration, et lance bien haut :

- La race, Herr Doktor.
- Toutes mes félicitations. Le sang, mesdemoiselles, le sang est le ferment de notre Nation.

Le Docteur note et hoche. De soulagement, Maîtresse octroie à Bertha deux bons points et un sourire flamboyant.

À part la détrônée qui poireaute au tableau et Lisa qui fulmine tout bas, toute la classe se tourne vers Bertha, et la regarde d'une autre façon. De ce triomphe tout neuf, la chétive voudrait exulter, rire et même pleurer. Comme il est bon parfois, d'être la première ! C'est papa qui sera fier de sa petite Bertha. Elle le lui écrira dès qu'il sera retrouvé dans les tranchées, derrière les obusiers près des barbelés si bien gardés...

Dans l'intervalle, Magda a regagné sa place, l'air digne et froid pour cacher son embarras. D'accord, la gloire a changé de camp... provisoirement. Car parole de Magdalena, cela ne se reproduira pas. Elle s'installe sur son banc, fait taire sa compagne qui souffle sa révolte contre ce " vieux schnock qui croi... ", plonge dans le pupitre, cherche son cahier, maudit tout bas le demi-désordre que voilà, demande à Lisa si les juifs sont tous aussi brouillon, ce qui ne la défoule même pas, puis note avec application : Sol, Sang et Foi. Sang et...

Ce soir, Lisa n'escortera pas Magda ; ni vice versa.

...

La réunion Tikvat Sion s'est éternisée, et la nuit est tombée. Du coup, Victor Chaïm a insisté pour l'accompagner. " ... tu ne vas pas t'aventurer seule dans ces rues mal éclairées. La guerre civile..."

Comment résister ? À court de prétextes bidon, Magda a craint de le vexer, ou de susciter une de ces volées de questions dont il est coutumier. Alors, la joyeuse liberté qu'elle ressent d'habitude à ses côtés se voile ce soir d'une fébrilité diffuse, qu'elle s'évertue à dissimuler.

Mais Victor n'est pas dupe. Ce sourire affiché, cette main froide et crispée, cette démarche trop réglée... Quand Magda prend ses airs de poupée, c'est qu'elle est gênée. Mais que faire ? La questionner ? Pour l'entendre louvoyer en débitant des banalités ? Frustrant, vain, et agaçant. Se draper dans sa fierté et la planter là ? Un peu usé, le procédé ne ferait qu'opacifier le mystère dont elle use comme d'un bouclier. Et puis, comment l'abandonner dans ces rues pleines de peur, de honte et de colère ?

Victor escorte donc Magda. Mais à chaque pas, son silence lui pèse d'avantage.

Et il est bien trop entier pour laisser cette situation s'enliser.

Alors il tire la jeune fille sous une porte cochère, et l'embrasse comme il n'avait encore osé. Voici un vrai baiser, assumé, franchement donné. Puis échangé. Enfin, elle se laisse aller. Quand elle

s'enflamme, surgit une personnalité diamétralement opposée. Avide, brutale même. Sous la lune qui joue à cache cache entre toits et clochers, elle l'enlace de ses bras, de sa jambe, sauvage et pressée. Les voici dans une planète en friche où pour se rencontrer, tout est à créer. Pour un peu, on entendrait hurler les loups. Pour un peu, ils laisseraient leurs corps s'aimer ici, maintenant, dans l'obscurité de cette heure mal amorcée. Sa robe glisse si bien sur sa cuisse. Pour un peu...

Clic, clac, des talons sur le pavé mouillé. Les amoureux se défont, vite et honteux, s'extraient du porche comme s'ils ne faisaient qu'y passer. Clic et clac, sur Luitpoldstrasse, un couple approche, du pas sûr de qui va en toute légitimité. Noires d'abord, leurs silhouettes se découpent bientôt dans un rai gris-bleu. Magda glisse ses doigts, lâche la main de Victor, remet son sourire de papier glacé. Jeunes et moins jeunes s'approchent, vont bientôt se croiser. Bien comme il faut, Monsieur soulève son chapeau. Bien comme il faut, Madame hoche du chef, affiche un semi-sourire qui veut tout et rien dire. Bien comme il faut, Magda salue, d'une voix haute et presque claire : "Bonsoir Madame Müller. Bonsoir Monsieur Müller." Qui répondent de même et presque de concert : "Bonsoir Mademoiselle..." leurs voix se figent un brin, tardent à dire "Friedländer"... lâché enfin, du bout des lèvres, comme à regret. Puis, après un regard sur le jeune

homme, ils se rapprochent l'un de l'autre, Monsieur inquiet mais protecteur, Madame qui l'air de rien serre son sac sur son manteau de lapin. "Bonsoir, Monsieur..?" lancent-ils enfin, froids et hautains. Alors Victor regarde Magda... qui presse le pas. Non, elle ne le présentera pas.

Ah voilà.

Le poète commence à entrevoir ce qu'il ne voulait surtout pas voir, mais chasse cette idée de toutes ses forces. Se serait-il trompé à ce point ? Un peu plus loin toutefois, elle ajoute, comme en passant, d'un ton trop léger pour être convaincant : "Tu portes souvent ta kippa ?"

C'était donc ça. Malgré Sion, malgré son engagement et ses prétendues convictions, Magda n'assume pas de se montrer avec lui dans son propre quartier. Quant à le présenter à ses parents... Chaïm est blessé bien au-delà de sa fierté. C'est son identité qu'elle a touché. Dans ses conditions, où va se loger l'affection ? Une vague de froid s'abat sur lui, alors sur eux. Ils marchent dans Berlin la rouge, distants et silencieux, jusqu'à destination : au bas de l'immeuble. Et pas plus loin. Évidemment.

Très bien.

Victor lance un "Bonsoir Mademoiselle Friedländer" des plus polis et s'enfonce dans la nuit.

...

Le foyer n'a pas changé. Rue Hohenzollern, sa respectable façade se découpe à l'identique, entre des arbres toujours aussi déplumés. Aujourd'hui, deux corbeaux s'y sont posés.

Étrange de se retrouver ici, se dit la fille accrochée à la grille. Quatre ans ont passé ! Autant dire une éternité. Un frisson la saisit. Magda n'aime pas revenir sur ses pas. Comme si la vie allait à rebours ! Non, son destin l'attend, devant, toujours tout droit. Forcément. Alors pourquoi est-elle prise de doute depuis quelque temps ? Aurait-il fallu ? N'aurait-il pas ? Et si alors ? Se serait-elle trompée ? Son chemin ne serait-il pas tout tracé ? Ces questions creusent sous son crâne un labyrinthe cruel, l'égarant durant les cours, l'arrachent en nage de ses rêves agités, sans réponse jamais. Le jour, elle marche, lit, parle, frotte, brique, range, classe, chasse comme elle peut son anxiété, qui s'évapore un brin dans l'action... avant de resurgir à l'improviste, la tenailler de plus belle. Devrait-elle bifurquer ?... Ou pire, bien pire : reculer ? Où donc se trouve son fulgurant destin ?

Alors l'égarée est venue ici, à pied. Pour se retrouver, du moins essayer. Une sorte de pèlerinage, somme toute, se dit-elle pour se reconforter, avant de respirer, à fond. Alors action.

Elle rajuste son béret, agite la clochette rouillée, qui fait s'envoler les oiseaux... et c'est tout. La maison reste sans réaction. Normal. Rien de neuf chez les

réfugiés. Il faut se sentir chez soi pour être hospitalier. Enhardie, Magda sautille entre les flaques jusqu'à la porte d'entrée, toujours aussi impossible à actionner.

Trois grincements, un claquement sonore et pesant, le jour blafard fond dans l'obscurité des couloirs. L'intérieur non plus n'a pas changé. Le seuil à peine franchi, la même odeur de moisi et de mauvais tabac vous saisit. Dans la pénombre, des silhouettes déambulent, lentes et fragiles. Quelques réfugiés sont sans doute partis, mais d'autres les ont remplacés, tout aussi dépenaillés. La précarité fait se ressembler.

Magda contourne un handicapé, pardon, excusez, puis traverse le rez-de-chaussée pour frapper timidement à la porte du fond, qui branle sous le petit choc. Elle s'y reprend à quatre fois, avant qu'une voix rauque lui hurle d'entrer, sans autre forme de procès.

L'antre de la voyante est à son image : intime et spectaculaire. À tant plonger au fond des cœurs, la dame en a fait son repaire. Fermés de jour comme de nuit, tentures et rideaux tapissent l'espace exigu de leurs rouges mêlés, du feu vivace aux violacés les plus sombres. Ainsi filtrée, l'unique fenêtre verse une lumière fœtale, létale, hémorragique quoiqu'il en soit, sujette aux confidences brûlantes et aux fantasques promesses, renforcée encore par les halos des bougies, que la voyante d'un

prosodique chuchotement nomme ses âmes, en traînant sur le " â " comme pour mieux les attirer à son chevet.

Car c'est au lit désormais que reçoit Dame Kowalski, dite la Voluspa. Avec ses baldaquins carmins, il mange à lui seul une bonne moitié de la chambre. Entre de multiples coussins s'étale l'énorme silhouette, drapée de voilages compliqués. Pieuvre majestueuse ou araignée emphatique, elle a tout d'une divinité archaïque.

Présentement, elle courbe un poignet cerclé de multiples bracelets et croque des raisins violets.

- Approchez !

Magda ne peut que s'exécuter. Elle s'avance, plus près, encore plus près, sous l'œil étrangement fixe de la Kowalski, qui, après un long examen, émet son premier diagnostic :

- Vous avez changé.

Dans sa bouche, ce constat prend tous les sens. Dame n'en dira pas plus, du moins pour l'instant. Comme le mystère des apparences, le suspense fait le lit des bonnes aventures. La voici éparpiller des cartes sur le couvre-lit rubis, sortir un valet, un dix et puis un six, soupirer subitement contrariée, les faire valser du revers de la main ; avant de recommencer. En ne tirant qu'une seule carte cette fois.

Roi.

Ah ah ! Régénérée d'un coup, elle tapote la carte d'un ongle démesuré :

- L'Hommmmmme !

Clame-t-elle enfin, comme un cadeau du destin.

Tiens. Plutôt que gloire et fortune, voici un masculin. Comme il y en a tant. Restons polie, Magda cache sa déception :

- L'homme ?

- L'Homme, Maria Magdalena, et le bon. Tout est là.

- Tout ? Quoi ? Là ? Où ?

Aïe. Mais de quoi se mêle-t-on ? Dame Voluspa n'aime pas les questions, encore moins les précisions. Qui fréquente les cieux assidûment doit se délester des détails terrestres et autres humaines toxicités. L'éternelle réfugiée grimace, redresse son turban non sans agacement, puis regarde la fille qui n'a rien compris aux secrets de la vie. Décidément, elle préférerait l'enfant. Maintenant, ses yeux sont moins brillants. Avides de réussite, ses rêves vont devenir des plans. Comme tout ceci est pesant, comme tout ceci est allemand. Alors la Kowalski regrette sa Cracovie, se renverse en ses coussins et gobe d'autres raisins.

Pause.

Pour rejoindre le degré d'abstraction vital à ses visions, un temps de purification s'impose.

Et pour contenter cette fille trop blonde, trop bien élevée, trop intégrée, un temps de réflexion aussi.

Que diable lui avait-elle prédit pour qu'elle resurgisse aujourd'hui ? Manifestement, pas un prince charmant. Et pourtant, un bon mariage prussien lui irait comme un gant. Que peut donc bien vouloir cette mijaurée ? Transcender sa conformité sans y perdre la moindre plume ? Allons, cette âme a trop d'ambition. Prolongeons les rêves, cassons les illusions.

À ses côtés, Magda regrette sa curiosité. Vissée sur son tabouret, elle rumine les paroles de la voyante, jusqu'à leur donner le sens qu'elle voudrait y trouver ; à peu près. À la Voluspa, bien sûr, de confirmer le sort qui sera le sien. Ce que cette dernière fait enfin, prenant son baldaquin à témoin.

– Corbeaux loups et chiens, la paix n'est que pour demain. Cimes et puis abîmes, festins et sacrifices. N'y aurait-il rien dans le lointain ? Au bras de l'homme ira la femme. Ami, sauveur, vaurien ou bon aryen ? Ce choix sera le tien, si le reste ne t'appartient.

Ah. Magda n'a pas le temps de digérer ces paroles lourdes d'un sens d'autant plus caché qu'il semble être profond, que déjà la Kowalski se dresse sur son séant, souffle une bougie, et annonce, calme et posée :

- Cinq marks.
- Pardon ?
- Tout se paie, voici l'ultime leçon.

- Ah bon ?

La leçon ne prête à aucune discussion.

L'argent change bientôt de main, et la Voluspa rejoint le destin qui est le sien. Elle tourne son formidable dos, enfouit son chef enturbanné dans une montagne d'oreillers, et émet bientôt un ronflement profond.

La vie des autres l'a toujours éteinte.

...

Mademoiselle Friedländer s'inspecte dans le miroir du salon. Elle se tourne, se retourne, s'approche et s'éloigne de son alter ego avec une concentration tenant de la haute précision.

Quelque chose ne tourne pas rond.

Juste quand elle doit être au mieux d'elle-même, ce qu'elle voit lui semble... brouillon. Pourtant. Repassée à la perfection, sa robe blanche fleure le savon. Elle a lavé ses cheveux trois fois et a même mis ses bas de coton. Pourtant. Ce teint blet, ces yeux rapprochés, cette silhouette empotée, cette... mocheté ! Et encore, si ce n'était qu'affaire de lignes et de couleurs, elle pourrait tenter d'oublier ces horreurs. Mais ce simulacre de femme, là, qui la fixe, se tourne, se retourne et la singe affreusement, cette chose est bien pire que son ombre, qui a au moins l'avantage de fondre ses traits en une sombre unité. Mais ça ? Comment

faire façon de cette jumelle bi-dimensionnelle, qui l'accable de sa désolante imperfection. Alors qu'elle se voudrait divine. Ce soir, particulièrement. Car ce soir...

- Encore ces émeutes ! On n'est plus tranquille nulle part. Ces spartakistes sont un danger public. Ils nous ont fait perdre la guerre pour leur révolution. La planche à billets a chauffé en vain et notre or s'est transformé en papier. En fait de paix, va falloir repasser.

Toutes voiles dehors, Augusta pénètre le salon, son *Vorwärts* à la main. Pourquoi choisit-elle ce jour exactement pour ne pas engloutir son quotidien dans la salle de bains ? Magda se mord les lèvres, aïe. En plus de ce monstrueux double qui la cloue de son regard glacé, il va falloir composer avec les commentaires de maman, installée maintenant sur le divan, trop confortablement.

Alors, histoire de fondre sa nervosité dans l'agressivité du moins d'essayer, elle rétorque d'un ton presque cinglant :

- Ils ne veulent pas d'une société plus égale ? Enfin maman, certains ont trop d'argent, d'autres pas assez. Pourquoi ne pas partager ?

Voilà autre chose. À Augusta, les bras l'en tombent. Mademoiselle répond maintenant ? Mademoiselle fait dans l'anarchie ? Non contente d'embrasser un juif dans les coins sombres... Oui, un juif. C'est la voisine du dessus qui l'a prévenue, une femme

comme il faut cette dame Müller, malgré ses grands airs. Pour un premier petit ami, Magda a bien choisi sapristi. Et Richard qui a doucement souri, comme si cette liaison était une aubaine pour elle, un hommage pour lui, du bonheur pour tous. Quel exemple pour sa fille ! Heureusement qu'il a déguerpi. Bon débarras. On ne se refait pas. Au quotidien, juif et chrétien, c'est chien et chat.

Bon, Dieu soit loué, depuis le soir où elle a été surprise avec son "bon" ami, elle n'est plus jamais rentrée de nuit. Comme si elle avait tout oublié de ces réunions Tikwazion, mais qu'est-ce que c'est pour un nom ? Comme si elles n'avaient jamais existé. Elle s'était même remise à ranger et briquer, tout comme avant. En gros, elle était redevenue sa petite chérie, méticuleuse, réservée, polie, quel soulagement. Mais voilà que du jour au lendemain, elle prône la révolution et se met sur son 31, rien que pour rejoindre ces étudiants. Étudiants d'ailleurs, ça reste à prouver...

Ni une ni deux, la mère ferme son journal :

- Tu traînes avec des communistes maintenant ?
- Nnon.
- Cette racaille. Quand ils auront fait main basse sur nos biens, tu verras s'ils partageront !
- Nous n'aurons plus d'argent ?
- On pourra toujours retourner quémander sur Lützowplatz.

- Quoi ?
- Et adieu les jolies robes.
- Mais c'est du vol !
- Quant aux femmes, elles appartiendront à tous les hommes. C'est ça, le partage communiste.

Magda en reste bouche bée. Elle ? Une prostituée en haillons ? Par comparaison, sa robe blanche en prendrait presque du galon. Par contre, ses motivations se floutent d'autant. Faut-il vraiment retrouver rejoindre Tikvat Sion ? Car oui, ses idées d'égalité viennent bel et bien des sionistes, Victor Chaïm en tête. Seraient-ils de ces communistes qui ont poignardé l'Allemagne dans le dos ? C'est la petite Bertha, l'autre jour à la récré, qui a dit que tous les juifs étaient des comploteurs bolcheviques qui ont trahi le Kaiser et tué son papa derrière les barbelés pourtant si bien gardés. Et maman qui s'y met aussi, *Vorwärts* à l'appui. Pourtant, difficile d'imaginer Victor en traître qui... Quoique ? Non, impossible. Et puis... surtout... c'est que... eh bien... il lui manque. Cruellement. Autant l'admettre. Un comploteur meurtrier, violeur par-dessus le marché pourrait-il lui manquer autant ? Depuis qu'il a disparu cette horrible nuit sous sa fichue kippa, eh bien, elle s'enlise horriblement. Pire que l'ennui, elle glisse dans un vide opaque, honteux et suffoquant, autant dire le néant, la mort déguisée en... au secours.

Un sursaut, une évidence : "Chaïm" signifie "Vie", alors action. Fi du qu'en-dira-t-on, des calculs, des raisons, fi des voisins, de Bertha, du *Vorwärts* et du reste. Ce miroir est le pire des conseillers. Juste bon pour les mort-vivants devenus reflets de peur d'exister. Désormais, indomptable Walkyrie, Magda Friedländer suivra la loi du cœur, et tant pis si elle a l'air cruche. Le ridicule ne tue pas. Le malheur et l'ennui, si, lentement mais sûrement.

Alors action, l'héroïne de salon s'arrache de toute sa glace. À peine ne l'entend-elle pas voler en éclats, sept ans de bonheur et na. De ce pas léger qui l'avait quittée depuis des semaines, la voici voler vers l'Homme le bon, celui de sa Vie de son choix de ses rêves de passion, va, sans hésitation, dégringole l'escalier, fuit Augusta surgie sur le palier, qui tente de la raisonner :

– Et le pensionnat Magda ? Tu as décidé ?

Le pensionnat ! Pour l'heure, cette école huppée et lointaine ne la concerne pas. On verra après le baccalauréat. Magda ne s'arrête pas, surtout pas, va encore, toujours, répond à la volée :

– Demain maman.

Par dessus l'avalanche de pas, vibre encore la voix d'Augusta :

– Il ne faudrait pas manquer l'inscription ...

De concert, la fille conclut avec la mère, comme une comptine d'enfance trop ressassée, un disque rayé :

- Il a très bonne réputation.

Puis lâche la porte de l'allée, saute sur le pavé,
glisse la main dans sa blouse et en sort son collier.
L'écho de leur "réputation" tremble encore dans la
cage d'escaliers.

...

- Ça recommence. Crise, race, sang, faim, peur,
honte. Le cercle vicieux de la haine se nourrit
de chaque faille dans l'armure de qui se rêve
cuirassé, du moindre doute dans l'âme du
guerrier proclamé
Forts, ils se veulent forts
D'excuse, leur haine se fait raison
prend le masque grossier de l'aveugle certitude,
plus absolue d'autant qu'elle sourd
du plus sombre des multitudes
Nées des ténèbres comme d'autres voient le
jour, les colères de l'un, le désespoir de l'autre,
les peurs solitaires de tant, joignent leurs
béances, les renforcent et se rassurent
d'obscur en obscur
esquissent en riant leur macabre transe
venue du fond des temps lointains, reptiliens
avant que d'être humains
Ombre de sa propre ombre
le noir rayon de la haine va, court, sombre
plus vite que la lumière
Ivres de leur fatalité, avides et voraces,

ses apôtres zélés, croassent
s'arc-boutent, défilent, conquièrent, exultent,
horde pour horde,
hurlent leur culte
Différents nommés ennemis
les Autres glissent vers le néant
Inopérants, superflus, gênants...
Rosa Luxembourg était communiste... ET
juive, avant de n'être plus...

"Communiste" ? Magda qui écoutait son Poète d'une oreille confuse, à la fois émue de le revoir et troublée de trouver la blonde Gerda encore et toujours à ses côtés, tombe brutalement des nues. A-t-il bien dit communiste ? Diable, Maman aurait-elle eu un peu raison ? Et la petite Bertha aussi ? Ces juifs prépareraient-ils la révolution, voire la fin de leur civilisation ? Impossible. Quoique. Et voudraient-ils se partager les quelques femmes de l'assemblée ? Victor d'ailleurs, n'a-t-il pas déjà commencé, avec sa juive et sa goya ? D'ailleurs, qui est auprès de lui aujourd'hui ? Bien sûr, la place est prise. Mais que fait-elle ici ? Cette folie. Magda s'en veut, s'énerve, suffoque, se raccroche à l'accoudoir élimé. Ces corps agglutinés l'oppressent, menacent son espace vital et son intégrité, au secours, la pièce se met à tourner. De l'air !

– Même en 1919... même en Allemagne, même

aujourd'hui, comme ailleurs, comme avant et comme toujours, on meurt d'être Autre tout simplement. Juifs, allons pour ne plus subir...

Victor s'interrompt. Regarde la fille en blanc tanguer dans la foule, s'approcher de la sortie, s'arrêter devant baboussia, qui lui ouvre ses bras et lui parle tout bas. Alors Magda se retourne, vers lui, oui, Chaïm alias la vie. Leurs yeux s'attrapent et se gardent. Se fixent par-dessus les invités, par-dessus le temps passé, les petites lâchetés, les grandes fiertés... Il se retient de l'appeler. Elle n'attend que ça, mais se tait. Elle se tait. Alors Victor baisse les yeux, se racle la gorge le temps de se recentrer... et poursuit :

- Vivons. Sortons de l'immémoriale spirale avant de nous y engoutir. Jamais plus otage d'une Histoire qui s'écrit sans nous, malgré ou contre nous. Allons vers Israël, notre terre notre patrie et notre abri. Eretz Ysraël !

Eretz Israel, reprennent les sionistes en chœur. Dits et redits, ces mots se font salut, serment, emplissent l'espace de leur espoir. Les fronts se déplissent, l'élan renaît de cette... presque unanimité. Car seule dans toute cette foi, la goya ne communique pas. Elle ne bronche même pas, figée dans l'entrée, ailleurs déjà. Pour Victor, c'est pire qu'un affront : un abandon doublé d'une trahison. Revenir ici pour juger ses amis et afficher son mépris ! Il se raccroche à ce qu'il peut : sa cause, sa

vie, son évidence. Des étudiants se pressent pour le saluer, le féliciter, le questionner. Pour ne pas trembler, il parle, retrouve sa lucidité, répond, démontre, prend un cahier des mains de la douce Gerda... Elle le voit, Magda, comme il s'adresse à elle dans cette langue qui les lie, comme leurs mains se frôlent et leurs mots coulent de source, comme ils se comprennent, sur leur même bord, dans leur même monde. À eux deux, on dirait un navire qui s'éloigne. Elle les fixe, eux, puis seulement lui, fascinée par le gouffre qui se creuse entre cette vie et la sienne, dans ce salon qui les avait réunis et qui maintenant les divise... voit, encore, fugace dans l'agitation de Tikvat Sion, le visage... ce visage... cet être pour lequel elle est venue jusque là... avec lequel elle aurait... vers lequel elle pourrait... si elle était plus... moins... si elle... s'il ne... si.

Ailleurs se trouve son choix.

Là, dans ce lieu jadis hospitalier, une jeune fille pétrifiée voit une part d'elle-même s'évaporer.

Brume, mirage, reflet de ce qui eut pu exister.

Une porte se ferme derrière baboussia, qui baisse les bras.

...

L'éclat d'un réverbère tremble dans l'eau noire de la Spree. Par-dessus, pieds ballants et nuque ployée, une forme en clair obscur attend. Quoi ? Comment le savoir puisqu'elle ne le sait pas. Juchée sur son

muret, elle se tait. Quand est-elle arrivée là ? Il y a longtemps, ou plus que ça. Comment ? En déambulant; un pas après l'autre, loin, toujours plus loin du salon bondé de Tikvat Sion, mue par une volonté inconnue à ce jour qui s'est avérée sienne et tenait du désespoir. Dans ce pardessus noir jeté sur cette innocente robe blanche, elle a progressé ainsi, frêle fantôme de 17 ans, entre les cris des insurgés et les tirs croisés de Wilhelmstrasse, jusqu'à cette île au delà des tilleuls et du Désir, qui de son calme fleuve et ses vénérables musées lui sert de retraite nocturne.

À voir cette forme murée dans son immobilité, on se demande si quelque réflexion vient encore l'agiter.

Il n'y a que le rire, les pleurs, le sommeil ou la mort pour couper ainsi le fil de la pensée. Quant à Magda, ce sont des larmes qu'elle laisse longuement tomber. Et avec elles, son poète de Victor, loin dans les flots de la Spree.

Pour que cet amour soit oublié.

...

À faire les cent pas dans sa robe de chambre mal fermée et ses cheveux lâchés, Augusta paraît jeune comme elle ne l'a été depuis des lustres. Entre peur et colère, une nervosité extrême tourne dans son corps comme celui-ci dans l'appartement.

Curieusement, se dit-elle entre deux grommellements, ce dernier a rapetissé depuis le départ de son Richard. Drôle d'idée, pense-t-elle. On ne va tout de même pas le rappeler, histoire de donner une illusion d'espace à ce logement qui a toujours fait dans l'exiguïté. D'ailleurs, allez savoir si son mari ne l'a pas tout bonnement oubliée. À force de faire dans l'abstraction, peut être s'est-il définitivement envolé, ricane-t-elle, jaune, manquant se prendre le pied dans le tapis. Et puis quoi ? Là n'est pas la question, ne nous égarons pas. Présentement, il s'agit de Magda qui n'est toujours pas rentrée. Un coup d'œil par la fenêtre, un autre sur l'horloge de la cuisine : 3 heures. Encore ! Plus Augusta attend, moins le temps passe, plus elle s'angoisse. À grand peine, elle se retient d'aller courir sous la pluie à la recherche de sa fille. Mais avec tous ces combats qui éclatent de ci de là, c'est sans doute la pire idée que son cerveau puisse former. Malheureusement, c'est la seule qui lui vient. À part attendre et tourner en rond... Et bien, continuons.

...

Trempée, glacée, Magda ferme la porte de ce logis qu'elle a tout compte fait résolu de réintégrer. Sur la pointe des pieds, tout doucement, attention aux grincements. Voilà qui est fait. Puis elle se détourne, prête à s'avancer... Son sang se fige. Une

forme noire bouche le couloir. La jeune fille réprime un cri, cligne des yeux, scrute l'obscurité. Le tas se fait silhouette, sise de guingois sur une chaise installée là, au centre du couloir au cœur de la nuit. Un ronflement, léger, s'en échappe soudain. Magda soupire, soulagée, en partie du moins. Ce monstre nocturne s'avère n'être que sa mère. Mais sa mère tout de même, à éviter absolument. Comment, maintenant, réintégrer son lit sans la réveiller ? Car on ne va pas passer la nuit ici. Magda fait donc un pas, minuscule, hésitant, à peine un glissement, mais suffisant pour faire craquer une lame de ce satané plancher. Un sursaut, le ronflement s'arrête net. Un soupir, un glissement, la forme retrouve son dossier, et un semblant de verticalité. Puis la voix maternelle perce la pénombre :

- C'était une réunion d'étudiants ou une boîte de nuit ?
- Peu importe, c'était la dernière.

Douchée, Augusta sort de sa torpeur et écarquille les yeux. Elle s'attendait à des excuses confuses, de vagues explications. Mais cet implacable abandon balaye sa colère et ses soupçons. Elle baisse la voix :

- Que se passe-t-il Magda ?

Toute droite contre la porte, l'ombre en pardessus trempé se tait. Le tic tac de l'horloge de la cuisine ponctue leurs respirations. Entre la mère qui fut

filles-mères à l'aube d'être femme, et la fille qui veut devenir femme sans plus souffrir, flotte une compréhension muette et viscérale.

– Magda ?

Celle-ci répond enfin. Son débit lourd et lent chasse inexorablement tout ce qu'elle peut encore avoir d'enfant.

– J'ai bien réfléchi...

– ...Oui ?

– J'aimerais... il faut... je veux partir. À Goslar.

Au pensionnat.

Articulée ainsi, la nouvelle tombe comme un couperet. Augusta ne s'en réjouit pas. Elle ouvre grand ses bras pour murmurer, lasse d'inquiétude et d'insomnie mais avec le profond amour qui la prend quand elle baisse la garde :

– Viens.

Après un temps infini, la fille transie quitte la porte, s'avance d'un pas de petit soldat, et se plante devant la chaise maternelle, à côté de la bouteille de schnaps. Augusta scrute son visage comme vidé par les larmes rincées par la pluie, ces yeux fixés sur un ailleurs connu d'eux seuls, et un effroi glacial l'envahit. Mieux valait l'angoisse de l'attente que la vision de ce simulacre de fille, qui se prend maintenant à entrouvrir son manteau au ralenti, soulève un pan de sa robe, le scrute comme une menace, un intrus, un ennemi, avant de le froter,

mécanique et absente. Augusta frissonne dans sa robe de chambre. De quoi diable veut donc se laver sa fille ? Elle voudrait la sauver, la tirer de l'étrange abîme où elle a plongé... mais comment ?

C'est alors que sa Magda chuchote, concentrée, le regard perdu dans le tissu :

- C'est dégoûtant.
- Pardon ?
- Ce grand blanc.
- Qu'est-ce qui lui prend ?

Mais Magda, mais... le blanc...a toujours été ta couleur fétiche...

- C'est pas. C'est plus. C'est juif. C'est rien.

Même pas une couleur. Je ne ressemble à rien.

Voilà autre chose. Augusta se sent comme assommée, la bouche toute ensablée. Il lui faudrait un café. Mais allez savoir quelle mouche pourrait encore piquer sa gosse dès qu'elle aurait le dos tourné. D'ailleurs, ces histoires de blancheur n'ont aucun intérêt pour l'heure. Ne nous égarons pas, revenons au pensionnat. Le choix, il faut lui offrir le choix.

- Tu es sûre Magda ?
- Quoi ?
- Pour le pensionnat...

Enfin, la fille regarde la mère, fixement, comme un fantôme surgi du fond des temps. Puis elle hoche la

tête, de haut en bas, plusieurs fois. Oui. C'est oui, oui pour le pensionnat.

Dans ce cas...

– Tu fais le bon choix Magda. Ce...

Auguste suspend ses mots un instant, pour d'un doigt relever le menton à nouveau tombé vers son grand blanc, et conclure, tout bas :

– Ce Victor n'était pas un homme pour toi.

La fille trempée esquisse un sourire, un peu en biais, un peu amer, mais un sourire tout de même. Puis, à la surprise d'Augusta qui depuis une éternité n'avait vécu ça, s'assied sur ses genoux, se love contre sa poitrine usée, et murmure :

– Oui maman.

Alors la mère enlace sa grande redevenue petite et la berce doucement.

La chaise grince faiblement sur le plancher, entre les pâles reflets de l'eau de vie renversée.

Dans l'ombre du couloir tranchée des fragiles lueurs de l'aube, le lent balancement des formes en noir et blanc forme un tableau dont la tendresse ne parvient à dissiper la résignation.

...

En colonne par trois, elles ne se distinguent pas. Cheveux tirés, uniforme bleu foncé, le pas réglé, rien à signaler. Les yeux sur les talons de l'élève droit devant, Magda soupire. Des talons, pour tout

horizon ! On croit rêver. Est-elle venue jusqu'à Goslar, son pensionnat huppé et son préau carré pour apprendre à marcher au pas ? Mais alors, à quoi bon un baccalauréat ? À quoi bon Goethe, Nietzsche, l'Antiquité, les langues, les capitales du monde, l'Empire, la Nation et les subtiles équations, pour se couvrir la bouche d'un gracieux sourire, gentiment écouter, opiner, s'incliner, remercier, s'excuser, s'excuser, jusqu'à s'excuser d'exister, et réapprendre à marcher, alors qu'il suffit d'avancer ? Un vrai gâchis. Toutes ces belles matières enterrées sous des simagrées. Qu'elle connaît déjà, par dessus le marché. "Je vous en prie excusez-moi si vous le voulez bien il n'y a pas de quoi tout le plaisir et cætera". Suffit de singer les autres bien dressées. Sauf qu'à trop se ressembler, comment se distinguer ? Surtout quand on n'a pas de pedigree. Heureusement que la grâce, c'est inné ; la vraie du moins. Un simple coup d'œil sur Ghyslaine von Fürstenburg ci-devant, son menton rentré dans son gosier, son absence de taille et sa démarche de dindon suffit à le prouver. La noblesse de toute sa lignée et les pensionnats les plus huppés n'y changeront rien. De toute façon, avec son titre, cette boule a-t-elle besoin d'éducation pour épouser un baron ? Puisque bien sûr, le mariage est le but de toute l'opération. Se soumettre pour séduire, séduire puis se soumettre, mettre le grappin sur "l'hommmme", devenir son bien donc se faire une

situation, bravo, consécration. Pas besoin de pensionnat pour comprendre ça. La voyante avait raison. À tous les échelons, ceux du haut surtout dirait-on, l'amour est un commerce fardé de bons sentiments. À la bonne heure d'ailleurs, puisque les raisons du cœur n'amènent que du malheur. Victor par ex... stop, ne pensons plus à Victor ! Qu'il s'efface de sa mémoire pour devenir un vent. Indolore, inexistant.

Et maintenant, en rang par dix, les petites devant. Évidemment.

D'ailleurs, à quoi bon s'annexer un baron ; puisque l'Empire, c'est fini ?

Et pourquoi croiser les jambes ferait-il mauvais genre ? Parce que c'est joli ?

Mais n'a-t-on pas intérêt à faire dans le joli, lorsqu'on n'est pas exactement un bon parti ? Parce qu'il y a fort à parier que Ghyslaine von Bibendum, entre autres boudins de la haute, sera mariée et installée bien avant que Magda Friedländer, maniérée ou non, pensionnat ou pas, ne soit ne serait-ce que fiancée, allez savoir à qui.

– Achtung Fraülein ! On ne bouge plus...

Sous sa cape, avec son objectif en bec de pouce, le photographe ressemble à un grand oiseau noir faiseur de mémoire.

Mais récapitulons, se dit la demoiselle tout en posant joliment. Première étape : quitter ce pensionnat hors de prix. Puisqu'il s'agit de se caser,

autant s'y atteler sans tarder. Quand on n'a que jeunesse et beauté, autant prendre de vitesse le poids des ans et les filles mieux dotées.

- Souriez...

Reste à expliquer tout ça à maman.

Une grande fumée, clac, on se détend.

Mais qui est cette jolie blonde au second rang ?

Oui, là, toute en sépia, avec ce sourire gracieux et cette sage modestie au fond des yeux ?

...

Elle l'a traitée d'écervelée, l'a giflée et l'a renvoyée dare-dare direction Goslar.

À la gare d'Anhalter, Magda traîne sa valise de plomb et peste contre sa mère, Dieu, le hasard, la nécessité, et le minable destin que tout ce beau monde est en train de lui concocter.

Et bien sûr, pas un banc de libre sur le quai. Voilà qui présage du mieux. Quant à escalader cet impossible marchepied ridiculement chargée de tous ses effets... Oui, tous ; presque. Son bagage, elle l'a bouclé en rêvant de fugue, de disparition, d'accident, ou pire. Quoiqu'il en soit, de tout événement majeur qui changerait d'un coup de baguette maudite le cours de cette existence sur laquelle, à peine souffletée, elle a senti les trappes de la médiocrité se refermer. Alors elle a serré sa vie dans cette valise... qui attend la première

occasion pour exploser, sur ce quai, encore et toujours le même, Berlin-Goslar, retour en prison après la permission. Et docilement s'il vous plaît. Car Magda, finalement et comme d'habitude sauf rare exception, écouterait la voix de la raison, petite mais solide, peu romantique, pas héroïque, mais ô combien obstinée, qui la ramènera gentiment au pensionnat.

C'est donc surtout contre elle-même qu'elle fulmine présentement, sans toutefois se l'avouer franchement. Victor, lui, n'aurait jam... stop. On chasse Victor aux oubliettes, sa Gerda et ses sionistes avec lui, on grimpe, voilà, en s'agrippant pour ne pas tomber sur le quai, manquerait plus que ça.

Ouf, modeste victoire à défaut de coup d'éclat, la voici parvenue en haut du marchepied. Reste à trouver une place dans ce train bondé. Pardon, pardon... ne pourraient-ils se pousser, ces encombrants voyageurs. Et d'un bruyant ! Quant à ces odeurs... Décidément, tout dans cette journée pue la contrariété. Pardon... Ce Monsieur bien mis sera-t-il au moins poli ? Les apparences sont souvent si... Et bien oui, merci : il s'efface, soulève son couvre-chef, et même sourit. Elle n'en demandait pas tant. Un regard dans ce compartiment. Réservé, occupé, réservé... Pfff, on s'y attendait. "Excusez-moi" fait le bourgeois. Oui, bon, qu'est-ce qu'il y a, songe Magda, qui n'a pas

l'esprit à... "Un ami s'est décommandé, si vous voulez en profiter..." Il brandit deux tickets, s'efface, esquisse une drôle de courbette, et voici que la voilà confortablement assise, juste là. En première côté fenêtre, voyez-vous ça. Puis il empoigne l'énorme valise avec une galanterie exquise, se tourne, la hisse à bout de bras - pourvu qu'elle ne craque pas se dit Magda - se retourne, s'installe face à elle, soulève à nouveau son beau chapeau, et se présente, digne à souhait.

- Günther Quandt, enchanté.
- Maria Magdalena Friedländer, en vous remerciant...

Se joue ensuite le ballet classique quoique toujours renouvelé des yeux d'inconnus du monde entier qui, cherchant à ne peut-être plus l'être, tentent de découvrir l'autre sans trop se découvrir. Subtil chassé croisé où l'étude, le calcul et la curiosité se mêlent au danger de l'altérité, de la différence - d'âge, de sexe et de condition en l'occurrence, ce qui fait beaucoup et devrait nettement séparer ce veuf grand bourgeois, son aisance, ses affaires, sa calvitie avancée, de cette jolie blonde, sa fraîcheur, ses illusions et sa destination de malheur. À moins que...

Sifflet, fumée, en voiture... le train s'ébranle, les yeux s'accrochent, des sourires s'esquissent... pour se défaire sitôt. On contemple alors impassiblement

les façades de briques filer sur la grisaille du matin, tout en gardant ses pensées dans le compartiment.

Quelle pure beauté songe le premier, qui sort sa montre de son gilet brodé, consulte l'heure à la seconde près pour sitôt l'oublier, passe un doigt sous son col amidonné, et se prend à rêver.

Quelle classe, pense la seconde, qui entrevoit une issue à son impasse de pensionnaire, baisse humblement les yeux, et croise ses jambes fuselées.

...

- Mais enfin Augusta. Il a vingt ans de plus qu'elle. Et un fils de dix ans.

- Et alors ? Ils s'aiment.

- ...Tiens.

"Tiens" ! Son mot préféré. Décidément, Oskar n'a pas changé. Ses kilos en plus n'arrangent rien à l'affaire. Chaque fois qu'elle se retrouve en présence de son ex, Augusta bout et trépigne. Cette lenteur insensée ! Quel plaisir peut-il bien trouver à s'installer sur chaque marche de son esprit d'escalier ? Entre eux deux et tout compte fait, seul le divorce n'a pas traîné, Dieu soit loué.

Cependant, songe la mère en mission, le but de l'expédition n'est pas de creuser les mêmes sempiternelles tranchées. Donc respirons, et poursuivons :

- Mais il a été clair. Jamais il n'épousera une

"Friedländer".

- Tiens.

Non, la moutarde ne lui montera pas au nez. Elle le sait depuis lurette, tout dialogue avec Oskar Ritschel est strictement à éviter. Toutefois, si jusqu'ici elle a pu se contenter de le remercier pour son soutien financier (si possible par courrier), aujourd'hui, va falloir s'accrocher, et négocier. Donc, respirons :

- Pour être soit-disant juive, Magda ne doit pas rater cette chance.
- Chance ? Il pourrait être son père.
- Toi aussi.
- Moi auss...

Là, il y a un temps, long.

Jusqu'à cette conclusion :

- Et bien je le suis.

Hourra. Madame ex-Ritschel est à deux doigts d'applaudir l'exploit. Effectivement, le jeune Oskar engrossa la bonne de son papa, mais ne reconnut pas la petite Magda, voyons chérie ça ne se fait pas. Plus tard, Friedländer l'adopta, lui donnant un nom désormais plus que gênant... qui pourrait être effacé toutefois, si le père que voici consentait à faire plus qu'un travail de mémoire.

Donc, persévérons :

- Et si tu l'étais vraiment ?
- Vraiment ? Quoi ?

- Papa. Officiellement, s'entend.
- Offici...
- En la reconnaissant.
- La reconnaître ? Magda ?... Moi ?... Maintenant ?
- Ça serait le moment.
- Le mom...

Soudain opaque et las, Oskar tend un bras vers ce guéridon, déplace un jeu de cartes, puis un bouddha statufié, soulève un coffret marqueté, le toise comme une intrigante nouveauté, en extrait un cigare, qu'il inspecte avec circonspection, pour in fine lui préférer cet autre, qu'il hume et roule longuement. Ensuite, il fait des ronds de fumée, dont il contemple les poignantes transformations dans tout l'air du salon. Sur des charbons ardents, la mère s'astreint au silence, garde un sourire forcé et crisper ses doigts de pied. Après une éternité, Ritschel fronce un sourcil et plisse sa lèvre inférieure. Il va parler :

- Qu'en dit ce cher Friedländer ?
- Oskar enfin...

Elle s'interrompt, se reprend, inspire à plein poumons :

- Je vais divorcer.
- Encore ? Tiens.
- C'est tout ce que tu trouves à d... Comment vont tes affaires ?

- Mes... Pourquoi ?
- Quandt, Oskar ! Günther.
- Osk... Günth...
- Günther Quandt, enfin voyons. Quandt ! Les textiles.
- Les texsss...

Frappé de lucidité, Ritschel s'arrête net, bouche entrouverte ; motivé, présent et presque alerte. Si rajeuni que fugitivement, Augusta revoit l'amant frétilant pénétrer sa mansarde sous les toits pour la culbuter en secret.

Alors, enfin, complices et souriants du moins pour un temps, père et mère clament presque de concert :

- Le multimillionnaire ?
- Le multimillionnaire.

...

Au fond de la cour Hackesche, les couturières s'affairent autour de la fiancée. L'une déroule, l'autre faufile, la dernière coupe. Obscurément, elles font songer aux trois Nornes qui, au centre des mondes, tissent et tranchent la vie autour du puits du Destin... Bien qu'en fait de puits, c'est plutôt dans un abîme de perplexité que Magda est tombée. Dans la grande glace sous la baie à croisillon, elle s'inspecte de la tête aux pieds, tripote nerveusement ces tulles immaculés, et évite le regard exercé de Mme Goldmann la première d'atelier, qui, un mètre

ruban en collier, incite les petites mains à intervenir ici, ou là-bas.

Quatre retouches et deux ourlets plus tard, l'essayage prend fin. Elle pourrait être contente, soulagée, pourquoi pas fatiguée ; Magda n'est que contrariée, mais très. Quand les employées rangent soies, rubans, voiles et dentelles, elle reste à sonder son reflet tout nimbé de nuptialité, l'air carrément dégoûté désormais.

Les petites fées s'inquiètent. Le modèle serait-il mal ajusté ? Ou pire, mal coupé ? C'est que l'heure n'est-ce pas, à bel et bien sonné, et elles brûlent d'enlever leur tablier. Mais comment inciter cette cliente, poliment s'entend bien sûr, à bien vouloir se rhabiller et... oui, partir enfin ?

Alors elles passent d'un pied sur l'autre, se raclent la gorge, approchent le boudoir où la future mariée devrait bien vouloir aller se changer, en ouvrent le rideau de satin gorge de pigeon, tapotent le pouf en velours cuisse de nymphe, puis jettent des coups d'œil à leur cheffe, qui inconsciente de la détresse de ses subalternes, est résolument plongée dans son calepin.

Cet accroc dans l'horaire bien réglé des petites mains semble parti pour durer, quand la future mariée claque haut et fort sa langue sur son palais, cesse de fixer son reflet comme une fatalité, et branle du chef en guise d'absolue réprobation. Lunettes sur le nez et épingles plein la bouche,

mais parfaitement rompue aux caprices de ses clientes fortunées, Mme Gorldmann s'extirpe illico de ses mesures :

- Quelque chose de va bas, Badeboiselle Ritschel ?

...

L'organiste fait des pieds, des mains, et la marche nuptiale emplit le temple des dalles aux vitraux. Peut-être, sans le savoir bien sûr, mais avec toute l'intuition de son art, l'engageante mélodie fête-t-elle son crépuscule avant sa mise à ban ? C'est que son créateur inspiré, Jakob Ludwig Felix de son prénom, se trouve être juif, ce qui déjà, talent ou pas... l'entache, un peu du moins. Certes, il y a pire. Mais disons que c'est de la musique d'avenir.

Quoiqu'il en soit, l'organiste s'en donne à cœur joie, et à Bad Godelsberg, on aime ça.

Ah, les voilà ! Entrent les plus et moins jeunes mariés, auréolés de toute leur importance. Ni trop vite ni trop lentement, ils s'avancent. Comme ils sont beaux, comme ils sont bien, comme ils sont comme il faut. Trop ? C'est qu'ici, l'occasion faisant l'union, cela cause de la pression.

Voyons. Lui, d'habitude si posé, cache mal sa nervosité sous un air amidonné. Sa glotte monte et descend sans cesse. Que donc s'efforce-t-il d'avalier chemin faisant ? Un chat ? Un rêve de liberté mal

placé ? Maria Magdalena, elle, affiche un calme olympien. Tête haute, tout voile dehors, elle sait ce qu'il faut et le fait bien. Son maintien, à la fois sérieux, radieux et compassé tient de la virtuosité... et cette silhouette... au moins n'a-t-on pas à chercher ce qu'il peut bien lui trouver... mais quelles bonnes manières pour une roturière... c'est un peu le monde à l'envers... En bref, parmi les bancs, divers avis couvrent l'évènement, tout à fait secrètement s'entend évidemment.

Ah. Le veuf et la demoiselle parviennent en bout de nef. Là, le pasteur attend, confiant et calme, charitable forcément.

Mendelssohn se tait. Ensuite, il y a un temps.

Un ange passe. Puis un second.

Alors, enfin penseront certains, le saint homme ouvre le rituel du deux en un. Deux êtres vers deux moitiés, deux vies pour une destinée. Tout bien calculé, ce sont deux autres moitiés qui partent ici en fumée. Ce genre d'entonnoir peut créer du désespoir. Prévoyante comme toujours, Augusta (bientôt deux fois divorcée peut-être faut-il le rappeler) a sorti son mouchoir ; le brodé. À peine père, sitôt beau-père, Oskar a mis ses souliers vernis. Il ne va pas pleurer, mais s'interdit de bailler.

Tout se passe donc parfaitement, c'est à dire sans surprise venant troubler l'ordre éprouvé de ce qui sinon ne tiendrait pas du sacré.

Pourtant...

Mais oui pourtant. Des chuchotements volettent entre les bancs. Jusqu'aux oreilles du pasteur qui du coup a comme un blanc. Si si, des chuchotements ! En pleine cérémonie, allons donc, c'est renversant. Mais quoi ? Mais comment ?

C'est que certains invités parmi les moins huppés, admirant le voile déroulé par toute l'allée, ne peuvent s'empêcher de demander pourquoi, bien oui, pourquoi la mariée est-elle en gris de la tête aux pieds ?

...Sauf le père Friedländer, bien sûr, qui n'a pas été convié, et qu'il faut désormais oublier. Puisque cet amour est entaché.

...

*Quel or Odin plongera-t-il dans la cérébrale
armoire
avant qu'il ne se terre dans le vide vivant et noir
qui intimement tapisse la matière et la lumière ?*

L'Edda poétique

II/ Cache cash (1922-1931)

Tout y est. Derrière la baie vitrée, le parc déroule sa pelouse veloutée sous les arbres centenaires. Quelques sentiers de gravier serpentent gracieusement, de l'imposante demeure jusqu'au lac de Griebnitz, qui scintille là-bas parmi les nymphéas. À droite, un embarcadère en rondins retient un bateau fuselé, blanc sur le turquoise des flots.

Devant, c'est à dire dedans, les tentures ivoire, le parquet marqueté et le mobilier stylé complètent l'enchantement.

Alanguie sur un canapé Biedermeier, une créature fait des ronds de fumée. Sa robe en crêpe de Chine dénude ses bras, l'essentiel de son dos, coule sur ses cuisses et va se perdre loin sur le tapis persan.

La danse éthérée des volutes carboniques et le tic-tac d'une horloge mises à part, il ne se passe rien, dirait-on, en ce vaste salon. Curieusement, ce calme n'inspire aucune de ces rassurantes impressions d'éternité, corollaires habituels d'une quiétude bien nantie.

Quelque chose clocherait-il dans ce faste décor ?

Approchons.

Voici des cheveux blonds comme les blés du plus bel été, arrangés en un carré doucement bouclé.

Voici une nuque dégagée, un grain de peau diaphane et satiné, des omoplates ciselées. Voici, dans un hiératisme tout photogénique, un bras élancé, ponctué d'un bracelet - en pur diamant vraisemblablement. Voici encore des pommettes marmoréennes frôlées de quelques éclats printaniers ; et voici, par-delà l'arête d'un nez à la droiture géométrique, le bleu profond d'yeux qui feront parler d'eux.

Mais pourtant, pourtant, Diable, que manque-t-il à ce gracieux tableau ?

Du mouvement ? Pas forcément. Un enfant ? La nounou s'en occupe parfaitement. Un élan ? De la vie, tout simplement ?

Car ainsi, Magda ressemble à une star de cinéma. Projetée sur un écran, imprimée dans un journal, elle serait une Greta, une Marlène, une Lana ou ce que Hollywood en fera.

Sauf qu'ici, en ce salon grand bourgeois, point de caméra. Ici, renvoyée en solitaire au regard de sa propriétaire, cette image ne s'immortalisera pas. Ici, ce personnage soigneusement accordé à son logis n'aura pour public sporadique qu'un mari affairé, quelques rares invités et une domesticité fatiguée.

Et ici, pas de clap de fin libérant l'actrice de cette perfection en trois dimensions.

...

Parlant du loup, voici un domestique fatigué. Il a tombé la veste. Sous son gilet, sa chemise colle et fait des auréoles. Son souffle est court, sa moustache tombante et son visage cramoisi. Du coffre de la Daimler-Benz par l'allée de gravier le long de la pelouse jusqu'à l'entrée de service, il pousse une brouette chargée de sacs rebondis. Dans le hall, il s'arrête face à l'escalier s'ouvrant, de marbre, à son œil terni par la corvée. Encore une fois, son regard glisse en coin, là-bas du côté de l'office, comme vers un Graal ou un Walhalla. Encore une fois, tinte dans sa mémoire la voix posée, précise, un rien acide de Monsieur. "Non, Gustav. Comprenez-moi : pour user du monte-charge, vous devriez traverser les cuisines ; dont le personnel pourrait être tenté, qui ne le serait pas, de guigner le contenu de vos sacs... et se servir dans le tas, qui ne le ferait pas. Évitions leur cette tentation. Non, décidément, pour cette affaire-là, je ne peux me reposer que sur vous, mon bon." C'est trop d'honneur.

Le bon prend donc son élan, trois sacs et son courage à deux mains pour amorcer l'escalade, maugréant entre ses favoris. Ah pardon, vraiment, il n'a plus l'âge pour ce genre de défi.

À l'étage et hors d'haleine, il trotte sous les regards entoîlés des ancêtres de la lignée, ce qui contribue à l'encourager : plus qu'une brouettée moins trois sacs à se coltiner, le gros est presque fait. Mais tout

de même. Entre une fonction d'aide de camp financier à haute responsabilité et un poste de livreur surchargé, il y a un gouffre que jamais il n'aurait pensé franchir. Oui, parfaitement, un aide de camp, comme Monsieur aimait à l'appeler, appliquant ce faisant un vocabulaire militaire à ses précieuses affaires. "Car mon brave, comprenez bien : l'économie est une guerre, et la guerre, une économie. Avec ses droits et ses devoirs, c'est ainsi tout un Art qui vous est confié. Celui de la paix n'étant pas prêt d'être créé. Hé hé..."

Et bien voilà, quoiqu'il en soit, c'est du passé. Fidèle aux Quandt depuis sa fringante jeunesse, voici l'artiste devenu coursier ; pour ne pas dire mule. Lui qui est si fragile des pieds. Si sa mère le voyait ! Mais bref, avec l'inflation galopante, la nouvelle Madame et tous ces chambardements, il est rarement temps de penser à maman. Ah, comme il regrette son bureau, ses cartographies précises, ses courbes boursières amoureusement tracées, jadis douces et tendres comme des lignes de jeunes filles, désormais abruptes comme une fatalité.

Mais enfin ! Au bout du couloir à droite après le buste de Bismark, Gustav s'arrête devant la porte lambrissée de LA bibliothèque, souffle, frappe, attend, tourne ses poignets, souffre des avant-bras. Satanés marks. À défaut d'odeur, l'argent a sa lourdeur.. Moins il vaut, et plus il pèse d'ailleurs. Quand, comment et où finira cette Crise ? Lorsque

l'argent ne vaudra plus que son pesant de papier - et encore sali et tout froissé - qui pourra encore s'y intéresser, à part les papetiers ? Et qui payera les papetiers ? Avec quel papier ?

- Entrez.

Ce qu'il fait, avec tous ses billets.

...

Au centre de la bibliothèque susmentionnée trône un bureau brandebourgeois coiffé d'un journal financier largement déployé. En émergent une calvitie, quelques doigts, un pan de pantalon, une socquette sombre en léger accordéon, et un soulier verni. Comme chaque jour en fin de matinée, Günther Quandt évalue le galop de l'inflation à l'aune de sa propre croissance, compare le Dow Jones au Statistisches Reichsamts, et retire d'une Reichsbank aux pieds d'argile quelques menus avoirs qui, en attente de leur prompt réalisation, transiteront par sa maison.

Non loin, campe son épouse dévouée. Toute droite sur le palier, Magda évoque l'écolière convoquée au tableau. Mais Monsieur n'y prête pas attention, trop absorbé par ses nouveaux défis, pris d'ores et déjà pour des trophées. Car la Crise, comme le Conflit, peut s'avérer tout à fait prospère pour qui comme Günther a le génie des affaires. L'uniforme l'a rendu millionnaire grâce à la grande guerre. La

planche à billets assure les arrières du désormais milliardaire. Diversification, expansion, multiplication. Comme par surprise, son conglomérat vient juste de croquer quelques entreprises anémiques. Jusqu'ici purement textile, voici son empire pimenté de potasse et d'accumulateurs. "Potasse ? Accumulateurs ? Tiens ? Mais pourquoi donc ?" s'enquerront ses amis en quête de juteux tuyaux. "Parce qu'avec les temps qui vont courir, en Allemagne et dans le monde, c'est de l'excellente musique d'avenir" répondra-t-il, sibyllin, un rien poète, un brin prophète, le regard perdu dans le lointain de ses futurs sous-marins. Il n'en dira pas plus bien sûr, démilitarisation oblige, dicit ce diktat de Versailles dit de "paix", qu'il met toujours entre guillemets. Alors, discret sur ses radieux projets, Günther laissera flotter à l'attention des curieux un sourire subtilement gourmand, propre à faire des envieux.

Oui, Monsieur a fort à faire. Il a même dû renoncer à ses fonctions au Ministère, tant son temps lui est compté. Dans la vie, il faut choisir, se tue-t-il à redire. Entre l'avoir et le pouvoir, son cœur n'a balancé qu'une fois. Il laissa le second aux cabotins en quête de gloire. Tandis qu'ils se bousculeront pour entrer dans le dictionnaire, Günther poursuivra ses affaires, anonymement, industrieusement ; et en sortira gagnant, concrètement s'entend.

Magda, quant à elle, n'aime pas poireauter, encore moins ne pas se faire remarquer. Plantée là, un calepin en maroquin à la main, elle bisque rage, tente de se maîtriser, n'y parvient qu'à moitié. Alors elle toussote, une fois, puis deux. Il ne réagit pas. C'est un peu fort de café, pense-t-elle ; en plus, c'est lui qui l'a convoquée. Elle rêve de coup d'éclat, mais ne s'y aventure pas, cache le feu sous la glace encore une fois, et articule posément, de sa voix modulée par les circonstances et l'entraînement :

- Günther ?

L'industriel sursaute, voit, culpabilise et pose son journal sitôt.

Car, croyez-le ou non, l'amour qu'il voue à sa moitié est tout à fait sincère, quoique parfaitement calculé. On ne se refait pas. Il aime sa femme comme un vase Ming, une Maybach dernier modèle ou la toile d'un peintre coté. Du moins en qualité. Car en quantité, elle vaut pour lui plus que les trois réunis. Pour preuve, il la surnomme "Trésor" ou "petit trésor", c'est selon. Oui, aux yeux de son mari, Magda est un objet de grand prix - sans toutefois égaler sa fortune au complet, nul n'est parfait. Ainsi, Günther aime comme il sait aimer, sans surprise ni démesure, avec la stabilité de qui sait compter. Il a vécu ses noces comme on conclut un beau marché, heureux et fier, regrettant toutefois de devoir se plier à ce tralala désagréablement spectaculaire. Ne pourrait-on

simplement signer un contrat, et basta ? Un engagement digne de foi n'a nul besoin de tout ce branle-bas. Sans parler de la lune de miel ! Cerise sur un indigeste gâteau, le voyage fut simplement de trop. Que faire d'un Colisée ? Sans parler des hôtels surévalués et des trains si résolument en retard qu'ils semblaient répondre à quelque souverain principe. "Mussolini saura mettre de l'ordre dans ce fatras" disait-il à chaque contrariété, c'est à dire souvent. "L'Allemagne a besoin d'un Homme comme lui. De l'ordre. De la poigne. Une Weltanschauung et une vision d'avenir pour reconstruire l'Empire..." se prenait-il à songer devant tant de laisser-aller.

Jusqu'au jour où, sous le Pont des Soupîrs et un clair de lune approximatif, une vague nauséabonde doucha leur gondole et tout son plastron par la même occasion. Ce fut le pompon. Décidant que la corvée avait assez duré, le financier invoqua son devoir, à savoir l'économie allemande toute entière, annula Murano, le vaporetto et le Lido, et rapatria dare-dare son ménage avec armes et bagages.

Depuis, revenu de ces romantiques débordements, Günther a agendé précisément sa vie privée - étant pour lui acquis que bonne épouse, sa jeune épouse se plierait gentiment à cet emploi du temps. Ce qu'elle fait bon an mal an, ne sachant comment faire autrement ; du moins pour l'instant.

Ainsi, le repas du soir se prend en couple, à sept heures sonnantes. Ensuite, on embrasse le petit, on lit un peu ou fait un gin rami, jusqu'à ce que sonne l'heure d'aller au lit. Günther devant dormir dix heures par nuit au moins - "comme Einstein" se plaît-il à rappeler, quoique la relativité ne soit pas sa tasse de thé. Époux attentif entre 19 et 21 heures quand il n'a pas la tête ailleurs, il a constaté s'insinuer en sa femme une mélancolie, un vague à l'âme, un spleen. Il l'a donc adressée à un médecin réputé, aux honoraires inversement proportionnels à ses résultats, puis un second, autrichien, qui mit sans tarder sa riche patiente en cure à durée indéterminée. Elle mangea des ananas à foison, regarda se balancer des médaillons, raconta ses rêves, puis sa sexualité. À ce stade, le toubib fut remercié par l'époux offusqué.

Depuis, Günther tente de tenir sa femme un tant soit peu occupée ; la mère de tous les vices étant l'oisiveté, comme il aime à le rappeler. Au début, l'entreprise s'avéra délicate. Quelle tâche pouvait-on bien lui confier ? Magda, certes, montrait des velléités de ménage. Surtout de frottage. Il pensa l'encourager dans cette voie qui semblait venir du profond de sa féminité, mais ne se vit pas réduire au rang de femme de chambre une épouse de cette qualité. Et puis, comment expliquer à Jolanda qu'elle était remplacée par sa propre maîtresse ? Non, cela ne se fait pas. Alors quoi ? Sa muse la

Crise lui souffla l'idée que voici : puisque Gustav était réaffecté aux transferts de fonds, sa chère femme se chargerait d'une petite comptabilité. Qui ne manquerait pas de la passionner.

Sans plus attendre, il lui confia cet os à ronger. En prévoyant une supervision à la fin du mois, histoire de garder un œil sur tout ça.

Raison pour laquelle, en ce 31 août 1923 à onze heures sonnantes, Maria Magdalena se tient ici, à contempler son conjoint tout surpris de voir son Trésor devant lui. Il y a un moment de flottement, jusqu'à ce que l'époux remarque le calepin et se souvienne tout soudain :

– Oh, joli Trésor, nos premiers comptes du mois ! Faussement débonnaire, Günther pose alors son journal pour saisir le carnet, qu'il inspecte non sans intérêt. Ceci fait, muni d'un crayon rouge et gras, il biffe, corrige, souligne et commente, avant de restituer l'objet à sa propriétaire, avec la promesse de quelques brouettées d'argent de poche en sus. Puis, il revient tranquillement à ses moutons. Dans l'intervalle, l'épouse délaissée a viré à la femme indignée. Quand Monsieur décroche son téléphone pour appeler un investisseur américain, elle réduit en confettis les colonnes à dix chiffres au moins alignées par elle avec soin. Du calepin, il ne reste bientôt que le maroquin... tendu froidement au mari avec un soulagement tenant du devoir accompli.

Il y a un temps. Ébahi, notre PDG fixe la dépouille dans sa main, puis le profil de petit trésor - toujours plantée à ses côtés mais désormais avec défi - sans savoir à quel saint se vouer.

C'est alors qu'on frappe à la porte. Comment ? Ah oui, c'est l'aide de camp.

Quandt enfourne donc l'objet dans un tiroir, se promet de chercher un troisième médecin dès demain, et lance à Gustav un "Entrez" à peu près dégagé.

Ce que fait ce dernier, avec tous ses papiers. Après une courbette pour ces maîtres drôlement figés, il amorce une traversée de bibliothèque, bringuebalant mais se réjouissant tout bas. Car juste là, au fond tout droit, ce réduit lui tend les bras. Transformé en banque très privée par l'hyperinflation, il est l'ultime étape de son transfert de fonds.

Chemin faisant toutefois, il aperçoit les découpures éparses aux pieds de Madame. Toujours zélé même harassé, il hésite, ralentit, fronce un sourcil. Doit-il bifurquer pour ramasser ces débris ? Le voici presque arrêté... Mais, tout bien pesé, jugeant qu'entre convoyeur de fonds et homme à tout faire, il y a un pas de trop, Gustav poursuit sa traversée.

Non, sur la tête de sa mère, ce papier-là, il ne s'en chargera pas.

...

La journée s'annonce ensoleillée. Pour la première fois de l'année, la véranda est tempérée à souhait. Contre toute attente, la cuisinière trop frisée s'est avérée ponctuelle. La nappe est immaculée, le service en argent étincelant et les toasts grillés à point. Dehors, le petit Harald joue avec son demi-frère Herbert, qui l'a chargé sur une brouette et le balade par toute l'allée. Tout serait parfait si Günther ne s'était levé du mauvais pied. Du coup, un rien suffit à le contrarier. Son journal s'évertue à plonger sur son café, les rires des enfants vrillent ses tympanes, et son œuf a la tête dure. Face à lui, sa femme s'exhibe en négligé, alors qu'il lui a maintes fois expliqué que ce n'est pas une tenue. Sur quel ton faut-il le lui rappeler ? Et à quoi bon ? Elle l'écouterait d'un air faussement présent, dodelinerait mollement du chef en guise d'accord, et l'oublierait sitôt pour retourner à la vague contemplation de l'horizon printanier - plus intéressant manifestement que tout ce que son mari pourrait lui apporter.

De toute façon, il n'a aucune envie de parler.

Car ce matin, il a un os à ronger ; et un sacré.

Choquante mais instructive, cette nuit lui a apporté la clef qui lui manquait. Enfin, le doute qui le gangrenait s'est mué en certitude.

Sa chère épouse en effet, endormie à ses côtés après avoir invoqué une de ces migraines dont elle a le secret, le laissant seul avec son désir encore

une fois dédaigné à traquer un sommeil de plus en plus fuyant... dans les bras de Morphée donc, et profondément de surcroît, Magda a susurré... puis crié... le nom d'un homme qui à l'évidence n'avait rien à voir avec le sien. Ni en son, ni en ton, ni en intention. Rauque, sensuel et chatoyant, débordant d'amour et de manque, ce cri ne souffrait aucune comparaison avec toutes les appellations dont Magda avait pu user, jamais, avec lui Günther. Lancé plusieurs fois dans la nuit, ce simple nom l'a poignardé, loin sous sa carapace pourtant forgée par un veuvage et vingt ans d'industrie. Instantanément, le rêve de Madame est devenu son cauchemar.

L'homme d'affaires pose son journal, se renverse dans son fauteuil et se raccroche à son pragmatisme foncier. Certes déçu, trahi et souillé, le voici au moins fixé. Si cruelle soit-elle, mieux vaut la réalité aux affres du soupçon. Celle-ci, au moins, borne l'imagination et permet de passer à l'action.

Autant prendre le tout comme une affaire à gérer.

Günther replie son journal, descend cul sec son œuf fissuré, jette un œil à Madame et bénit finalement sa distraction.

...

Tombée de haut, la brosse enfonce mollement son nacre dans l'épais tapis du boudoir. Elle y restera jusqu'au lendemain.

Pourquoi, pour qui, pour quand Madame Quandt se coifferait-elle ? Ses quarante-deux coups de brosse soir et matin sont totalement vains. Ce reflet quant à lui est d'une platitude abyssale. Lui manquent deux dimensions au moins ; du mouvement, une perspective, un élan, une trajectoire. À l'image de sa vie, tout bien réfléchi. Aujourd'hui ressemble à hier, qui est le jumeau de demain, et ne lui raconte rien. Une grimace, et puis un rire, comme un spasme. Vanité pour vanité, autant rester à fixer cette beauté que le monde s'accorde à lui prêter, et qui par conséquent lui a tant apporté... Oui, tant, assurément ! Il n'y a qu'à regarder, ici, là, partout à ses côtés, ce mobilier, ses effets, toutes ces propriétés signent son succès. Immuable. Stagnant. Serait-ce lié ? Une femme arrivée n'aurait-elle nul part où aller ? À moins de reculer ?

Madame soupire ; tend machinale une main vers un tiroir, s'arrête, le bras en l'air. Souviens-toi. Dans les profonds coulisses de son cerveau se réunit une infime formation : flûte et accordéon... le bras modifie sa trajectoire. Le compartiment de tout en bas sera la nouvelle destination de ses doigts... qui ouvrent le tiroir, effeuillent quelques mouchoirs... tandis que dans leurs loges de nerfs et d'os, les sons s'accordent au diapason. Perfection de l'abstraction.

Légères et abyssales, quelques notes sautillent vers l'avant-scène de la mémoire. Enfoui dans un foulard, un objet s'annonce métallique aux ongles de Magda, quand là-haut, un quantique violon joint ses cordes aux vents d'auparavant... Voilà : une fragile mélodie tresse ses accents majeurs puis mineurs dans le cœur de l'adolescente que fut cette triste dame. Troista musyka. Unies par la magie de quelques accords issus d'un espace-temps connu d'eux seuls, la grande dame et la jeune fille contemplant de leurs yeux bleu mouillé le pendentif niché au creux de leur paume.

Alors, fière et modeste, la petite étoile tend ses six petits bras pour dire : "prends-moi" et "tout est là".

...

Dring. Un peu fêlée, la sonnette n'a pas changé. Tout en haut de l'escalier, la femme attend, frissonne sous son manteau de fourrure, se sent palpiter, peut être simplement exister. Un sourire timide pointe sous sa voilette, qu'elle a pris la peine de doubler pour s'aventurer dans son ancien quartier jugé désormais mal famé. Même ainsi, elle s'est sentie suivie. Sa conscience lui joue des tours, depuis qu...

La porte s'ouvre d'un coup, trop vite. L'homme bloque son élan. Manifestement, il ne s'attendait pas à... ça. Il scrute la pénombre du palier, discerne

l'élégante, s'avance... Une étincelle ouvre son regard, puis son visage ; reconnaissance.

– Magda ? Magda... C'est bien toi...

Puis l'embarras. Victor passe d'un pied sur l'autre, jette un œil furtif vers l'escalier. Magda ne bouge pas d'un iota. Alors bon, il l'embrasse, sur une joue, puéril et maladroit. Elle reste comme pétrifiée, le dévisage sans expression. Il porte la barbe, ses vêtements sont élimés. Ses traits se sont creusés, ou affirmés. Mais toujours ce rayonnement, cette humanité...

C'est lui qui brise le silence tombé sur le palier.

– Qu'est-ce que tu..?

– Je... passais par là.

Madame Quandt, passer par Eisenacherstrasse, en ce lundi de novembre ! Le prétexte le détend. Victor sourit, s'efface pour la faire entrer. Elle obtempère, maladroite et volontaire, pénètre le couloir étroit, s'efforce de ne pas le frôler. "Pardon". "Pardon." La voici au centre du salon. Telle une apparition. Elle, ici, justement aujourd'hui, songe-t-il en lui offrant le canapé, qu'elle s'empresse de décliner. Bien, bon. Les revoici empruntés. Les revoici un peu écoliers sur un trottoir gelé. Les revoici l'un face à l'autre, pas vraiment avec l'autre, plus tellement sans, les voici hors de leurs sentiers battus, lâchés dans l'impromptu, à devoir improviser les morceaux de

vie offerts ici. Les revoici... comme avant..? Les voici totalement dans le présent.

C'est elle cette fois, qui brise le silence, l'embarras, le fossé du temps passé, la peur de ce qui pourrait survenir. C'est elle qui lance, avec cette brutalité mêlée de fragilité qui l'avait tant fasciné, autrefois :

- Victor s'il te plaît, prends-moi dans tes bras.

Il ne bouge pas. Il scrute Magda, la cherche, elle, derrière ses prunelles. Elle relève sa voilette, lentement. Leurs respirations emplissent la pièce, jadis traversée de rires, de discours et de chants. Petit à petit, on dirait qu'il retrouve la fille d'avant. Elle, elle attend, à cheval sur le temps. Il s'approche, elle ouvre ses bras, timide et juvénile, il ralentit son pas. Les mots se retiennent et puis s'en vont. Se trace alors la danse sans âge des amants du monde. Elle avance, il l'enlace, évite ses lèvres, respire sa nuque pour s'assurer qu'elle est bien là, qui se love contre lui comme pour y rester une vie. Ça dure longtemps, mais pas éternellement. Petits ou grands, les embrasements ont un avant heureusement, et un après. Ils restent pantois, ne se regardent plus vraiment, se demandent pourquoi, comment. Magda baisse les yeux, les porte de-ci de-là, cherche un endroit où les poser parmi tous ces témoins du passé. Tiens : un baluchon, une valise, et un violon. Un baluchon, une valise et un... En elle, un coin de vie vacille et tombe.

- Tu t'en vas ?

- Demain.
- En Palestine ?
- Bien sûr.

Elle s'agite. Sous la glace, le feu se déplace.

- Bien sûr. Partir. Partir ! Ah ah. Évidemment.
Victor, bien sûr... Mais... Et si... enfin... peut-être... pourquoi pas ? Et si je partais avec toi ?

Tout en lui s'arrête. Son regard à son tour s'abaisse, cherche, erre, bouche, menton, décolleté, tombe sur le collier. Il hésite, tend un doigt, frôle l'étoile entre les pans de chinchilla, dessine dans l'air six petits bras.

- J'ai souvent rêvé ce moment. Ces mots que tu prononces maintenant ; les mêmes. Si tu savais. Je t'ai attendue, longtemps. Tu...
- Eh bien je suis là. As-tu besoin d'argent ?

Pardon ? Il se raidit.

- Pour qui tu me prends ?
- Excuse-moi. Victor, emmène-moi.

Il recule d'un pas.

- Tu veux partir avec moi ? Ou fuir quelqu'un d'autre ?
- Mais... Victor...
- Ne joue pas avec moi. Plus jamais. Réponds Magda.

Elle détourne son regard, s'éloigne à son tour.

- ... Partir... fuir. Je ne sais pas. Les deux ? Je ne sais plus.

Il hoche la tête, amer. À quoi rêvait-il ? On ne guérit pas le passé.

- Je vois.

Toute chaleur l'a maintenant quitté. Mûr et assuré, l'homme s'installe dans un fauteuil, tapote ses accoudoirs rapiécés, inspecte la femme telle l'inconnue qu'elle est devenue. L'amour ne meurt pas comme il naît ; encore moins l'idée qu'on s'en fait. Mais sur Magda, il avait tracé une croix, c'était le bon choix. Il s'y tiendra.

Elle le voit, l'entend, le sent, qu'il se ferme, qu'il s'éloigne. Elle se débat comme on se noie.

- Victor, je ne joue pas. Aide-moi...

L'aider ? La grande bourgeoise serait-elle en train de l'implorer ? Elle seule peut se sauver. Revenons sur terre.

- Magda écoute-m...

Des pas dans l'escalier. Il se raidit, elle rit, fébrile, va de long en large, soudain comme en cage :

- Ta famille vit toujours ici ? Baboussia...

- Magda il faut que ...

- Et Lisa, comment va Li...

Des bruits sur le palier, une clé dans la serrure, une voix. La porte bat, des talons claquent, remontent le couloir, approchent...

La voici : l'autre. Toujours blonde, toujours stylée, arrondie un peu, assurée de son bon droit, encore et toujours là. Madame Quandt sourit comme on met

une armure. Puis entend, lointaine déjà, étrangère presque, la voix mâle et posée de qui fait les bons choix :

– Chérie, tu te souviens de Magda..?

L'hôte devenue intruse ferme son manteau sur son collier, tend sa main gantée, et articule, tel un mannequin ou une poupée :

– Heureuse de vous revoir Gerda.

– Moi de même, Magd...

– Papa, papa !

Haute comme trois pommes, une gamine déboule en tempête. Sa robe est élimée et ses bouclettes font des ressorts. Ni une ni deux, elle saute dans les bras de Victor, qui la soulève loin vers le plafond. Leurs rires jaillissent et cascadedans tout le salon. Voici l'amour d'une fille pour son père, et vice-versa. Quelque chose de cette joie-là. Mais la blondinette s'arrête, sérieuse d'un coup, ses grands yeux curieux tombés sur l'étrange dame... qui entend une trappe se fermer au fond d'elle-même ; et agrandit son sourire.

...

Sur son canapé devant la baie vitrée, Madame Quandt sirote, le regard vide.

Plus loin, échoués sur le parquet : un manteau de fourrure et une étoile en collier.

...

Sur son canapé devant la baie vitrée, Magda boit, le regard noyé dans les nymphéas.

Un frisson, son attention revient à son salon ; puis à un pan de rideau. Qu'elle fixe tel un danger. Silence et immobilité. Sous son déshabillé, une nervosité agite toutefois ses orteils. Soudain, comme mus par un mécanisme hors de sa volonté, ses pieds se posent sur le parquet. Progressent, lents, nus et froids, vers ce pan devenu si captivant, dont elle scrute le velours de près. Puis de très près.

Dans cette position crispée, en ce beau jour d'été, Madame reste longtemps.

Après un spasme bizarre, sa main attrape le tissu tel un gibier. Le plisse, le frotte, le tord, s'arrête, le fixe avec dégoût, puis méchanceté, le lâche comme s'il allait la contaminer, se détourne, ramène ses petits pas réglés jusqu'au canapé. S'y installe, reprend son verre. Boit, se fige. Se tourne vers le rideau comme s'il complotait dans son dos. Le toise. Puis le méprise, l'ignore, boit et se fige. Se lève d'un bond, retourne vers ce pan dégoûtant, en accéléré toutefois. Frotte une éternité, tout ce blanc c'est écœurant, s'arrête et scrute, sourcil froncé. Tombe dans une abyssale perplexité. Recule, s'arrête, revient, prend, frotte, tord, jette, retourne s'asseoir, déterminée.

Sirote, l'air faussement dégagé.

Se tourne d'un coup...

Le lendemain, ces blancs rideaux seront changés.

...

Sur son canapé cadré de tentures dorées, Magda Quandt oublie nénuphars et baie vitrée, scrute la bouteille de schnaps avec grand intérêt... et boit au goulot. Que ce printemps se fête comme il se doit.

...

Dans son canapé dos à la baie vitrée, Madame est recroquevillée, tête dans le dossier. L'hiver fut rude cette année. Quelques éclats lunaires effleurent à peine la pièce, sinon dans le noir complet. Les pâles reflets d'une bouteille renversée luisent sur le parquet.

...

Ces folles années auraient pu durer une éternité. Sauf qu'en cette nuit d'avril 1928, Monsieur en a soupé.

Encore une fois, il a cauchemardé, encore une fois il s'est réveillé, horrifié et en sueur, dans un lit conjugal encore une fois déserté par son dit Trésor. C'en est assez.

Résolu, il balance son oreiller, se dresse sur son séant et frotte ses yeux ensuqués.

La coupe est pleine, vidons-la, se dit-il en rajustant son pyjama. Ne serait-ce que pour chasser le

cauchemar par la réalité, et accessoirement mieux digérer.

Et il va, comme on part au front.

Parvenu au salon, il allume le lustre en cristal de bohème et avance bravement. Ces pleins feux et son claquement de pantoufles conquérant ouvrent l'œil de Madame, qui le referme sitôt en protestant vaguement. Mais elle se voit secouée sans ménagement, puis emmenée clopin-clopat via le piano et tous les ancêtres encadrés, jusqu'à la salle de bains. Sous une douche glacée. Là, l'industriel la regarde couiner et tressauter dans sa nudité sans que le plus petit désir ne vienne le taquiner. Ce qui affermit d'autant sa volonté, déjà forte de preuves et d'arguments collectés patiemment au fil des ans. Enfin, il lui lance une serviette avec l'ordre de le rejoindre au bureau, et laisse Magda pantelante dans sa baignoire à pieds, le rimmel coulé et l'air révolté.

...

C'est encore un couple. Voyez comme ils se tiennent, elle sur le seuil de la bibliothèque, en peignoir et cheveux mouillés, lui assis à son bureau en pyjama rayé, à se jauger comme des dangers. L'intime connaissance qu'ils ont de l'autre ne parvient à dissiper l'orage qui gronde. Au contraire, elle le rend plus palpable. Ils savent, pour l'essentiel, le mal qu'il peuvent se faire, le mal qu'il

se sont fait, les blessures infligées, plus ou moins soignées, tant bien que mal refermées, parfois vengées ; c'est plus facile que de s'aimer. Mari et femme pour le meilleur et pour le pire, ils ont usé le meilleur, voici venir le pire.

Une horloge sonne quatre coups.

Poli mais ferme, il lui fait signe de s'installer. Elle hésite. Il allume un cigare et fait des ronds de fumée. Elle tremblote un peu, ses cheveux gouttent sur le parquet. Il se retient. Non, Günther Quandt ne glissera pas dans la pitié. Alors il attend. Bon an mal an, l'épouse finit par s'exécuter. Elle s'assied face à lui. Il la scrute froidement. Dans ce siège où fournisseurs, avocats, fiscalistes et partenaires en affaires négocient au sommet, l'impression d'être un investissement décevant la traverse, fugace.

Blanc sur le cuir rouge-sang l'attend un document, coiffé d'une plume en argent. Un contrat, plus exactement. Elle le prend, y jette un œil, le repose de suite. Encore un tremblement.

- Günther. Tu veux divorcer ?
- Nous allons divorcer.
- Tu as tout préparé ?
- Il n'y a plus qu'à signer.

Cela dit avec la neutralité de qui veut liquider une société.

- Beau travail.
- Merci chérie..

- Günther, pourquoi ?
- On ne peut pas continuer comme ça. Nous sommes malheureux tous les deux.
- Seras-tu plus heureux sans moi ?
- Le serai-je moins ? Je vis déjà sans toi, Magdalena.
- Et si je ne veux pas ?
- Tu t'adresseras à mon avocat.
- Mais... je vais vivre de quoi ?
- Je ne sais pas.
- Mais...

Un grelottement. Ses yeux quittent le mur qu'est devenu son futur-ex époux, fuient le document, parcourent la pièce comme s'ils la découvraient, se noient dans les rayons de lune filtrant par les volets.

- ...Günther... Qu'est-ce que je vais faire ?
- Quelque chose ; pour changer.

Raté. Il a voulu la blesser, il n'a fait que la piquer. Elle le fusille de ses yeux bleu-glacier. Il refait un rond de fumée.

...

Dieu soit loué, elle est toujours ici, blottie derrière la bible au fond du second tiroir de la table de nuit. Magda replace le saint livre, bénit le ciel pour avoir un futur ex-mari si prévisible, et serre la petite clé débusquée... qui devrait être celle de la liberté.

Un crissement. Elle s'immobilise, à l'affût. Quelqu'un dans l'escalier ? Ou à l'étage ? Gustav a pourtant pris ses quartiers, la bonne est chez le teinturier, et les cuisines sont au bout du bâtiment... Non, ce devait être un volet battu par le vent. Tout simplement.

Allons. Sur la pointe des pieds, elle progresse jusqu'au secrétaire de Monsieur, lisse et compact comme un coffre-fort. La clé tourne sans peine dans la serrure et le meuble s'ouvre comme une fleur, parfait. Madame retient sa joie pour fouiller dans sa mémoire. Concentration. Comment Diable procédait Günther lorsqu'il se croyait seul avec les secrets de son secrétaire ? Voyons. À gauche toute, la main comme ceci, paume vers le haut, dessous la marqueterie, par là, non, ici : le clapet caché... voilà, qui non, ne coulisse pas allez savoir pourquoi, mais émet un claquement réprobateur ; et très sonore. Flûte. On tend l'oreille... Tout va bien. Reprenons, deux doigts contre ce clapet, pressons, qui va bien finir par... aïe. Eh bien non. Un ongle cassé, sinon rien n'a bougé. Fichtre, depuis quand ce ressort n'a-t-il pas été actionné ? Un claquement dans son dos, un sursaut, une volte-face. Personne, décidément. Rien ne bouge ici à part le vent. On reprend. Tiens. Ah..? Oui ! Un raclement, le tiroir secret glisse et s'ouvre enfin. Glissons une main ici, non, plus loin, dans le fond, jusqu'à, aïe, et tiens : un paquet. Petit et plat. Voyons. Magda extrait la

chose, et sourit. Comme c'est mignon ! Et ce gracieux ruban ! Le prosaïsme du mari cacherait-il quelque fleur bleue insoupçonnée ? Voyons encore. Madame élargit son sourire. Un vrai pot aux roses dirait-on. Elle tourne et retourne l'objet... hume ses effluves entêtantes... tubéreuse, musc et amarante... dénoue le ruban violet... guette alentour, à l'affût encore, un peu, puis moins... entrouvre la première lettre. Tiens tiens...

Un craquement.

- Tu fouilles dans mes tiroirs maintenant ?

Magda sursaute et se maudit. Fichue curiosité. Plongée dans ces croustillants billets, elle n'a pas vu le temps passer, et... Et alors ? Sa frayeur s'évapore. Qu'importe l'avis de Günther ! Elle tient ce qu'elle est venue chercher, et au centuple. Du coup, l'espionne improvisée ne prend pas la peine de répondre, encore moins de se lever. Elle ne fait que se tourner, à peine, à l'aise, pour simplement toiser l'importun, son costume de lin et ses souliers italiens.

À voir son épouse si posée, Günther n'en est que plus contrarié.

- Je ne pensais pas que tu étais ce genre de femme.

Elle croise les jambes, passe un bras sur son dossier, le tout ponctué d'un sourire effronté. Si elle le pouvait, elle ferait des ronds de fumée.

- Je ne pensais pas non plus que tu étais ce genre d'homme...

L'incompréhension a toujours déstabilisé Monsieur. Il toussote, plisse son front et passe d'un pied sur l'autre. Prise d'une sourde jubilation, Magda poursuit sur sa lancée :

- ... à aimer ce genre de femmes.

Joignant le geste à la parole, elle brandit quelques courriers. Günther comprend, lentement, mais sûrement. Que répondre à ça ?

- Ah.
- Oui.
- C'est du passé Magdalena. Nous n'étions même pas mariés.
- Tout de même. Pour un homme de ta position ... et ta réputation !
- Magda, enfin, tu ne comptes pas...
- Et bien... Malgré tout le respect et l'affection que j'ai pour toi...
- L'affection ?
- Oui, l'affection. Tu crois que je t'ai épousé pour ton argent ?
- Apparemment.

D'un poignet sec, elle lance une lettre à travers la pièce.

- Tu me confonds avec ces filles de joie.

Günther fixe le billet à ses pieds, son papier bon marché, son paraphe mauve et maniéré, mais ne

prend pas la peine de le ramasser. Il retient un sourire puis, les yeux toujours baissés, murmure pour lui-même, ou plutôt celui qu'il a été :

– Avec elles, au moins, il y avait de la joie.

– Rien ne t'empêche d'aller les retrouver.

Il scrute son épouse, sa superbe, son air plus crâne que la Victoire en statue, ce regard acéré et cette sombre joie qu'il ne lui connaissait pas. Il contemple tout cela, non sans regret, puis répond :

– Je vois.

Alors il passe la porte coulissante, rejoint la pièce attenante et s'installe à son bureau. Là, professionnel et courtois, il décroche le combiné de sa fourche de fer et demande à son ex-trésor :

– Combien veux-tu pour ta pension ?

...

Le divorce des Quandt eut l'effet d'une bombe sur le gratin berlinois. Pendant plus d'un mois, on ne parla que de ça. Leur extrême discrétion, leur rareté dans les salons, ne firent qu'amplifier le buzz en titillant la curiosité de la haute société. Pourquoi ? Comment ? Les ragots allaient bon train, nourris d'hypothèses plus ou moins romanesques et tout à fait contradictoires.

En résumé, c'était à qui percerait le mystère en premier.

Mais pour ce faire, bien sûr, il fallait mettre à table les principaux intéressés.

C'est Monsieur que l'on tenta d'amadouer d'abord. Café, souper ou bal masqué, chaque invitation fut poliment déclinée. Les mondanités n'avaient jamais été sa tasse de thé, il les fuyait comme la peste désormais. On se rabattit sur Madame.

D'abord et peut-être d'instinct, elle eut l'heur de ne répondre qu'évasivement aux questions qu'on lui posait. Elle réalisa bientôt que, sous leurs airs variés, ces indiscretions tournaient toutes autour du même sujet : son époux et elle, elle sans son époux, son époux sans elle, etc. Ce dont elle ne voulait pas parler, puisque cet amour était terminé. Sa parade fut toute trouvée : un mouvement las, toujours le même, un frémissement de sourcil souligné d'un doux haussement d'épaule, expression d'une lancinante douleur, d'un vague à l'âme diffus, d'une lassitude bizarre. À défaut d'éclairer les chandelles, ce geste de diva acheva d'auréoler Magda d'un flou fantasmatique, rapidement déclaré du dernier chic. Cette marque de fabrique fit oublier pourquoi on avait commencé par l'inviter, pour simplement l'inviter parce que cela faisait bien dans les salons. Après tout, n'avait-elle pas troqué fortune et sécurité pour l'esprit et la liberté ?

En moins d'une saison elle devint la coqueluche du tout Berlin.

Enfin, Madame était lancée.

...

C'est bien sûr la valse qu'on danse dans ce salon. Au Cercle nordique berlinois, l'on croit aux traditions. Ici, la grande musique naît avec Bach, fleurit avec Mozart et meurt après Wagner. Côté Strauss, si les Johann servent de délassantes viennoiseries, Richard tombe dans le douteux. Mendelssohn n'est plus en odeur de sainteté. Aujourd'hui, un défaut de traçabilité serait invoqué. Mahler quant à lui fait du bruit organisé. Le reste est affaire de crétins ayant à peine lu un bouquin. Tout ceci, bien sûr, décrété à l'unanimité, puisque le bon droit fait le bon goût qui fait le bon ton, et réciproquement. Ici, les principes sont des vérités qu'il est rarement bon de contester, au risque de ne plus se faire inviter ; ce qui revient à être excommunié. Les têtes sont souvent huppées, du moins traînent une importante lignée. Comme en passant, ces membres distingués regrettent Guillaume, von Bismark, l'Empire, un art de vivre, une certaine classe, la leur. L'abdication fit pour eux figure de décapitation. L'Allemagne sans sa noblesse court à sa perte comme un poulet sans tête, bêtement mais sûrement. On affectionne la Norvège et l'érige en exemple : un parlement, soit, une démocratie admettons, mais coiffés d'un trône

et d'un empereur, gages d'une saine Constitution. Maîtrise, force et vision sont des talents passant strictement par le sang qui fait le rang, et qui font l'Homme. Ceci de tous les temps. On prône la race des vikings. Par a+b, leur combativité prouve leur héroïsme. On cite Odin comme un argument de droit divin, et réproche de la modernité sa triste vulgarité. On voudrait chasser ces gauchistes de la république comme des mouches à fumier, mais ils s'incrument, et la Crise n'est pas faite pour les décourager. Pour la contrer, ces terroristes prétendent dépouiller la classe aisée. Cette ineptie. Sans son gratin, que peut le menu fretin ? C'est la nation entière qui sombrera. Hindenburg aurait-il les poings liés ? Du coup, sait-on jamais, on lorgne vers la finance et l'industrie. Faisant dans la modernité, on prend qui un banquier, qui un avocat en amitié... plus un ou deux politiciens, comme on parie sur un poulain. Échange de bons procédés : un certain lustre contre une promesse de sécurité. Après un krach boursier, il faut apprendre à négocier.

Et bien sûr, ici, on est aryen ou l'on n'est rien.

C'est dans ce cercle très fermé que Magda a le privilège d'être conviée. Crûs millésimés, orchestre et tenue de soirée exigée. Elle porte une robe décolletée coupée en biais, des souliers argentés, et glisse gracieusement sur trois temps. Présentement,

c'est avec un moustachu bien droit qu'elle croise cuisses pieds et bras.

- ... absolument, cher Prince Auguste Wilhem Heinrich Günther Viktor Hohenzollern von Preuzen.
- Pas de chichis je vous prie. Appelez-moi Auwi.
- Ma foi, ça simplifie.
- Vous venez souvent au Ring ?
- Seulement quand je m'ennuie.
- Votre ennui a du bon. Vous êtes le plus arien joyau de cette soirée.
- Je ne suis pas l'unique blonde aux yeux bleus de l'assemblée.
- Mais la plus pure, et vous le savez. Foin de fausse modestie.

Puis, sur cinq fois trois temps, on laisse parler les corps valsant entre les corps. D'ailleurs le prince a comme un blanc. S'il est d'usage de complimenter sa cavalière, surtout lorsqu'elle répond aux canons de la société, de quoi faut-il entretenir une divorcée ? L'entrée remarquée du couple Göring, cette chère baronne et son brillant nazi, rappelle à Auwi l'événement du moment :

- Êtes-vous allée à aux funérailles de Horst Wessel ?
- Nnon, pourquoi ?
- ... Mais enfin Magda... Puis-je vous appeler Magda ?

- Faites, Auwi ...
- Wessel est un Siegfried sacrifié sur l'autel de notre volonté. Mort dans l'éclat de son combat contre la terreur rouge, il nous vaudra un Lied.
- Je croyais l'héroïsme mort avec le romantisme
- Détrompez-vous ! Orchestrée par l'excellent Goebbels, la cérémonie fut grandiose. Wagnérienne, même. Pour qui a le goût du sublime, comme nous...
- ...Tiens.
- Cher joyau. Vous pensez trop, et ne vivez pas assez. Relisez Nietzsche ; et méfiez-vous.
- De quoi, Auwi ?
- De l'ennui pardi. Ce mal le plus mortel vous pourrit le sang, ôte le goût du combat, de l'amour, de la vie, tue à petit feu la volonté, éteint la plus pure des beautés.
- L'action, le combat ! Cher prince, je suis une femme... que le tricot ne comble pas.
- Rejoignez le NSDAP ! Il vous changera des mailles à l'endroit. Vous y ferez sensation de surcroît. L'utile et l'agréable ne devraient-ils...
- Le NS... quoi ?
- Magda, enfin. Vous avez tout de même eu vent du Parti National Socialiste des Travailleurs Allemands ?
- ... Certes. Ce... Rudolf...
- Ah ah, Adolf. S'il vous entendait ! Hitler sortira

l'Europe de la crise et la sauvera du péril judéo-bolchevique. Il est l'homme de la situation.

- L'Homme...
- Et le bon. Il n'en est pas légion.
- ... Ses vociférations...
- Il y a de quoi Magda. Si l'Allemagne ne vocifère pas, les apôtres de Staline prendront la barre vite fait. Et là, croyez-moi, ce n'est plus dans les salons que l'on valsera.

Magda songe sur deux fois trois temps, puis murmure :

- Le N-S-D-A-...

...

Noir de chez noir, tel est le dress code de ce soir. Trente-cinq initiés et quelques novices triés sur le volet siègent autour d'une vaste table ovale, couverte d'une nappe d'un velours ébène profond incrusté de signes abscons. "Des runes" lui a soufflé Madame la baronne Göring née von Fock, avant d'aller s'asseoir à distance de la divorcée... ainsi d'ailleurs que de son Hermann d'époux, neveu de baron et fardé pour l'occasion.

Magda se sent seule et c'est voulu. Ici, froids, cordiaux ou polis, les liens humains horizontaux parasitent les divins transcendants, et entartrent la hiérarchie de l'Ordre. Par conséquent, un gamin masqué (à moins que ça ne soit un nain), répondant

aux noms de Lock, Luck, Loki, Friz ou Fer c'est selon, a placé la nouvelle venue entre deux inconnus.

À sa droite un Turco-allemand se recueille fermement. " Alchimiste, astrologue, numérologue, franc-maçon, soufi et baron entre autres qualités, ce surhomme venu de Munich leur fera ce soir l'honneur de son enseignement ". Voici du moins comment il a été présenté à la digne assemblée, en un lancinant chuchotement, par un homme long, blond et sec, Maître de cérémonie à l'évidence.

Six mètres plus haut, au-dessus d'une galerie en fer forgé, un vitrail néo-gothique verse une lumière rubiconde sur la grand-salle voûtée. Pour appoint, trente-trois chandeliers sont dispersés par toute la pièce et son balcon, en grappes ou isolés, dans un désordre aléatoire dirait-on mais tout à fait calculé ; leur nombre par exemple porte les puissantes vibrations de l'ultime initiation, essentielle au flux idéal de LA pensée entre les invités.

Bienvenue au cercle berlinois de Thulé, ci-rassemblé à l'arrière d'un théâtre réputé qu'il est interdit de nommer.

Après l'introduction, on passe à l'incantation. Une fois rincées dans un sombre bénitier tendu par le petit Lok, on pose ses mains sur ses tempes pour émulsionner l'énergie sainte, puis psalmodie tour à tour chacune des runes incrustée sous son nez. Ensuite, en chœur et sur deux demi-tons, on

invoque les trois croix de l'Anté-Trinité. Sanglantes et suprêmes, elles sont tissées sur onze tentures, noires bien sûr, coulant de la voûte aux dalles de pierre, où elles font des plis profonds avant de s'étirer comme des tapis. D'abord, la croix d'Odin-Wotan, dieu cruel et omnipotent de tous les temps. Ensuite la swastika, ce qui contente Magda qui la connaît déjà par Bouddha. Enfin, et surtout, coiffant le reste au firmament, un soleil, noir de chez noir, formé d'une triple swastika.

LE Soleil Noir. Cadeau des forces de l'ombre, il irradia de sa pure antélumière droit surgie de l'antématière les Aryens hyperboréens, qui tels les ours polaires, devinrent transparents à force d'être plus blancs que blancs. Ceci avant le commencement du Temps, avant les neuf mondes et avant Wotan, "alors que n'étaient ni terre ni ciel, seul un gouffre béant". Ainsi naquit la race des grands pour ne pas dire des géants, ascendants des Vikings et des purs combattants, dont les vrais Allemands descendent par le sang.

Puis, sur un geste du baron soufi, on interrompt brutalement la chanson. Guttural ou enroué, ce dernier lit en guise de sermon quelques strophes de la Völuspà de l'Edda, rappelant que attention, même les Puissants parmi les Élus, c'est à dire eux-mêmes ci-présents et sous peu, auront leur crépuscule des Dieux :

- De l'épée jaillit le soleil des Dieux des occis...

Sur le sentier de Hel s'avancent les guerriers,
tandis que le ciel se déchire...

L'holocauste dans mes yeux se mire...

De ce poétique tremplin, le Turc surdoué s'envole alors dans une oraison sur la Mort, puits sans fond gobant tout l'infini, preuve par zéro que la destruction, procédant par contagion, est la quintessence de l'obscur autant que solaire création. Là, disons au-delà de là-bas, aux sources du Temps Zéro et de ce qui n'est pas, régi par Odin alias Fureur maître de la mort et du combat, le Walhalla tend ses bras en forme de triple swastika à la race des surhommes qui savent se faire une foi de la guerre et du trépas.

Après cette apologie du néant, tout le monde s'incline trois fois devant les trois croix.

Ensuite, le génie toussote humblement, se rassied, tripote la main de Magda en passant, puis, plus guttural encore, ordonne la substantifique communion. Sitôt dit, sitôt fait. Un grimoire surgit, circule lourd et noir par tout l'ovale. À l'aide du stylet fiché en marque-page, chacun pique son doigt et pose sa marque sur le Livre de Sang. Les anonymes s'abstiennent et font passer, ils sont tout excusés. La boucle bouclée, le bouquin disparaît comme il est venu, les chandelles se mettent à fumer et Loki Luck à ricaner. L'heure Zéro a sonné. Alors, on se dresse fatigué mais solennel, pour lancer en un chœur presque parfait (qui sera

toutefois retravaillé) deux "Sieg Heil" épais, avant de s'incliner devant le Maître sec et l'Alchimiste soufi, puis sortir à la queue-leu-leu par l'énorme porte cloutée.

Derrière celle-ci, le groupe attend sagement que Lock ou Fer, torche et lourdes clés en main, veuille bien cesser de ricaner, pour les emmener par ici et puis par là, dans un labyrinthe compliqué. Chemin faisant, les liens humains tranchés par l'antédivinité se retissent. Divers gloussements et chuchotements éclosent bientôt. Sans y prêter la moindre attention, le porteur de lumière progresse de plus belle sur ses courtes pattes. On l'interprète comme une permission, et dans son dos les chuchotis vont crescendo. Ces couloirs sont si longs, il faut bien s'occuper. Cette chère baronne Karin et son Göring chéri présentent à Madame Quandt l'initié que voici : il se prénomme Heinrich, et son faciès sans grand menton porte des verres épais et ronds qui réduisent son regard à l'essentiel. Après un claquement de talons amplifié par l'écho, cet Heinrich escorte donc Magda, rigide et coi, entre les ombres glissant sur les murs de pierre. Soudain, après un temps trop long, il annonce être «le Maître de l'Ordre Noir des chevaliers Teutons, sous la bannière en double S des Runes de la Victoire et des Forces Foudroyantes». Ceci d'un trait et en toute neutralité, comme on décline son identité. "Enchantée" répond la novice, du coup

moyennement inspirée. C'est alors que le dédale perd en humidité pour gagner en éclat. Au garde à vous, rangés de chaque côté tous allumés, des nubiens en bois pourpre et doré montrent la voie. Les pas se font plus légers. Voici l'ultime porte dérobée.

À cette vue, comme parvenu en fin de mission, Heinrich claque et tourne ses talons pour rejoindre la queue du peloton. Pas un geste, pas un adieu, pas la moindre explication. Quelques mufles dirait-on se sont glissés entre les barons, songe Magda plantée là ; mais passons. Glissons quelque obole à ce brave Lukyfer qui les a si bien guidés, et surtout sortons.

Sur le trottoir, on se salue l'air de rien, comme sorti du meilleur spectacle de Berlin. Entre deux poignées de main et quelques regards en coin, Magda se voit invitée à ne surtout pas s'en faire : son goujat en effet, avec ses yeux de taupe et ses grands airs, n'est qu'un minable sous-fifre dans la hiérarchie d'Hitler. « Non, assurément ma chère, ce pauvre Himmler ne fera pas carrière. Dans quelques mois, on en rira et l'oubliera."

Dans ce cas.

Madame démarre sa Maybach et toute blondeur au vent, savoure la douceur de cette nuit sans lune

...

L'orgueil à meilleur marché, c'est l'orgueil national

Arthur Schopenhauer

Ce soir, il y a grand spectacle au Palais des Sports. La foule gronde et se presse dans les allées de l'ex-patinoire transformée en tribune. Hommes, femmes, enfants, Berlinois souvent, Allemands majoritairement, affluent par milliers, poussés par la curiosité, la crise, la faim, le chômage, la solitude, la haine, la peur, l'intérêt, le calcul, les privilèges, l'espoir, le désespoir, la crise toujours, le désir de sécurité, de force, de profit, d'identité, de vengeance, de changement, de sécurité, d'une solution, d'une foi, d'un élan, et cætera... ou un peu de tout cela à la fois. Ce qui fait de nombreuses raisons d'être là ; et un sacré brouhaha. Sans oublier l'odeur de soufre, de scandale et de sang qui attire toutes sortes de gens, même si chacun s'en défend. Car souvent, et de plus en plus souvent, les réunions du NSDAP font comme des vagues. On ne sait pas très bien pourquoi ça commence, mais on sait comment ça finit : on boit des bières, on casse du truc, des gueules et des machins, ça défoule tout en créant l'évènement. Les journalistes aiment et en redemandent, ça fait vendre... presque autant que les procès pour coups, blessures, insultes ou diffamation corrélatifs à ce genre de réunion. D'aucuns diront que le grabuge fait partie du

spectacle, savamment orchestré par l'orateur, député à l'Assemblée, Gauleiter de Berlin et propagandiste attitré du NSDAP. Une forme de pub avant-gardiste somme toute, en vue des élections.

Quoiqu'il en soit, quand Joseph Goebbels parle, on vient de loin voire de très loin. On se bat pour le voir, on se bat pour l'écouter, et on se bat après l'avoir entendu. Une star pour de bon, dans le fond.

La preuve ? Écoutons :

" ...Trublion, trublion, c'est vite dit... tout bien réfléchi, ce Goebbels a sacrément raison... Vous croyez ? Je sais... S'il a un doctorat, c'est bien la preuve qu'il pense droit. Si si, en philologie. Ah ? C'est quoi ?... Même s'il n'a pas la carrure d'Hitler, bien sûr. Le pur génie, il y en a un par millénaire. Si l'Allemagne redevient grande, et nous aussi, c'est grâce à Lui... Il est l'Homme, notre Sauveur, notre Messie. Ah bon ? Si si.... Mais comme lui, le Docteur dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Ça fait un bien ! Pas étonnant qu'on veuille le faire taire... Oh ça, ils n'y arriveront pas... Mais poussez pas... Quoiqu'il en soit, le service d'ordre... oui, ces soldats, eux, là... finit toujours par mettre les terroristes au pas ; ou au tapis... Vous ici ?... Parce qu'ils l'ont bien cherché, ça oui... Puisque c'est eux qui ont commencé, tout le monde le sait. Quoi ? Vous en doutez ? Mais d'où est-ce que vous venez ? Mais d'où est-ce qu'il vient avec son nez busqué ? Vous le connaissez ? Seriez pas

un peu... ah... Ben bon, il est parti. P'têtre qu'on le retrouvera à la sortie... Y'a de ces malades... nomades sans foi ni loi... sale race... juifs, communistes... Ou les trois à la fois... Parasites... Ils vont nous saigner. Faut les expulser... Un vrai danger... Les SA... enfin... ces... ce genre de soldats, là... protègent notre sécurité. Mais poussez pas ! Hein ? Sé-cu-ri-... Heureusement, ils sont bien entraînés... Pis les SS, alors, ils servent à quoi ? Eh ho là, poussez pas ! Voulez que je m'y mette aussi ? Non mais... Laisse tomb... Faut dire, ces nazis sont organisés. Vous trouvez ?... Et tout ça, pour protéger notre intégrité... et notre identité... Quoi ?... I-den-ti... Sinon, comment voulez-vous que marche notre pays ? Hein ?... Ça peut plus durer, ces corps étrangers... Traîtres en plus. Ah ça, c'est toute l'Allemagne qu'ils ont poignardé... On va pas continuer à ramper. Hitler va nous relever ! L'Homme nouveau est arriv... »

Et cætera.

Les fanatiques assèment, les sceptiques se taisent, les autres transmettent. Les mots s'ajoutent aux mots, se répètent, se noient dans la masse des mots, broyés, digérés, dépersonnalisés, déresponsabilisés, se font sons, bruit, murmure, rumeur, grondement, torrent, marée, coulent, sur la foule, les autres, la presse, les ondes, le ciel, la ville, la nation, assourdissent, matraquent, insistent, deviennent, à force, enfin, l'ultime et rassurante vérité du "on

dit". Qu'il faut redire pour preuve d'être intégré. Qu'il faut penser sous peine d'être mal jugé, mal aimé, maltraité, repoussé. Histoire de faire partie de la société - ou l'image qu'on s'en fait.

Donc ce soir, "the place to be", c'est le Palais, tout le monde le sait. La preuve, c'est complet. 15'000 personnes aux aguets. Un vrai tabac.

Mais chut, le spectacle va commencer. On se tait. Sur scène, les tambours roulent en canon et font grande impression. Dans la salle, sapés en légionnaires, les para-soldats pressent les retardataires, trient le bon grain de l'ivraie, séparent les assis au centre des debout aux bouts. Certains SA sentent l'alcool bon marché. Postés dans les allées, les escaliers, jusqu'aux balcons, ils tracent des bandes brunes dans la mer bigarrée.

Nets, les tambours s'arrêtent. On dresse la tête.

Quelques chuchotements... Le silence se fait, imposant.

Orchestré puis spontané, éclate un tonnerre d'applaudissements.

Entrée de Superbandit alias le Docteur, le Marat de Berlin la rouge, le violeur d'âmes ou le meneur de rats. Lui-même. Concentré, peu souriant, un brin claudicant, Goebbels s'avance, se plante devant le micro. Populaire et socialiste, sa veste en cuir se découpe avantageusement sur le rouge et noir de l'étendard.

Grave comme l'heure, il s'éclaircit la gorge, scrute

son public, se tait. Dompteur devant ses fauves, idole devant sa foule, sûr de son effet.

Silence.

Avant les mots et avant tout, on se comprend. Cette communion sacralise l'événement.

Il se lance. Lent et posé d'abord, son débit grimpe progressivement ; en rythme, en volume, en conviction. Il s'en prend au parlement, aux gouvernants, aux impôts, aux privilèges, aux bourgeois, aux bolcheviques, au chômage, au krach, à Wall Street, à Versailles, la République, la presse, la finance internationale, juive évidemment, aux juifs indifféremment, bolcheviques forcément, aux Roms, aux différents. Il accuse, condamne, montre du doigt : eux, les Autres, responsables de leur débâcle, puisqu'il en faut. Leur grande faute donne raison aux présents, mais pas seulement. Elle offre une cause, un sens, une cible, dissipe la peur, le deuil, la honte, la misère et l'échec, guérit un peu, rassemble beaucoup. Honte à Eux ; on se sent mieux. La haine balaye le désespoir et chasse le désarroi. On se réveille, on revit, on y croit, à Goebbels, à sa foi, à la patrie, à sa race, en soi. À nouveau, on y croit.

L'orateur ralentit, pèse ses derniers mots comme des bijoux, se tait. Fixe son public dressé et conquis, c'était écrit.

Encore un silence, solennel. La bonne parole se boit jusqu'à la lie.

Ensuite, c'est le délire. Orchestré ou spontané, le succès dépasse l'entendement. Les assis sont levés, les debout tapent du pied, on bat des mains, on tend ses bras, on pousse, on tire, on bouscule, on vocifère, on serre les poings. Les loups sont lâchés. Les coups pleuvent. On s'en mêle, on y va. Les bons contre les méchants, il faut choisir son camp. Garant d'une certaine loi, l'uniforme fait foi, évidemment. Vive ceux-ci, à bas ceux-là. Certains diront qu'ils ont vu des soldats contre d'autres soldats. Pardon ? Si si, des SA contre des SS ! Y'en a vraiment qui disent n'importe quoi.

Quoiqu'il en soit, les uniformes gagnent le combat, prouvent leur force et ramènent l'ordre. Comme il se doit. La foule peut enfin refluer. Pauvres et riches, bourgeois et travailleurs, socialistes et conservateurs, gros, maigres, bruns, vieux ou chauves se déversent sur le trottoir, grisés, chargés d'un espoir tout neuf. Quelques femmes aussi, qui aiment leur pays et participeront aux prochaines votations. Une rousse taillée en Walkyrie parle avec ferveur, une malingre en tablier cherche son "Johann" sur tout l'horizon, une blonde en... mais, mais, voyons... ne serait-ce pas Madame Quandt qu'on entrevoit là-bas ? Si, la voilà ! Même de loin, floutée par les humains, cette femme a un éclat. Voyez, cette nuque dressée, cet œil brillant, cet élan de tout son être, tendu vers quelque avenir

flamboyant. Croire en une cause, comme c'est prenant.

Si la vie est une arène, Maria Magdalena a posé un pied dedans.

...

Elle a illuminé aux bougies chacune des sept pièces de son appartement, y compris le couloir et la salle de bains. Surtout la salle de bains. Puis elle a posé Wagner sur son nouveau gramophone avant de glisser dans un bain parfumé d'essences rares. Son thé au jasmin à portée de main, elle a clapoté longuement, paupières mi-closes, bercée par les infinies mélodies de *Siegfried*.

Aujourd'hui, pour son rituel vespéral, Magda fait les choses en grand.

Esprit et Mémoire, les corbeaux wagnériens, chantent le Destin quand elle sort du bain. Dans la glace mordorée, son corps mouillé parle de beauté. Ce soir, elle s'aime pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle fait, et tout ce que la vie lui promet. *Imagine* souffle Hugin, pianissimo... *Souviens-toi* répond Munin, lento.

Il est temps de se sécher.

Et de s'envelopper d'un kimono. Longue caresse de soie sur la peau. Volupté. *Va vole, rêve...* Un battement d'ailes, ma no troppo, rythme l'immémorial duo.

Sortons. Le parquet crisse sous les pieds mouillés. *Souviens-toi, revis et revois...* Cette porte, ce couloir, ces craquements... Là, dans l'ombre profonde, jailli du néant comme sous ses yeux d'enfant, papa ouvre ses bras, rayonne et rit, tout ce blanc... non ! Madame se fige et s'interdit. Retour au présent. En ce jour à marquer d'une croix, elle éradiquera ce juif de sa mémoire. Un coup sec, elle serre sa ceinture de soie. Dans son dos, les broderies plissent et le dragon grimace. Allons. Mâchoires serrées, elle rejoint sa chambre à coucher, et s'installe sur son lit, au fond de l'alcôve, face au mur. Là, épinglé sur la tapisserie, se détache une petite carte, d'apparence médiocre. Mais pourtant.

Respiration, concentration.

Magda libère sa pensée, puis décroche le carton, le pose contre son cœur, et murmure "297442", en détachant chaque chiffre avec soin. 2 : union, âme sœur, homme-femme, ombre et lumière, vie-mort... 9 : neuf mondes, soleil noir, ordre dans l'ordre, début de la spirale... 7 : régénération, sang, le royaume des cieux appartient aux violents.

Enfin, elle répète trois fois trois fois le nombre magique, qui se mêle aux accents wagnériens, vole vers les nuages divins, plus haut, bien plus loin que le sort terrestre.

Car aujourd'hui, elle a trouvé sa Voie, enfin. Vers un destin hors du commun, le sien.

Respiration, purification.

Ses yeux s'ouvrent lentement sur le monde éternellement neuf qui affleure le quotidien. Bonheur. Magda bondit sur ses pieds, chantonne et disparaît dans son salon pour jouir du crépuscule sur la place du Chancelier.

À dos de loup, une Walkyrie galope dans l'horizon incandescent.

Sur le bordeaux du couvre-lit, la carte se découpe comme une marque. On peut y lire :

Parti National Socialiste des Travailleurs Allemands

Maria Magdalena Quandt. Adhérante no 297442

1er septembre 1930

...

Depuis longtemps, le pensionnat ou même avant, elle a un moyen infallible pour repérer l'envie chez ses congénères.

Si elles sont moins distinguées, plus âgées ou simplement moins gâtées par la nature, l'effet s'accentue d'autant. Ici, dans le groupe féminin de la cellule nazie de quartier, ça tient de la caricature : Madame Quandt ne peut en placer une. Dès qu'elle ouvre la bouche, une adhérente se charge de l'interrompre, balayant du même coup le sujet qu'elle vient d'aborder. Aujourd'hui, Magda n'insiste plus. Dommage, elles ne sauront rien de

Rosenberg, Lagarde, Langbehn, List ou même Nietzsche. Ont-elles seulement lu *Mein Kampf*? Savent-elles même lire ? Peu importe, Magda en a pris son parti. Si le temps de parole représente pour ces commères l'unique revanche sur l'injustice de la fortune, qu'elles en usent et en abusent. Elles brilleront à leurs seuls yeux l'espace d'une réunion, se rengorgeront d'avoir cloué le bec à cette bourgeoise coquette, et, assises sur leur jalousie, resteront frustrées pour la vie.

Et puis, ça n'est pas dans ce trou pourri que Magda croisera Goebbels, encore moins Hitler, ni aucune personnalité du parti. Alors pourquoi croupir dans cette cellule qui mérite bien son nom ? Sans réponse valable à cette question, Madame se lève au beau milieu de la séance, crée un silence tout à fait inédit, salue, sourit, et sort sous les regards ébahis.

...

Pour le bureau, Magda se vêt toujours avec soin, peu importe la médiocrité des locaux, ou plutôt justement. À ses yeux, il est temps de mettre un peu de lustre dans ce Parti qui en manque cruellement. Qui veut s'élever doit faire rêver les gens. Surtout si on est une femme, naturellement ; mais pas seulement. Un jour, l'impact de l'image sur le subconscient sera prouvé par la science. Dans le fond, tout l'art ne serait-il pas dans la manière ? De

quoi se réconcilier avec le pensionnat et ses cours de tralala...

Pour quelle raison sinon aurait-elle grimpé si vite dans la hiérarchie nazie ? Elle n'a eu qu'à se présenter au siège avec sa carte du parti, son tailleur cintré et son sourire poli, pour passer la barrière des SA, se faire adresser à qui de droit et se voir enrôlée sur le champ. À croire qu'ils n'attendaient qu'elle au 10 Hedemannstrasse.

Günther serait-il là-derrrière ? C'est qu'il sponsorise le NSDAP désormais. Mais pour quoi faire ? Réduire sa pension ? Certes non. De la cellule au siège, elle est toujours bénévole, et à vue de nez pas prête d'en changer. Bonne façon de tester la motivation des employés, cela dit en passant.

Quoi qu'il en soit, Madame Quandt est très satisfaite de son nouvel emploi, et ça se voit. Pension ou salaire, piston ou prédestination, qu'importe, tant qu'elle peut se distinguer, porter soie et vison, vivre dans un sept pièces et compter sur son chauffeur pour ne pas s'aventurer dans cet infect tuyau nommé métro. Autant de conditions pour remplir parfaitement sa mission.

Magda s'extirpe de ses pensées, jette un œil vers la pendule grisâtre. 19 heures ? Déjà ? Encore une journée passée comme une minute. Au centre névralgique du NSDAP, impossible de s'ennuyer. Appliquée, elle inspecte une dernière fois sa revue de presse quotidienne : *Times*, *Herald Tribune*,

Petit Parisien, le Matin... on cite les nazis à cor et à cri. Tout, sauf l'indifférence, Superbandit gagne son pari.

Le temps de se remaquiller, Magda quitte son bureau rangé au cordeau, remonte le couloir et s'engouffre dans l'escalier. Un demi étage plus bas... elle ralentit. Cette voix. Ne serait-ce pas...? Un œil par-dessus la rampe... C'est bien lui ! Oui, Goebbels grimpe l'escalier, en grande discussion avec un subordonné : "Non Schimmelman, une assistante doit aussi comprendre un doss... "

Enfin ! Voici le moment attendu depuis son premier jour ici. Magda rajuste une mèche et son courage, respire à fond, aborde l'ultime volée de marches... lentement. Gracieusement. Lui, le Docteur, l'orateur de génie, l'homme d'avenir, enfin lui, se rapproche, visiblement pressé, volubile et préoccupé... Mais quand donc va-t-il la remarquer ?

Oups ! Un mouvement de poignet discret, deux grands yeux innocents, s'échappe un gant en chevreau, flûte cette maladresse, chute mollement, tombe deux marches, juste aux pieds de l'assistant... qui s'arrête, se baisse, tend l'objet à la belle, galant. On remercie, bien sûr, d'une voix flûtée et presque posée, et on attend, que le Docteur veuille bien... Ah. Enfin, le voici se tourner vers l'importune... qui soutient son regard contrarié, sans ciller. Un ange passe, fugace.

Lentement, le Gauleiter s'éclaire, puis sourit, presque surpris... alors elle aussi... Dualité, ombre et lumière... Homme, femme... Magda baisse les yeux, bien obligée vu qu'ils n'ont pas été présentés, se détourne comme on s'arrache, et poursuit sa descente sans se retourner.

Songeur désormais, Joseph contemple la silhouette élancée trotter jusqu'au rez de chaussée.

Des femmes au parti il y en a, des craquantes, des charmantes, des appliquées, des dévouées. Privilège du métier, il sait se faire entourer. Mais celle-là... Mais...

Il rajuste alors son cuir usé et se tourne vers son aide de camp :

- Tonnerre, Schimmelmann, qui est donc ce canon ?

...

Le problème avec les intellectuels, c'est que leurs arguments leur servent à camper sur leurs positions. Politiquement, on risque la constipation. Le national-socialisme est un mouvement, pas une posture. Pas question de se crisper en plein élan. Il faut urgemment extirper de Goebbels ces spasmes socialo-populistes, qu'il semblait pourtant avoir surmonté ces derniers temps.

Adolf reprend donc le combiné qu'il avait éloigné, agacé, et coupe net :

– Nein, Goebbels, pas question. Nous devons nous rallier l'industrie, la finance, le patronat... Joseph gigote devant son bureau. Le problème avec Hitler, c'est qu'il refuse de perdre un combat pour gagner la guerre. Bien sûr, il a du flair. Mais oublierait-il les classes populaires ? Juste après leur soutien aux élections ? Même les plus naïfs flaireront l'imposture. Joseph attend donc la première suspension pour tenter de rappeler au Chef leur socialisme de fond :

- Quoi ? Les grands bourgeois, mein Führer ? ...
- Quoi quoi ? Croyez-vous encore au coup d'état, la révolution par le bas, le tralala des SA ?

Aïe. Quand Adolf prend ce ton-là, mieux vaut faire profil bas. Loquace mais pas pugnace, le Docteur remballa ses mots, rentre son menton, puis articule, tout doux, tout doux, comme pour ravalier un doute profond :

- ... Nnnnon...
- Sans capital, pas de combat.

Pardon ? Joseph déglutit et tousse. Pas plus tard qu'hier, Hitler ne fustigeait-il pas la financiarisation des nations, leur dilution internationale par le biais des actions, l'inférieure cupidité et son sinistre Dieu Mammon ?

- Le Capital ? Mais, mein Füh...
- Bien sûr, ça, vous ne publiez pas ! Propagande,

contre propagande ! Dois-je vous apprendre ?! Pour canaliser la colère, les cibles ne manquent pas. Bolcheviques, juifs, nomades, mieux : les trois à la fois, parmi les minorités, vous avez le choix. Mais bon sang, ne vous en prenez plus au patronat. Qui payera ma campagne et notre réarmement ? Vous ? Vos brillantes idées d'intellectuel boiteux ? Nein ! La bourgeoisie, la haute, l'argent. Sans matière, la force est vanité. Sans force, la matière dégénérée. Mariage obligé. Nous voulons le pouvoir ?

Ah. Joseph aime par-dessus tout quand le Guide leur donne du "nous". Il se sent exister, tiré sur la première marche du podium, promis à la haute destinée dont il toujours rêvé. Il exulte, domine, grandit, piétine les ennemis, les pourris, ces minables qui n'ont pas cru en lui, les dégénérés qui l'ont moqué, rabroué, depuis la cour de récré parce qu'il clopinait jusqu'aux années d'échec, de pauvreté et de rejet... Mais c'est du passé. Grâce à Hitler et au NSDAP.

Alors, rengorgé et docile, le Docteur suit son Führer. Un Guide, c'est fait pour ça. Surtout s'il l'emmène vers les plus hauts sommets.

- ... Ja, mein Führer.
- Frayons avec le pouvoir. Kein Geld keine Macht kein Kampf.
- ...

Bien bon. Encore une fois, Hitler l'a mouché et lui a raccroché au nez. "Pas d'argent, pas de pouvoir, pas de combat"... en voilà du slogan. Las, Joseph se renverse et fait grincer son dossier. Devrait-il se sentir humilié ? Nié dans sa cause et ses credo ? Où est passée son intégrité ? Et son honneur ? Eh bien... dans le fait qu'il est écouté, applaudi et diffusé. Si la majorité adopte sa pensée - certes dictée par le Führer et alors ? - c'est qu'elle est juste. Le reste est affaire d'ego. Hitler s'accorde avec les bourgeois, lui même s'accorde avec Hitler, l'intérêt du Parti prend le pas et sa mission s'arrête là.

Autant remettre sa tête dans le guidon.

La conscience époussetée, Joseph saisit son stylo, biffe quelques mots, appelle sa nouvelle assistante, glisse une feuille vierge dans sa Remington.

Concentration. Il lui reste 36 minutes pour réécrire son papier.

Bien, donc. Comment emballer un capitalisme de fond dans un socialisme de nom ?

Subitement inspiré, le génie de la publicité sourit à son clavier.

...

" Capital... socialisme... bourgeois... " Cette langue de bois. Contrarié, Adolf cesse de triturer son téléphone, s'engonce dans ses accoudoirs et arrête

son regard par-delà son bureau, sur la centaine de kilos de son subalterne.

Ce dernier prend son air débonnaire, clôt sa mâchoire carrée et s'astreint à l'immobilité sur le tabouret qui lui a été désigné.

Entre autres qualités, Hermann Göring cultive fort bien l'art de se taire en présence d'Hitler. Surtout quand l'œil de ce dernier fixe son interlocuteur tout en semblant le traverser. Là, c'est que la pensée du Führer a trouvé un os à ronger, que son vis-a-vis s'est transformé en vague tremplin à sa pensée, et qu'un rappel quelconque de sa réalité ne ferait que l'irriter.

Patience étant mère de sûreté, Göring attend donc, paisible en apparence, même si sous la table, la compulsive caresse de ses ongles sur le satin de son pantalon trahit une certaine nervosité, un appétit incontrôlé. Car Hermann est un touche-à-tout. Cette boulimie ne se résume pas à son estomac, c'est l'homme entier qu'elle envahit. Peu croyant, trop conscient de n'effectuer qu'un bref passage ici-bas, il s'efforce d'engouffrer plusieurs vies en une : la sienne. Pour ce faire, il cumule fonctions, maisons, tableaux, kilos, costumes, voitures, festins, médailles et décorations, entre autres compulsions. À défaut d'être tout, ce n'est déjà pas rien. Au quotidien, le Prussien jongle entre ces excroissances, plus ou moins bien, hanté par l'idée d'en oublier une dans la mêlée ; ce qui reviendrait

de facto à en être dépossédé. Comment jouir d'un bien en ignorant son existence ? Cette angoisse lui fait établir d'approximatives priorités entre ses avoirs, ses pouvoirs et ses devoirs - le plus souvent dans cet ordre. Malheureusement, leur croissance incessante déborde son temps comme une crue, ce qui le stresse de plus belle. Résultat : le brillant dignitaire court dans son cercle vicieux tel un hamster dans sa roue.

Phares illusoire dans la tourmente, il jalonne ses journées de rituels tenus secrets (mais en vain), auxquels il a donné des petits noms mignons. Le matin est l'heure de son "pied à l'étrier", le midi, celle de son "sans-souci". Un "entracte" coupe son après midi, un "bouquet final" ponctue sa soirée. En cas d'insomnie, quelques "nocturnales" rythment ses nuits. Le tout, en cas d'urgence, parsemé de quelques en-cas, transportés, seringue et produit, dans un stupéfiant étui.

Ceci effectué avec une méticulosité obsessive. Le répit est pour lui à ce prix.

Mais aujourd'hui, Hermann n'avait pas prévu de passer tout l'après-midi au siège du Parti. Il a donc laissé son étui dans sa table de nuit, bêtement. Raison pour laquelle, malgré son calme de surface, cet entretien prolongé le met sur le gril. Mirage dans le désert, l'heure de son "entracte" ne cesse de s'éloigner. Alors, pour tromper son anxiété, il promène ses yeux enfoncés sur le portrait d'Henry

Ford à ses côtés, déplorant que de ce spartiate espace, ce vulgaire fabricant en soit l'unique ornement. Bien sûr, songe Göring en tapotant son front d'un mouchoir finement brodé, les idées de ce dernier ont d'évidentes qualités, et s'il vouait à la politique la moitié de l'énergie qu'il consacre aux voitures, l'Amérique pourrait devenir une alliée. Officiellement s'entend. Car pour les affaires, elle s'avère d'ores et déjà bonne partenaire. Mais de ce Roosevelt, hélas, il n'y a pas grand chose à tirer. Forcément, un handicapé. Quant à son "Jew Deal", mieux vaut n'y pas penser. Cette obscénité. Quoiqu'il en soit, deux ou trois Cranach ne seraient pas de trop dans ce médiocre bureau. Et quelques coussins et fauteuils, si possibles doux et profonds par la même occasion. Sur son tabouret, Göring tortille son séant meurtri. Diable, en quoi le confort entraverait-il l'Idée ? Le pouvoir et l'avoir ne sont-ils pas intimement liés ? Autant l'assumer...

Ici, l'ébat de sa pensée est brutalement coupé par le Chef, qui n'aime pas voir l'attention de ses subalternes voguer vers d'autres horizons :

– Goebbels commence à prendre des libertés... et ses élans révolutionnaires à sentir le moisi.

Vif sous ses dehors chargés, Hermann flaire sitôt l'aubaine. Il en oublie Ford, Cranach, et presque son entracte. C'est que le collègue en question commence gentiment à l'agacer. Pas question qu'un gringalet de cette espèce lui fasse de l'ombre ne

serait-ce qu'un soupçon. Ni une ni deux, il conforte Hitler dans sa position :

- Absolument. Sur un corps si frêle, prendre la grosse tête est du plus mauvais effet.
- Toujours esthète, mon cher Göring.
- Quant à son mépris du bourgeois, ses tenues volontairement élimées, ses relents anticapitalistes primaires... surtout maintenant ! Populiste, nauséabond. Juste quand nous entrons dans les salons.

Un silence s'étend, lourd et lent, sous le portrait du fabricant. De part et d'autre du bureau, chacun s'engouffre dans une réflexion profonde, mais pas pour les mêmes raisons. L'un voudrait remettre l'encombrant Docteur à sa place, c'est à dire celle qu'Il lui aura assignée. L'autre préférerait l'évincer, l'air de n'y pas toucher. Le premier sait que le second voudrait écarter son rival sans l'avouer, mais, l'air de n'y pas toucher, saura mener celui-là vers ses fins, à Lui. Puisqu'il est son supérieur ; ceci justifiant cela, et vice-versa. Au sein du Parti, la base de l'iceberg est le non-dit. Qui divise pour mieux régner ne l'exprime pas, mais règne. Pour preuve, ce qui suit :

- Il remplit pourtant bien sa fonction.
- Mmmoui... mein Führer.
- Serait-il capable de... redorer son blason ?
- Tsss... Délicat. Il a ses relations. Sans compter

ses convictions.

- Ah, les convictions...

Un bref instant, Adolf fixe Hermann d'une façon qui lui donne envie d'être partout sauf ici... puis claque sa langue sur son palais, et poursuit, courtois mais implacable :

- Quel serait son point faible à votre avis ?
- Les femmes, sans hésitation. Façon d'oublier et faire oublier l'ingratitude de son physique, sans doute. Du moins d'essayer.

Hitler pense très fort : "il ne s'est pas regardé", puis sourit ambigument en manière de remerciement, ou d'amusement. Sourire qui lui est sitôt rendu, bon an mal an, mais largement.

Sur ce, Adolf se lève, rajuste son holster machinalement, va vers un lavabo coiffé d'un petit miroir qui lui sert à se raser quand il n'a plus de vie privée, recoiffe sa mèche bien sur le côté, et dans un souffle rêveur teinté d'un zeste de tragédie, susurre :

- Les femmes ...

...

Madame Quandt tapote les documents, les perfore, apprécie la précision millimétrique de son classement, puis dans un bel élan, hisse le dossier rouge sur l'étagère du haut, avant de piocher une brassée de papiers fourrés pèle-mêle dans une malle.

C'est le moment que choisit son boss pour pousser la porte du réduit. L'intensité fébrile de ce dernier envahit la pièce et gagne sa subordonnée. Joseph a une façon de se vouer à sa fonction qui la rend vitale, urgente, et lui aussi.

Il contemple son assistante, déplisse son front, s'avance vers elle, ouvert et franc, content comme un enfant. Elle respire à fond. Leur promiscuité l'enivre depuis leur première rencontre. Impossible de s'y accoutumer, difficile de faire comme si de rien n'était. Dans l'exiguïté du réduit, leurs êtres tracent une danse archaïque. Peaux, corps, muscles, sang s'attirent, se craignent, se jaugent, fauves coincés dans la cage de leur professionnalisme. Magda baisse les yeux et se reprend. Dommage qu'il soit si pauvre. Quant à ce boitement... et cette tenue ! Bien sûr, l'élégance s'apprend... Comme s'il devinait ses pensées, Joseph se détourne aussi sec. Il saisit quelques dossiers, les pose sur la table placée entre eux par leurs corps en mouvement, et les compulse attentivement.

– Ceci, ça, et encore cela. Voilà. Tu Lui feras porter tout ça.

Elle bouge, s'approche, montre du doigt, le dossier rouge sur l'étagère, là.

– Et ça ?

Il frôle son épaule :

– Surtout pas.

– Pourquoi ?

- Tu as encore tant à apprendre. Le pouvoir, c'est le savoir.

- Je vois. Le tien en tout cas... qui ne se partage pas.

Il lui caresse la joue. De taquin, son sourire se fait avide.

- Je cible les esprits. La force n'est qu'une amorce

- ... que tu laisses aux SA ; entre autres mal dégrossis.

Il hésite, frôle le classeur secret d'un doigt léger, s'éloigne, remet le meuble entre eux, réfléchit :

- Ça reste entre amis ?

Elle s'assied au bord de la table, se cambre, plante ses yeux dans les siens, sûre soudain. La maîtrise change vite de main.

- Oui... l'ami.

Parfum de défi. Il rit franchement. Elle aussi. Tout les amuse soudain. Son escarpin bat l'air, mutin. Le meuble crisse sous sa hanche et rythme leur silence. Joseph s'approche, un peu.

- Le Führer n'attend pas, superbe Magda.

Il reprend son ascendant, glisse une main sur sa cuisse comme en passant, rajuste une mèche, époussette une épaule, paternel... condescendant ? Le balancement se suspend.

Elle volte-face et saute de la table.

- Merci Docteur, mais ça, je le savais déjà.

Professionnelle, elle empoigne les documents. Au petit jeu du chaud-froid, il n'est pas dit que Joseph la coiffera. D'ailleurs, seul le Führer n'attend pas. La voilà qui s'en va ; sa jupe se fend sur son pas. Il lance encore :

- Ah, Magda : pour Hitler et personne d'autre. Manquerait plus que le glouton de service viennois fouiner dans nos offices.
- Compte sur moi. Göring prend assez de place comme ça.

Sur ce, elle revient toute en déhanché, lui plante un baiser, articule un "à ce soir" neutre comme l'administration, puis s'éloigne dans le couloir en chantonnant.

Fugitivement, Joseph prend l'expression de l'enfant qu'il a du être devant son premier sapin de Noël... avant de verrouiller le réduit soigneusement.

...

Le SS de piquet lui enjoint de patienter. Contrairement aux SA, parfois courtois, souvent grivois, la garde rapprochée n'est pas seulement éduquée, elle est dressée. À ce stade, l'amabilité se heurte à l'efficacité. Le mépris inspire le respect. Un sourire serait trop demander. On ne peut que s'y habituer.

Moins bien réglée, plus lancinante, sujette aux humeurs du supérieur, l'attente fait partie du rituel

aussi. Une forme de recueillement avant l'événement. Docile, Magda s'installe sur la banquette usée, ajuste le col de son tailleur le mieux coupé, et se repoudre.

Sa façon à elle de s'armer.

Le garde s'est détourné. Il fait maintenant les cent pas, onze à vrai dire, exactement comptés. À chaque rotation, il claque ses talons. Joints pourtant à la perfection, ils sont trop éculés pour obtenir l'effet voulu. Magda soupire. Le claquement, c'est important. Sonore, il inspire l'autorité essentielle au bon fonctionnement militaire ou policier. Sec, c'est déjà le petit choc, le mot qui blesse, la balle qui touche. Le respect assuré. Quant à cette chemise ! Trop grande, brun délavé, elle plisse de partout. Surplus des colonies, elle sent la défaite à plein nez. Risible, presque, mais provisoire heureusement, puisque l'uniforme sera redessiné dans l'année. C'est Hugo Boss qui a emporté le marché. Günther va en faire un ulcère. Après tous ses cadeaux au Parti ! Goebbels y serait-il pour quelque chose ? Comment savoir. Et pour quoi faire ?

Ils seront en noir quoiqu'il en soit, ce qui les distinguera des SA. Noir de chez noir, façon Thulé et soleil d'hyperborée, histoire de plaire à Himmler, ni évincé ni recalé en Bavière, bien au contraire.

Ah mais voilà : un claquement piteux, un effet de voix pour compenser, Madame doit se lever, ce

qu'elle fait volontiers, puis avancer, oui par là. Six pas jusqu'au seuil sacré, le garde s'efface, la tension monte. Elle entre, fébrile, ses dossiers sous le bras. Droit devant, à l'autre bout de la pièce, se tient le Maître. L'Homme. Lui. Ivre de joie et d'effroi, elle s'avance de quelques pas, exécute le salut comme il se doit.

Heil mein Führer.

Derrière son bureau, le Guide analyse son hôte de haut en bas, parfaitement coi. Voici donc " la Pompadour de Goebbels ". Beauté, style et fortune, elle est certes taillée pour l'emploi. L'argent attire l'argent, la bourgeoise le bourgeois ; et le nerf de la guerre, la guerre. Avec ce petit quelques chose en plus toutefois...

- Chère Frau Quandt.

- Ja, mein Führer ?

Et puis plus rien. Le tapotement de ses doigts sur le bureau répond au robinet qui goutte dans un coin.

Magda déçante. Mais qu'a-t-il donc à la fixer comme ça ? Tout autre que Lui la courroucerait d'emblée. Mais les voies du génie étant impénétrables, elle se retient de le trouver muflé, même s'il paraît n'attendre que ça.

Puisse-t-elle voir ce qu'il voit. Car pour Adolf présentement, Madame Quandt n'existe plus. Son "petit quelque chose en plus" a porté le Guide vers d'autres sphères. En lieu et place de l'élégante et même au-delà, irradiant tout l'espace, c'est la

Méduse qu'il voit céans. Celle du peintre Von Stuck précisément, qui le toise de ses yeux transparents et troubles. Tout pareils à ceux de maman... et de sa nièce chérie aussi, à la toute fin seulement, dans la mort et dans le sang... Comme c'est poignant. Maman et Geli, les amours de sa vie, immortalisées par cet artiste qui ne les a pas connues, visionnaire en cela presque autant que leur fils et oncle plus qu'aimant, Adolf lui-même. Ainsi, par delà l'espace et le temps, se joignent les grands esprits, bouclant ce faisant leurs surhumains génies...

Un vertige. L'abyssale profondeur de ses pensées le fait frémir. Il s'accoude à son bureau fermement, cligne des yeux et s'astreint à la réalité. À cette femme devenue piège, il désigne alors un siège, bancal et distant, dans ce que certains nomment le coin salon on se demande pourquoi.

Assise maintenant, il inspecte encore la créature. Ses jambes surtout cette fois, racées comme il se doit. Très bien. Un sourire bonhomme, il se lève comme d'un sursaut, contourne son bureau et s'installe à ses côtés, tout miel. Électrisée, elle s'accroche à ses dossiers.

- Vous faites du beau travail, dans nos archives de presse.
- Merci mein Führer. Mais... sauf votre respect, ça n'est pas un travail, loin de là. C'est une cause. Le premier se supporte, la seconde nous porte et nous transporte.

- Dans ce cas. Moi qui voulais vous remercier...
- Il n'y a pas de quoi. Avant de connaître votre mouvement, j'errais, je tuais le temps péniblement. Depuis mon entrée au NSDAP, je ne le vois plus passer. Vous m'avez ressuscitée.
- Tiens. Vous n'êtes pas la première à l'exprimer.
- Ni la dernière, j'en suis convaincue. Sans vous, les Allemands sont des morts-vivants.
- ... des morts-vivants.

Il la fixe comme si elle venait de proférer une insondable vérité. Son œil la transperce, fouille son âme côté ombre. Elle soutient son regard, ou plutôt, le lui rend sans le recevoir. Car ce n'est pas lui qu'elle cherche ce faisant, mais elle-même : ce qu'il trouvera en elle, qu'elle même ne connaît pas. Une révélation, une sublimation, quelque chose de cet ordre-là. Un Guide c'est fait pour ça. Elle attend donc, regarde sans voir, saisit l'inspection qui masque l'inspecteur, sur le gril subtil de qui dépend de l'opinion d'autrui pour exister. Comme inconscient de l'importance de son jugement, mais pourtant, ce dernier entrouvre enfin les lèvres. Elle s'y suspend.

- Vous êtes... parfaite.

Autant Magda cherche le compliment, autant une fois reçu, elle s'empêtre dedans. Forcément, puisqu'elle en dépend.

- ...Parfaite..? C'est trop mein Führer...

- C'est suffisant, Magdalena.
- Dans ce cas. Suffisant pour quoi ?
- Pour la cause qui est la nôtre.

Il se penche, la scrute en très gros plan. Sculpteur devant son marbre vierge, Pygmalion, chirurgien avant l'incision :

- Cette perfection est une image.
- Cette image est devant vous. Que voulez-vous ?
- Vous.
- .. ?
- Pour figure de proue.
- .. ?
- Un... une alter ego.
- Une... c'est encore trop mein Führer.
- Adolf.

Il est proche à la frôler.

- Magda. Pour vous servir.
- L'homme avec la femme, le ciel avec la terre, la force et la matière. À deux faces, une médaille ne connaît pas de revers...

Il glisse de sa chaise, mi-debout mi-assis, Lui, de toute sa sublimité, agenouillé quasi, transi, elle croit rêver. Il ne va tout de même pas se traîner à ses pieds...? Il poursuit.

- Votre grâce et notre race, moi et vous, unis pour notre nation...

De ses mots elle ne perçoit plus qu'un flot, un torrent plutôt, qui balaie ses doutes de sa

conviction. Homme-femme, vie-mort, esprit-matière... elle se laisse charrier, sa volonté noyée dans celle du Supérieur, plus forte, plus claire, puisque supérieure, puisque du Führer. Il est si bon de se laisser guider, hisser vers les sommets, ne plus penser, divine près du divin, créature du créateur. Magda craque, suit, adore, oublie son quant à soi, ne distingue plus le qui du quoi. Si le Chef est à genoux, comment aller plus bas...?

C'est le moment qu'il choisit pour se taire. Elle ne sait plus. Que dire, que faire ? Alors tend ses lèvres, baisse les paupières....

– Adolf, je vous...

Il la coupe, glacial. La proie vaut moins que l'ombre où se tapissent ses désirs.

– Je sais.

Fermé comme une huître. Il se lève, la quitte, s'éloigne, se plante devant la fenêtre. Un bouleau griffe le ciel, torturé par le vent. En rade dans son coin salon, Magda fixe à son tour cette tourmente devenue du plus haut intérêt. Trois bourrasques plus tard, Adolf se met à faire les cent pas, pareil à son soldat il y a quelques minutes de cela : pile, face, profil, profil, gauche, droite, retour, métronomique et absent... puis s'arrête net.

– Êtes-vous remariée ?

Elle soupire, presque rassurée. Bien sûr, un homme de sa qualité, de sa supériorité, n'irait pas...

Toutefois... croirait-il qu'elle même, remariée, se serait laissée aller à...

- Quelle question !
- Répondez, plutôt que de mettre en question mes questions !
- Pardon. Remariée ? Moi ? Bien sûr que non.
Comment pouvez-v...

- Tsss.

Carrément contrarié désormais, il s'installe à son bureau, ouvre son premier tiroir compulsivement, hésite, le referme bruyamment, ouvre le second, sort une piécette, qu'il lance, rattrape, consulte ; et range, l'air abscons.

Elle s'approche, dépose ses dossiers entre cravache et encrier, tente de se rattraper, de quoi elle ne sait pas, mais l'essentiel est d'essayer :

- Mais... je croyais... notre duo...
- Ne croyez pas, je sais. Il le faudrait.
- ... Prendre un mari ?
- Conseil... d'ami. Je me dois à ma patrie.

Et Adolf se met à griffonner. Sans un regard pour elle. La séance semble levée. Magda articule d'une voix juste posée :

- Je vous remercie.

... Et va pour sortir dans sa jupe entravée et sa veste cintrée.

- Magda ! Vous aimez... collaborer avec le Docteur Goebbels m'a-t-on dit ?

Elle se tourne, voit le sourire du Führer.

- ... Oui.

- Prometteuse relation. C'est moi qui vous remercie.

Lentement, elle lui rend son sourire.

...

La porte se referme sur la parfaite silhouette de cette femme de tête. Son parfum flotte encore par toute le bureau. Adolf fixe le siège où Madame Quandt était installée, et tend l'oreille. Clic clac, légers, les pas s'éloignent et puis s'éteignent. Distance. Absence. Menace. Regret ? La pièce semble plus vaste qu'avant son entrée... plus vide ? Les femmes... Un sursaut. Vite, le Führer sort son arme du tiroir du haut, son cher Walther, qu'il tripote pour calmer ses nerfs, rêver, jouer, pleurer, un peu, sur Lui, sur elle, sur ce qui pourrait ou qui aurait pu, pour regretter tant qu'à faire, s'abaisser, tomber, humain parmi les humains, rouler dans le crottin, ne serait-ce que l'espace d'un matin, sous-homme parmi les sous-hommes, bienheureux moins que rien. Un Untermensch vit léger, sans destinée ni volonté, pure animalité, et meurt sans réalis... Aah... mourir... Un doigt sur la gâchette et tout s'arrête. Ach. Se suicider ? Lui ? Impossible perte pour l'humanité. Assez joué. Adolf repose son pistolet à regret, s'efforce à ricaner. Les femmes...

Pareilles rêveries... autant de pièges scabreux. Y mettre le doigt, c'est s'enfoncer, toujours plus bas, et même au-delà, jusqu'à... Finissons-là... *Dring*. Voilà. Cet appel est un signe. Allons. Décrochons et oublions :

- Ja ?...

Ach Polizei. Manquait plus que ça. De cet homme, il fera son en-cas :

- ... Non Commissaire !... Non... Attention ! Vous rêvez en couleurs. Insinuez-vous que je suis un meurtrier incestueux ? Nein ?... Non. Bon. Alors que font vos sbires ?... Also... Geli... oui, ma nièce. Oui... s'est suicidée. Sui-ci... Mais alors, pourquoi me harceler ? Laissez-moi parler. Oui, chez moi, pourquoi ? Elle y vivait, alors... où voulez-vous qu'elle..? Oui, avec mon arme. Puisqu'elle n'en avait pas. Bien sûr que j'étais absent. Non. Les preuves sont... Quoi ? Allez revoir vos lois... Nein. Punkt.

Adolf raccroche, sombre et crispé. Hésite, songe, pense puis se concentre, les mains sur les tempes. Puis sort un carnet de croquis, contemple quelques esquisses de sa nièce dénudée, cruelle nostalgie... avant de les réduire en confettis. Le reste du cahier disparaîtra sous une pile de dossiers. Enfin, il ouvre la fenêtre, grand. Que s'évapore ce parfum de danger femelle.

Puis le Führer reprend le combiné.

- Passez-moi le Ministre de la Justice bavaroise.
- ... Un en-cas. Les défis sont faits pour être relevés ; les problèmes, pour être écrabouillés.
- Ah, mon cher ami...

...

Paul Kuhnen est le premier styliste de Berlin. Toute la bonne société est à ses souliers. Obtenir un rendez-vous tient du défi, sauf recommandation d'une cliente fidèle, et fortunée. Plus aisée sera-t-elle, plus proche son premier essayage. Car l'Artiste est aussi talentueux que cher. Très cher, quand la silhouette de la dame en question ne sied pas à l'image qu'il voudrait s'en faire. Entre caprices et illuminations, ses exigences esthétiques ne font qu'accroître sa réputation. Karin Göring, par exemple, pauvre feu la baronne, fut une inconditionnelle. Elle n'osait même pas aller chez Koetz, de peur de froisser ce cher Paul. Car elle lui donnait du Paul. Et lui du Karin. C'est dire.

Bien sûr, on déplore qu'il soit juif, mais en passant, et pas trop fort, surtout quand l'époux gravite près des nazis ou des conservateurs. On ne va tout de même pas se démoder pour des idées. Quel intérêt ? Imaginez, les premières dames vêtues en paysannes. Le dirndl c'est bien joli... sur des Heidi dans leur prairie, mais pour l'Adlon ou l'Opéra, merci ! Le ridicule ne tue peut-être pas, quoique,

mais il peut faire bien des dégâts. Alors, à chaque saison, l'on implore Kuhnen de bien vouloir nous appliquer ses visions de génie, pour les arborer dans les salons et les commenter à l'envi ; entre femmes bien entendu. Ces messieurs quant à eux, fermeront les yeux sur le pedigree du couturier et ses additions salées, pour les ouvrir sur les reins savamment lustrés du plus précieux satin de tout Berlin, coupé en biais. L'essentiel d'ailleurs, tout bien pesé, n'est-il pas de montrer qu'on peut se le payer ?

Par suite, c'est tout naturellement chez lui que Magda est venue préparer l'évènement, avec sa chère maman, puisqu'elle insistait tant.

Installées dans un canapé profond, sous la coupole en vitraux chapeautant le salon ovale, pistache et argenté dédié aux défilés privés, mère et fille voient d'immaculées sylphides glisser sur le marbre clair comme sur un étang givré. Triées sur le volet, si gracieuses qu'on en oublierait qu'elles font leur boulot, elles s'avancent, tournent, posent, vont, présentent leurs tenues de fées sous l'égide du couturier ci-présent, de l'autre côté de la salle droit devant. À son côté, munie d'un calepin, d'un chignon haut et d'ongles longs, l'assistante annonce et commente les créations. Sa voix précise et assurée passe haut la main le prélude de Chopin, égrené sur un Steinway posé à l'oblique entre deux colonnades. Le pianiste a autant de doigté que de

sensibilité. Il adapte sa mélodie à qui veut parler, et de quoi. Le nom d'une robe exige un pianissimo, une confiance entre clientes, un crescendo subtilement dosé pour couvrir leur secret.

Aube d'un rêve, annonce justement l'assistante. À cette apparition, Kuhnen se dilate de satisfaction. Tulle de soie et mousseline ! Un chef d'œuvre de légèreté, merveilleusement portée par une liane diaphane et platine, du nom de Stella de surcroît. Tout y est. On dirait qu'elle va s'envoler. Plus qu'une mariée, c'est un ange qui est en train de passer. Le couturier se rengorge, glisse un œil vers ses clientes. Sûr, elles vont en raffoler. Eh bien, loin de là. La fille contemple le piano d'un air blasé, et la mère fixe cette dernière sourcil bas. Comme si Stella s'était évaporée, ou qu'elle n'avait jamais existé. Quelle barbarie. Ces nouveaux politiciens n'ont aucun goût, malgré l'artiste, tandis qu'Augusta tapote l'épaule de sa fille :

- Magda ?
- ...
- Magda ? Qu'est-ce qui ne va pas ?
- Oui maman...
- C'est au moins la onzième robe que tu dédaignes.
- Merci maman...
- À défaut de m'écouter, tu pourrais au moins les regarder.

Comme on hisse un poids, Magda lève un œil morne sur l'incomparable Stella :

– *Aube d'un rêve ?* J'ai passé l'âge des contes de fées.

Puis elle fixe la coupole avec plus d'intérêt.

Augusta insiste, histoire de n'avoir pas traversé Berlin pour rien :

- Le problème n'est peut-être pas dans la robe...
- Quel problème ?
- Je te le demande.

Voie lactée... Kuhnen se frotte les mains. Quelle vision ! Rien de tel que la broderie pour donner du maintien au satin. Et ce voile kilométrique coulant comme une brume sur ces cheveux d'ébène !... Mais la vision fait tout autant chou blanc. L'assistante toussote, l'artiste se vexe, la mère persiste :

- Pourquoi l'épouses-tu Magda ?
- Pour sa passion voyons.
- Et la tienne ?
- La passion est contagieuse. La sienne en tout cas.
- Ah ? Je croyais que c'était cet... Adolf que tu adorais.
- C'est autre chose l'adoration. Une transcendance.

Augusta fixe à son tour le plafond. Mieux vaut entendre ça qu'être sourde.

- La passion n'est pas l'amour non plus Magda.
- Tu crois ? Je ne sais pas.
- Tu vas y perdre ta pension.
- J'y gagnerai au change, radicalement.
- Vraiment ?

Cygne des Temps...

Certes ravissant, le cygne passe inaperçu totalement. Kuhnen bout. Ces deux parvenues discutent désormais à bâtons rompus. Pareil affront. Drapé d'un mépris quasi concret, il se lève et sort théâtralement. L'assistante accélère le mouvement, pourquoi perdre du temps, et le pianiste se fend d'un *agitato*, ma non troppo.

- C'est vite vu maman : nazisme ou communisme ? Pile je gagne plus, face, je perds tout.
- Tu joues à tout ou rien maintenant ?
- Tant qu'à jouer, autant le faire carrément.

Limpidités...

- Magda, tu joues, ou tu aimes vraiment ?
- Les deux ensemble. C'est plus exaltant.
- Y'a qu'à voir ta tête d'enterrement.

Nuage d'opale...

Perle d'éther...

Valse nuptiale...

Sur ce, la fiancée tombe son menton dans son poignet et soupire :

- C'est écœurant tout ce blanc.

Augusta regarde Magda, interloquée, et le pianiste donne dans le forte.

...

Jakob Ludwig Felix n'est plus en odeur de sainteté. C'est Wagner qui escorte les mariés. On gagne en solennité ce qu'on perd en élan, et ça tombe bien. Car l'heure est d'importance : le socialisme s'allie à la finance, la propagande à l'élégance. Gloire et beauté ! Il fallait y penser. Quelle publicité ! Le couple de l'année. Goebbels a troqué son look débraillé pour un costume trois pièces. Quant à la mariée ! Quelle originalité, quel mystère, c'est insensé : elle est en noir de la tête aux pieds ! Si si, comme pour des funérailles, cette trouvaille. Noir de chez noir, simple, classe, soir, jusqu'à ce que la mort les sépare. La presse mondaine en raffole déjà, les photographes se bousculent et mitraillent à plus soif.

Entre les hourras et les haies de SA, le Docteur triomphe de bonheur. Il y a de quoi : sa belle bourgeoise au bras, Adolf pour témoin qui coule une larme de surcroît, on s'incline, on applaudit. Mais surtout n'oublions pas : ils s'aiment à la folie, pour le meilleur et pour le pire. Ça se sait, ça se voit, et ça se répétera.

Il est toujours utile de faire parler de soi.

...

*Sur le front du monstre est inscrit "Emet ": la
Vérité. Ôtez le E, reste "Met", la Mort.*

Légende du Golem

III/ Gloire et beauté (1932-1933)

Au-dessus de la place du Chancelier presque déserte, quelques urbains oiseaux font leur toilette et poussent la chansonnette. Les rayons de l'aube teintent d'un rose poudré la façade du numéro 3. Au balcon du premier, installé à une gracieuse table en fer forgé, un couple entame son dimanche, frais et dispos. Peut-être trop, pour de jeunes mariés.

Elle est en négligé, lui, en pyjama. Mi-hôte, mi-épouse, elle l'initie à un luxe encore inédit pour lui. Draps de soie, service en argent, serviettes brodées et grasse matinée. Pour l'heure, ils n'ont aucune envie de se débarbouiller ; juste de se côtoyer et contempler le temps passer. Et puis, bientôt, se parler, un fois goûté ce moka surfîn.

C'est Magda qui va commencer. Par une nouvelle de haute importance, tenue secrète depuis trop longtemps face à un époux absorbé par six millions de chômeurs à motiver. Une nouvelle cachée à grand peine, tellement il lui brûlait de dire, de partager, de lui révéler à quel point ils sont liés désormais. L'instant est tout trouvé. Son cœur accélère. Elle se lance. Quatre simples mots annoncent le grand bouleversement. Bientôt, rien ne sera plus comme avant.

Joseph fige sa tasse à mi-chemin, entre ciel et terre, présent et futur. Le reste de son café refroidira, oublié à jamais. Un enfant. Elle... ils attendent un enfant ! Le père tout neuf bondit, attrape les bras de sa femme, l'entraîne dans une valse débridée, ici, là, tout autour du salon, chante, rit, s'exclame, en fait beaucoup, la fait rire encore plus. Son enthousiasme est si contagieux.

Puis il s'arrête, soudain sérieux. L'heure serait-elle grave ? Oui, aussi, bien sûr. Nommer un présent si important, c'est lui offrir l'avenir.

- Adolf ?
- Il n'y en a qu'un.
- Tu as raison Magda. Alors...
- Ça pourrait commencer par un H...
- Bonne idée. Herbert ?
- Heinrich ?
- Comme Himmler ? Surtout pas. Hans ?

Ils hésitent, un nom c'est pour la vie. Même au-delà parfois, lorsque la renommée s'en mêle, ce qui sera son cas, bien sûr chéri. Hans ? L'insignifiance née. Autant l'appeler Lambda. Bien, bon. Tempête sous deux crânes...

Enfin, ils s'exclament, presque d'une seule voix :

- Helmut !

Helm et Mut, heaume et courage ! Un nom pour oser, lutter, gagner, surhomme parmi les hommes, Odin pour céleste parrain, héros promis à l'État

puis au Walhalla. Un nom prédestiné. Helmut, bravo, c'est ça.

Alors, mi-sérieux mi-taquin mais fier absolument, le futur père caresse le ventre de sa femme, et lance :

- Heil Helmut !

Il a osé. De ce petit crime de lèse-majesté, les parents rient à gorges déployées. Le soleil aussi dirait-on, qui glisse entre les tentures et taquine les corps. Joseph renforce son étreinte, plonge dans les promesses de ces beaux yeux, couche sa femme sur le canapé, tire d'un coup les rubans de son déshabillé. Elle rit encore, quel joli jeu, mais ce faisant, féline, glisse, roule, se dégage l'air de rien, s'éloigne, passe le seuil, parle au couloir comme à un auditoire, légère et détachée, son négligé coulé bas sur un dos décidément tourné :

- Tu veux encore du moka ?

Il ne répond pas, une ombre dure plombe son regard. Son mutisme la fait se retourner.

Regards croisés.

Elle resserre son déshabillé.

...

La salle *Empire* du Kaiserhof brille de tous ses lustres. Stratégiquement placées, les glaces le leur rendent bien. Égrenés à l'infini, ces grands feux font scintiller les bulles dans le cristal des coupes,

frappent les bijoux d'étincelles fugaces, prêtent un éclat princier au ballet des regards posés, croisés ou évités. Même les propos sont magnifiés par le faste de la soirée. Un simple "bien sûr" prend le poids d'un discours à l'assemblée, un "permettez-moi de vous présenter" des proportions diplomatiques, un "c'est possible" celles d'un indice boursier... selon, bien sûr, par qui il est prononcé. Très apprécié comme levier des masses et des médias, le scandale reste ici au vestiaire, avec les armes et les holsters. Entre bonzes du Parti, industriels et financiers, on fait dans le feutré ; et le très calculé.

Clou incontesté de la soirée, Hitler est accoudé au marbre de la cheminée. Son brave Röhm le flanque de près. Putschiste dans l'âme, fondateur et chef de la SA - donc de centaines de milliers de parasoldats et ce n'est qu'un en-cas - Ernst Röhm est son bras droit, musclé s'il en est. Ils sont à tu et à toi, se prennent par l'épaule, et se glissent des secrets bientôt d'État.

Les autres paladins ne sont pas loin. Moulé en bleu bébé, Göring campe vers le buffet ; assez près pour entendre les deux premiers, assez loin pour feindre n'en avoir cure. D'ailleurs, n'y pouvant participer, il juge ces effusions déplacées. Il gobe donc beaucoup de mets fins et trinque avec Frick - son dit rival qu'il ne craint nullement et méprise beaucoup. D'ailleurs voyez : en toute magnanimité quoique en réalité pour s'en débarrasser, il le

présente à son ami Rieber. Oui, celui de chez Texaco. Les introduits s'en trouvent flattés, même s'ils s'embrouillent entre poignée de main et salut hitlérien. Un détail, pour l'heure. Que les liens entre pétrole et pouvoir se resserrent gentiment, et le Reich très prochain aura un tigre dans son moteur. Himmler, lui, est venu exprès de Bavière sur ordre du Führer. Il se tient dans un coin, observe, écoute, répond parfois, laconiquement, à qui l'entend. On dira qu'il n'a aucun entregent, ce qui l'indiffère au plus haut point. Il n'est pas venu pour parler des petits fours ou du mauvais temps. À l'inverse de Göring là-dessus, il choisira toujours de voir plutôt que d'être vu.

Tiens, mais qui voici ? Oui, c'est bien le prince Auwi, encore lui. Il croise une jeune fille nommée... voyons... Eva... comment déjà... Braun ?... Quelque chose comme ça. Personne ou presque ne sait qui l'a amenée ici. Fraîche et jolie, certes. Il en faut quelques lots dans ces soirées-là.

Les Krupp sont ici tous les trois. Bertha a pris du poids, Gustav des cheveux blancs et Alfried du galon. Son uniforme lui sied comme un gant. Hugo Boss a du talent.

Autres sponsors du NSDAP, Thyssen, von Schroeder, Bosh et Schmitz pour IG Farben ont répondu présent. Simple investissement, ils en auront pour leur argent, et comment.

Günther Quandt est venu aussi. Il converse avec Bechstein, qui a fourni piano et viennoiseries. Non loin, Daimler-Benz, BMW et un baron entretiennent les Agnelli et les Conti pour l'Italie. Là, l'Oréal et Renault briguent leur part de gâteau. Maggi l'helvète suit. Banquiers et financiers gravitent entre grand-salle et salons feutrés où les confidences peuvent se chiffrer en toute discrétion. Pour Deutsche Bank : Schmitz encore, décidément. Ici, Schacht et Keppler du groupe Odin. Dans l'alcôve du fond, Standard Oil et Union Banking Corporation trinquent à la prohibition. Alcool ou armement, l'interdit crée le profit. On approuve, on sourit. ITT lance un humble avis : les lobbies fondent la démocratie. Excellent ce whisky.

Les journalistes, eux, sont totalement absents. Le contraire eut été étonnant. Entre scène et coulisses, il y a un sas, où bute le reporter le plus aguerri. Si le show lui est assuré, cris et sang à l'appui, les recettes, elles, se calculent entre amis. Le nerf de la guerre est une affaire d'experts.

Parlant de spectacle, où se trouve notre propagandiste de génie ? Et sa chère épouse ? Impossible qu'ils ne... Ah ! Parlant de la louve. Mais est-ce bien elle que voici ? Boudinée dans sa robe du soir, ventre gonflé et teint brouillé, la reine des mondanités suinte l'embarras, erre de ci de là, cherche on ne sait qui...

– Comment vous portez-vous, adorable Magda ?

Adolf. Elle se tourne, elle le voit, elle revit. D'un œil, il dévore le ventre de son égérie, tend la main à le toucher :

– Le premier d'une longue série ?

Cent fois oui. La voici exister pour ce qu'elle est, ce qu'elle fait et ce qu'elle porte. Pour cet enfant bien sûr, pour la respectabilité qu'elle donne à Joseph ce faisant, mais pour Adolf plus profondément. Cadeau de vie, de elle à lui. La force et la matière, à deux faces, une médaille ne connaît pas de revers. Sublimée par la ferveur de son Führer, elle est héroïne, terre et mère, source de leur mouvement. En elle, par et pour lui, Guide, Homme et Père de l'Allemagne toute entière, croît la race la plus pure. Blut und Boden, le Sang et le Sol, deux S pour une seule croix. Elle s'exalte et il chuchote :

– Nous nous comprenons tant.

Ils se rapprochent, se frôlent, en toute légitimité. Justement parce qu'elle est mariée, justement parce qu'il est Lui, leur duo appartient au domaine du sacré. Ainsi l'a-t-il voulu, ainsi l'ont-ils défini. Idole et icône, loin de toute équivoque, ils forment le couple de la soir...

D'un coup, Hitler brise leur envolée. Réprobateur, l'œil braqué sur l'enfilade des salons particuliers.

Théâtral à souhait, voici entrer ce qui pourrait être le second couple de la soirée... si l'homme en habit et souliers vernis n'était déjà marié ; détail qu'il semble pour l'heure avoir complètement oublié.

Coups d'œil, murmures et chuchotements se propagent. Joseph Goebbels travaillerait-il à redorer sa réputation d'homme à femmes, forcément ternie depuis son brillant mariage ? On le scrute, puis sa cavalière, puis sa femme. Ni une ni deux, Magda se compose une indifférence royale, pour voir avancer au bras de son époux Leni Riefenstahl elle-même, toutes voiles et ambitions dehors. Port de danseuse, dents de louve et talent d'actrice à la vie comme à l'écran, elle promène son champagne, son œil de cinéaste et ses décolletés profonds en compagnie choisie. Pure routine pour des êtres si remarquables, le couple feint de ne pas remarquer qu'il est remarqué, et converse avec passion. Art et Propagande ont tant en commun. Le cinéma n'est-il pas à l'exacte croisée de leurs glorieux chemins ? L'une se voit étoile au firmament, l'autre à la tête du cinéma allemand. Ce qui tombe bien et crée des liens.

Joseph par conséquent ne tarit pas d'éloges :

- Quel film ! Quelle force ! Quelle poésie dans l'image ! *Das blaue Licht...* un titre parfait !
- Merci Herr Doktor. Il m'était essentiel de montrer l'absolu devoir de tolérance et de respect d'autrui. Surtout envers les plus faibles, bien entendu.
- Bien entendu. Pas d'art sans vérité profonde. D'où votre médaille d'argent à la Mostra. L'or eut été plus juste néanmoins.

- Juste ? Ma foi... Si les experts allemands et italiens convergeaient en tous points, l'impartialité du jury vénitien serait sujette à caution. Mieux vaut un pur argent qu'un or douteux. Ne trouvez-vous pas, cher expert es Propaganda ?
- Oui Leni. Autant primer un Soviétique. Plus impartial...
- Tu meurs.

Complices, leurs rires lacèrent l'espace.

- Quoi qu'il en soit, et en toute impartialité, votre esprit, quoique féminin, semble converger avec le mien. C'est bien. C'est très bien.

Trinqué avec art, le champagne prend des goûts de promesse.

- Avez-vous déjà visionné Wilhelmplatz depuis le Kaiserhof ?
- Pas encore, cher Gauleiter.
- Dans ce cas, permettez-moi de vous mener au balcon central. Nous y verrons jusqu'à la Chancellerie. Pour les fêrus d'image comme vous et moi, c'est....
- Imprenable ?

Imprenable ? Qui, quoi ? La Chancellerie ?... Quelques gloussements, on se comprend. Le Docteur tend son bras, galant, la réalisatrice le prend, naturellement. Sous les regards plus ou moins biaisés des invités, ils s'éloignent tranquilles et disparaissent par où ils sont entrés.

Hermann Göring pouffe, s'étouffe avec son canapé, peine à se reprendre, puis glisse à son "cher Röhm" :

- Notre Casanova est de retour. Chassez le naturel...
- Le naturel ? Qu'y a-t-il de naturel chez Goebbels ?
- Chut. Parlez plus bas !

... souffle Eva, un œil vers l'épouse crispée.

Et Göring de confier, avec la cruauté veloutée de qui n'empêche pas sa voix de porter, du moins pas assez :

- Chacun sait qu'il est un coureur invétéré.

Pourquoi feindre de l'ignorer ?

Magda se transforme en pure mondanité. Röhm ricane. Hermann invite Eva à danser.

Soudain rêveur, le Führer suit les évolutions du couple. Bien malgré lui - qui déteste danser, cette obscénité - force lui est de constater que son subalterne fait preuve d'une agilité surprenante.

Quant à Eva, il la préfère en privé.

...

Le chauffeur engage la Mercedes dans la maigre circulation nocturne et ajuste son rétroviseur. Le Kaiserhof s'éloigne et disparaît. Dans l'habitacle, sporadiquement balayé par l'éclat des réverbères, les Goebbels ne bronchent pas, sombres et

verrouillés. Monsieur regarde droit devant tel un archer avant de tirer. Le front contre la vitre, Madame contemple la pluie s'y écraser d'un œil sinistre.

Avis de tempête chez les Goebbels. Hector passe la troisième et réprime un sourire. Lequel des deux va ouvrir les feux ?

- Tu m'as humiliée exprès ?
- Tu t'accordes une importance démesurée.
- Puisses-tu m'accorder n'en serait-ce que le tiers.
- Gérer les artistes fait partie de ma fonction.
- "Gérer" ! Le mot est bien trouvé.
- Comment nommes-tu ce que tu fais avec Adolf ?
- Tu es jaloux ? De lui ou de moi ?
- Y aurait-t-il de quoi ?
- Je ne sais pas.
- Tu vois !
- Tu es le premier à bénéficier de l'affection qu'il me porte. Tu le sais, et me pousses à l'entretenir.
- Puisses-tu ne pas aller trop loin, Magda !
- J'irai aussi loin qu'il le faudra. Pour lui, pour toi, et pour moi.
- Dans cet ordre-là ?
- Je ne sais pas.
- Tu ne sais pas grand-chose, dans le fond.
- Sur tes artistes au féminin, j'en sais encore

moins.

- Il n'y a strictement rien entre Leni et moi.
- Tiens.
- Ma chère, je le fais pour la Cause.
- Alors, c'est qu'il y a quelque chose.
- Pas ce que tu crois.
- Si tu le dis.
- Et toi ?
- Moi ? Je pourrais mourir pour Adolf. Tu le sais, je ne m'en cache pas.
- Comme c'est beau. Et moi dans tout ça ?
- Mais enfin, je vis pour toi, Joseph.
- Ah.
- Ça ne te suffit pas ?

Ils se scrutent, fouillent dans leurs regards la vérité qu'ils voudraient y trouver, bute sur celle de l'autre, complexe et insondable. Opacité de l'altérité. À quoi bon s'y risquer ? Alors ils s'attrapent, se renversent, confondent leurs corps pour ne plus se chercher.

Joseph lève le bras et tire le rideau du compartiment passager.

Flûte, le spectacle est terminé. Hector soupire et redresse son rétroviseur. Les heures sup' quant à elles ne font que commencer. Au hasard, il s'engouffre dans la première ruelle, longe une rangée de poubelles et se fait une raison. Il connaît

la chanson. Le voici bon pour trois tours de pâté de maison, au moins.

...

Helga se porte bien. Elle sourit et serre un tas de choses dans ses poings. Par exemple et présentement, le pouce de maman. Elle l'agite, gazouille, gigote de plaisir et roule des yeux tout ronds. Magda sourit, un peu. Elle se remet lentement d'une septicémie et doit garder le lit. À mesure que baisse la fièvre, grimpe son impatience. Chaque jour, les murs de sa chambre se resserrent sur son ennui. L'asphyxie la guette. Si elle s'écoutait, elle rassemblerait son énergie, confierait bébé à jolie nounou qui est là pour ça, sortirait d'ici et irait droit à la Chancellerie. Là est sa place en ce jour J. Une évidence ! Certes, elle est la seule de cet avis. Faut-il se mettre à dos Joseph, Adolf et toute la hiérarchie ?...

Bon. Tout bien réfléchi, mieux vaut jouer les Pénélope en quarantaine. Et passer sa frustration sur cette radio qui ne lui apprend rien qu'elle n'ait entendu vingt fois depuis ce matin. Suffit ! D'un doigt vengeur, elle fait taire ce bruit, voilà, et chatouille gentiment Helga. Somme toute, son babil est plus agréable à l'ouïe.

Et puis, tant qu'à être écartée des événements, autant l'être volontairement...

Vlan.

C'est la porte d'entrée. Joseph ? Oui. Enfin ! Mais.... que signifie ce claquement ? Joie, hâte, colère ou.. ? Helga se tait et se met sur son séant. Magda se retient de sauter, hêler, se ruer, mais tout juste. Qu'il la trouve alitée. Surtout, ne pas le contrarier. Les pas remontent le couloir et avec eux, une vague d'espoir. Les murs s'espacent, l'ennui s'enfuit, on respire. Le voici, l'important mari, porteur de nouvelles dignes de ce nom ; avant la radio, avant les journaux, avant Berlin et toute la nation. C'est ça, être au cœur de l'événement. Comment exister sinon ?

Il entre en coup de vent, puis s'arrête net, survolté, essoufflé :

- Ça y est, presque. Hitler voit Hindenburg à l'instant.
- Joseph, enfin ! C'est le grand jour.

Absolument. Ce qu'ils ont osé espérer se réalise : Adolf devient Chancelier ! Rien ne sera plus comme avant. L'Histoire, la grande, la destinée du monde entier bifurque en ce 30 janvier. Aube dorée. Le Troisième Reich naît et vivra. Il rendra sa grandeur à l'Allemagne et sauvera l'humanité.

L'immense nouvelle transmise, clamée et répétée, les époux se fixent, comme drogués. Hitler, Chancelier ! Rêveraient-ils ? Faut-il se pincer ? Comment fêter ça sans exploser ?

Joseph ne peut pas. Il s'ébroue, chasse l'incrédulité, grimpe au sommet de sa joie. Le voici gamin, le voici Tarzan, le voici magicien. Il exulte, vocalise, saute sur le lit, au grand bonheur d'Helga qui aime tant quand papa l'emmène dans cet univers-là. Magda rit et applaudit. Joseph soulève sa fille, la tient à bout de bras, tournoie, vacille, se remet droit, titube, grimace, tombe, forme un igloo dans les draps, rien que pour Helga. Regardez-la : ses yeux brillent de leurs feux bleus, son grand bonheur irradie tout le lit et même au-delà.

Mais pourtant, vite, trop vite, les rires s'espacent et puis se cassent. Le silence prend toute la place. On se distancie, on réfléchit. Joseph attend le coup. Inéluctable, la question plane comme une menace :

- Et toi ?

Il ne répond pas, du moins pas de suite. Il s'exile au bout du lit, l'air absent :

- ... Moi ?

- Le Cabinet ?

- ... Rien.

Qu'ajouter à ce "rien"? Il s'efforce à la neutralité, mais en vain.

- Quoi ? Enfin Joseph, Il ne te donne pas de ministère ?

Il hoche du chef, lent et lourd. Non, non, et trois fois non ; puis se tait, pantin aux fils coupés.

Helga n'aime pas quand son père devient tout froid. Elle s'accroche aux draps, un nuage de souci entre les sourcils. Où est passée l'immense joie ? Maman aussi s'est assombrie. Papa se penche, son ombre grandit sur le lit.

- Magda, c'est provisoire. Le temps de dégager les hommes de paille...
- Y-a-t-il des hommes tout court parmi les empaillés ?
- ... Oui.

Oui ! Magda oscille entre dédain et pitié. Des hommes, des vrais. Dont Joseph ne fait pas partie.

- Qui ?
- Göring...
- Ben tiens !
- Et Frick.
- C'est qui ?
- Le ministre de Thuringe.
- ... Lui ? C'est chic.

Elle verse sa tête en arrière, lâche un rire amer. Puisse-t-il engloutir la déception dont il est né.

Göring et Frick ! Eux dont Joseph se gausse tant, eux, le "tas de merde en gelée" et le "petit centimètre d'esprit" comme il aime à les nommer, seront ministres malgré tout son mépris. Quant à Joseph, son doctorat, son quant à soi et ses coups d'éclat, bonjour l'anonymat ! Aurait-elle fait le mauvais choix ? Encore ? Son rire se casse avec ses

visions d'avenir, s'abîme en sanglots qui éclatent en hoquets. Une égérie de pacotille, l'ombre de personne, Madame n'importe qui, promise à n'importe quoi. Son destin s'arrête-là.

Jamais Joseph n'a vu sa femme dans cet état. Helga non plus. Elle fixe sa mère et ne bouge pas un doigt. Est-ce bien maman qui hurle et tremble comme ça ? Helga expérimente la peur la plus profonde, proche de l'amour à s'y confondre. Si maman est un danger, où donc se protéger ? Et papa qui ne fait rien. Ils ne s'aiment pas ? Et Helga dans tout ça ?

Enfin, le père s'approche de la mère. Il tente de l'enlacer, relève son visage trempé, qu'elle enfouit de plus belle dans les draps, pathétique fantôme de Pietà.

– Magda... calme-t...

Non, elle ne se calmera pas, loin de là. Elle s'arrache de ses bras, se replie à l'autre bout du lit :

- Laisse-moi. Ton échec pue comme une peste.
- J'aurai mon ministère dans quelques mois. Sitôt les conservateurs évincés. Simple tactique politique.

Elle se dresse, entre larmes et fureur, se rassemble avant l'attaque, mieux vaut blesser que souffrir, puis lance enfin, froide et précise :

- On a le pouvoir ou on ne l'a pas. Change de tactique.

- Magda...
- Ne me touche pas.

Dans ce cas.

Être repoussé deux fois dans la journée, c'est trop pour un homme si fier. Cette névrosée ne le verra pas ramper. Joseph saute du lit, s'accoude à la fenêtre, voit les flocons doucement chuter, les passants sous leurs cols relevés, les noirs tracés des voitures et du tramway dans la ville immaculée. Berlin, qui vient de changer de main et de destin. Berlin la rouge est morte et enterrée. Il regarde tout ça, le non-ministre, mais d'un œil, car son attention est dans son dos. Il attend un mot, gentil... du moins, poli... Un mot... qui ne vient pas. Dans ce cas. Il se dresse, digne et droit, prêt à rejoindre le froid, la Chancellerie là-bas, prêt à soutenir son parti, qui ne le soutient pas...

Joseph s'en va.

Malgré ses nouveaux souliers orthopédiques, son boitement le reprend, pathétique et honteux à ses seuls yeux, soulignant son impuissance à l'aune de son exigence. Dans l'entrée, il ralentit... tend l'oreille... tarde à enrrouler son cache-nez... Helga se met à brailler comme pour s'étrangler.

Il tire la porte au lieu de la claquer.

Madame voit ses murs se resserrer.

...

De l'air.

Adieu pantoufles et chemises de nuit. De nouvelles perspectives s'ouvrent aujourd'hui.

Potsdamerplatz, Maison Columbus. Nous y voilà.

Dans les clinquants locaux de l'Institut de la Mode Allemande, Madame Goebbels fait une entrée remarquée. Toute griffe parisienne étant ici proscrite, elle est revenue à ses premières amours. Vive le style berlinois. Entre Paul Kuhnen et Richard Goetz, elle a longuement hésité. Son choix s'avère parfait : dans le hall tendu de bleu dragée, sa silhouette pourpre se détache à merveille. Ma foi, Goetz a du talent.

Mais voici le directeur qui s'approche, avenant si ce n'est obséquieux. Elle ponctue son baise-main d'un sourire flamboyant, qui se prolonge jusqu'au bureau directorial. Là, on loue l'imprenable vue sur la place, avant de parler titres et chiffons.

- Chère Frau Goebbels, merci d'accepter cette fonction. C'est un insigne honneur pour notre maison.
- Appelez-moi Madame la Présidente, Dr Horst.
- Avec joie, Madame la Présidente. Pouvons-nous d'ores et déjà compter sur votre présence distinguée à notre défilé d'été ?
- Plus que cela, Docteur. Votre Présidente va rendre la femme allemande belle, intelligente et élégante. Les Françaises n'ont qu'à bien se tenir. Si l'Allemand est un modèle de virilité,

l'Allemande deviendra un idéal féminin.
L'homme et la femme, le soleil et la lune,
compléments pour une seule race. À deux
faces, une médaille...

- Tout à fait, chère... Madame, toutef...
- L'Allemande sera stylée ou ne sera pas.
- Bien sûr...
- Nous viendrons à bout du genre gretchen,
tresses, dirndl et tablier. Empoté et dépassé.
L'avenir sera cosmopolite ou ne sera pas.
- Ah ah. Je constate que vous avez les idées bien
arrêtées.
- Pas vous ?

Hans Horst joue du stylo, pensif. Arrêtées ou non,
lui reste-t-il seulement des idées ? Depuis sa
nomination par le Parti, il ne cesse de louvoyer. Et
cet entretien semble dangereusement s'engouffrer
dans l'impasse qu'il s'évertue quotidiennement à
éviter. Quelle plaie. Si son cahier des charges n'était
si contradictoire, son travail serait moins
stratégique, plus créatif, et surtout plus sensé. Bien
sûr, il doit se conformer au NSDAP. Mais
comment ? Peut-on à la fois promouvoir la mode et
enjoindre l'Allemande à rester au foyer, naturelle et
sans apprêt ? Prôner l'élégance en proscrivant
l'élégante... En lieu et place des robes de soirée, les
couturiers doivent-ils dessiner layettes, torchons et
tabliers ? Pourquoi pas des serpillières tant qu'à

faire ? Et voici qu'on lui adresse cette quadrature pour Présidente. Raffinée, parfumée, cultivée, à l'opposé du modèle prôné. Allez comprendre. Tiens, voici qu'elle s'allume une Craven A. Fumeuse en plus voyez-vous ça ! Cet Institut nage dans l'absurdité. Et il en a la responsabilité. Certes. À moins que... À qui pourrait-il en référer ? Et comment, et pourquoi ? En matière de féminité, Hitler ne sait à quel saint se vouer, dirait-on. Tout vient de là. Mais ça, bien sûr, Horst ne le dira pas. Il est bel et bien coincé ; du moins dans l'immédiat. Autant parer au plus pressé.

Alors ce directeur fraîchement nommé qui compte bien le rester, choisit d'éluder :

- Votre robe est une merveille. Hobé ?
- L'incontournable Goetz, bien sûr.
- ... Incontournable. Heu. Bien sûr.
- Quand les juifs quitteront Berlin, l'élégance les suivra.

Les juifs ! Horst réprime un soupir et reprend son stylo griffé. Décidément, Madame a le chic pour lever des lièvres. Comment promouvoir les couturiers du crû en excluant les juifs qui sont de loin les plus compétents ? Hans esquivé ce second casse-tête et choisit la neutralité. Son rapport en haut lieu n'en sera que plus bref... si ce n'est plus sensé.

Pour l'heure et pour diversion, il propose à sa Présidente une visite de la maison. Ce faisant, il ne

mentionnera pas l'architecte qui l'a conçue : l'incontournable Mendelssohn bien sûr, juif autant qu'inspiré.

Inutile d'en rajouter.

...

Sur l'Obersalzberg, la résidence secondaire d'Hitler est un haut-lieu. Entre refuge, palais et nid-d'aigle, elle accueille régulièrement des hôtes triés sur le volet. Son isolement consolide de saines relations, quand son altitude prête aux rêves d'élévation l'éclat des certitudes.

En ce week-end de février, les Goebbels sont sur la liste des invités. Ils se sont empressés d'accepter. De toute façon - et l'eussent-ils voulu ce qui n'est pas le cas - pareille invitation ne se décline que pour raison d'État. Un État d'ores et déjà si fondu en la personne d'Hitler et vice-versa, qu'elle ne se refuse pas.

Sur la terrasse en dalles de Solnhofen, accoudés à la balustrade, Adolf et Magda contemplant le monde étinceler à leurs pieds, immaculé. Deux aigles planent, royaux et patients, noirs sous le puissant soleil. Plus bas, la gracieuse silhouette d'Eva sautille sur le chemin enneigé, joue avec Stasi et Négus, ses deux terriers qui n'en peuvent plus de japper, puis disparaît doucement entre les conifères.

Tant de légèreté.

Amusés, Le Guide et sa muse se rapprochent, tacitement complices. Leur duo prend appui sur le non-dit, le sacré est à ce prix. Avec Adolf, mais seulement avec lui, Magda sait glisser des mots sur le silence sans l'écorcher :

- Je serai digne de ma fonction...
- Ta fonction ?

Un rapace effectue un piqué virtuose, remonte avec sa proie.

- La femme allemande sera la plus élégante, parole de Présidente. Les Françaises n'ont qu'à bien se...

Adolf retire sa main, s'éloigne d'un pas.

- Magda, l'Institut de la Mode n'est plus pour toi.
- ... Mais... pourquoi ?
- Comment va Helga ?
- Helga ? Mais... ceci n'empêche pas cel... mais ... c'est Joseph qui..?

Adolf toussote, agacé. Comme le sacré, sa santé n'aime pas les contrariétés. Magda sait ne pas insister.

- Adolf ?

Cette voix rocailleuse. Qui vient les déranger ? Magda soupire, Ernst Röhm s'avance, balafre profonde sous regard tendre. Malgré sa brutalité, si nécessaire au Parti jusqu'ici, il peut faire preuve d'une surprenante douceur dans le privé. Surtout

avec Hitler. Question de loyauté sans doute. La réciprocité devrait exister. Sans son bras armé qui s'est pleinement donné pour le NSDAP, Adolf ne serait pas Chancelier, et Il le sait. Parce qu'il a soutenu son ami jusqu'ici, Ernst attend de Lui ce qu'ils se sont toujours juré, sans compromis : la Wehrmacht en son entier, il l'a bien méritée. L'armée et ses sections d'assaut une fois fusionnées, Röhm maîtrisera la Défense et l'Attaque comme il se doit. Tout d'une pièce, il ne doute pas qu'Adolf s'y tiendra. Encore faudrait-il que celui-ci partage cet avis... Mais pourquoi gâcher ce bel après-midi par un écueil qui sera écarté en temps voulu ? D'ici là, que l'amitié soit. Le Chancelier accorde donc une large accolade à son frère d'armes, puis l'emmène vers la glacière bras dessus bras dessous. Ernst y pioche une bière avant de saluer Magda, poliment, tout juste. Bien plus à l'aise sur le terrain que pour les poignées de main, le SA fait un piètre politicien. En Madame Goebbels, il voit une bourgeoise coquette, arriviste, et son jugement s'arrête là. Il n'est de loin pas le seul à le penser, mais lui ne s'en cache pas. Quant à l'époux Joseph, cet opportuniste qui a renié leur révolution par le bas, c'est à peine s'il lui parle, et encore de haut quand vraiment il le faut. Car Röhm n'a qu'une seule veste et la porte à l'endroit. Certains le jugent buté, corollaire de sa brutalité ; d'autres lui trouvent les défauts de ses qualités. Quoiqu'il en soit, le

voici contraint de converser avec cette blonde trop parfumée qui arbore ses fourrures comme des trophées. Lui, le chef des SA ! Mais diable, de quoi peut-on bien entretenir cette pimbêche ? Sans aucune envie de creuser sa tête carrée pour des frivolités, il montre le paysage d'un geste flou, grommelle un sobre "joli", et vide sa bière pour ponctuer le tout. En retour, l'icône se fend d'un vague "oui", pareille goujaterie ne méritant plus d'effort. Déjà, elle regrette le tête à tête avec son Guide. Toujours la même affaire. Autour de Lui gravitent trop de satellites. Cet homme est un aimant, une force de gravité, un soleil noir, se dit-elle, contemplant l'auguste profil tourné vers son muflé d'associé, le bras gentiment posé sur son épaule musclée. Trop gentiment ; et trop posé. Magda grimace, puis se tourne vers la pente étincelante. Ces attouchements lui semblent déplacés. Ce voyou a des penchants dénaturés, tout le monde le sait. Et Hitler qui l'enlace tout sourire ! Certes, si on dit que Röhm aime les hommes, on dit aussi qu'Adolf n'aime personne. Pure calomnie, pense-t-elle encore, puisqu'il l'adore, elle, presque autant que sa patrie. Et cette Eva aussi, bien sûr, à ce qu'on dit, même s'il n'y paraît pas. Du tout. Peut-être parce qu'elle pourrait être sa fille. Ou sa nièce. Tant qu'elle est en vie, ricanent les mauvais esprits. Mais bref. Bien sûr, cette jolie idiote vit ici, mais comme un animal de compagnie plus qu'une

légitime, songe encore Madame, pas envieuse pour un sou, enfin voyons quelle idée. Quoiqu'il en soit, mieux vaudrait qu'Adolf n'aimât personne plutôt que cette brute-ci, sanguinaire et avinée. Ces rapprochements virils lui inspirent un dégoût, qu'elle s'efforce de cacher... mais trop tard. Par derrière la nuque épaisse de son bras droit, les yeux d'Adolf transpercent soudain Magda, ironiques et froids.

C'est le moment que choisit Joseph pour venir respirer l'air bavarois. Ce qu'il fait profondément, en battant des bras tel un nageur avant l'effort. Ses lunettes noires lui dévorent un bon tiers du visage et parachèvent son look sport-chic. À le voir ainsi masqué, quelques invités lui donnent, en toute amitié cela va de soi n'est-ce pas, de l'hyperbandit. Friand de superlatif, Goebbels en rit aussi. Une dizaine d'inspirations plus tard, il arpente les dalles d'un pas guilleret tout en énumérant haut et fort les délices du Berghof. Enfin, il s'installe à bonne distance de ce Röhm qu'il ne porte pas en son cœur, renverse sa tête et ne bouge plus d'un iota. L'heure de son bain de soleil a sonné, bien plus efficace que sa lampe à UV. "Pour le public, les photographes et les caméras, un air sain est préconisé" énonce-t-il scientifiquement à toute la terrasse, avant d'encourager sa femme à l'imiter. Elle décline poliment, pas question d'entacher son teint de lait :

– ... puisque la mode est au diaphane. Tout

l'Institut est de cet avis. À propos, chéri...

Joseph l'interrompt sitôt, pour désigner à Hitler le fauteuil voisin du sien :

- Mein Führer, puis-je vous inviter à une cure de jouvence bien méritée ?

Adolf glousse, badin tout soudain.

- Certainement, cher bandit. Un Chancelier ne peut avoir pire mine que son ministre.

...Ministre. Il a bien dit ministre !

La mâchoire de Röhm tombe à se décrocher. Tout son visage prend des airs d'avalanche.

Celui de Magda oscille entre joie et dépit. Certes, Joseph a sa promotion, pas trop tôt ! Mais juste au moment où elle est évincée de l'Institut. Cela expliquerait-il ceci ? Dirait-on. Une femme de ministre reste à la maison. Faut-il argumenter ? À quoi bon ? Adolf a parlé. Rien ne lui rendra sa présidence. Alors action. À son tour Madame Goebbels inspire à pleins poumons. Ses traits se lissent, son buste se dresse, corseté de toute sa volonté. Elle traverse la terrasse d'un pas métronomique, se penche vers son presque ministre, effleure ses lèvres, sourit, articule un "bravo" mélodieux, puis embrasse la joue d'Adolf sur un "merci" complice. Ceci exécuté, elle se dirige droit vers la glacière pour, elle qui déteste la bière, brandir une bouteille et clamer à l'attention de la terrasse, de Berchtesgaden, de tous les aigles du ciel et de la mousse coulant sur son vison gris :

"À hyperbandit !" Adolf rit, Joseph suit. Attirés par le bruit, d'autres invités déboulent sur la terrasse, acclament Goebbels, quelle surprise... félicitations... quand prenez-vous vos fonctions...

Madame s'éloigne du brouhaha, secoue sa manche, s'agrippe à la balustrade de pierre. Là, elle décroche enfin son sourire et essuie ce qui ressemble à une larme. Le froid, sans doute.

Un brouillard monte de la vallée. Repus, les rapaces ont disparu, laissant les parois de pierre et de glace à leur muet face-à-face.

Une voix flûtée fuse de l'immensité. Magda cligne des yeux : Eva, en contrebas, hèle la maisonnée et agite ses bras. Une ironie zèbre les traits de l'ex-future présidente de l'Institut de la mode. Il n'y a guère que Mlle Braun pour porter le dirndl sans avoir l'air empoté. Question sans doute de naïveté. À se terrer ici pour attendre son Adolf chéri, elle se transforme en gentil folklore. Ainsi le veut-il. Que sa vie privée reste très privée. Magda, elle, Lui tiendra lieu de propagande... en toute passivité. Quelle complémentarité.

Madame la Ministre lance un rire bref et froid, puis fait signe à la joyeuse Eva.

...

Quelque part au fond du salon tinte un carillon. 17 heures. Madame ne sourcille pas. À quoi bon

l'illusoire algèbre du temps ? Ce n'est pas lui qui passe et lasse, c'est soi. Tout l'ennui du monde ne l'arrêtera pas.

D'un poignet languide, elle incline son porte-cigarette. Un anneau de fumée se déforme avant de s'écraser contre le rideau de la porte vitrée. Grandiose trajectoire.

Magda scrute la pièce, tel un Général son champ de bataille. Mobilier, parquet et tapis disparaissent sous des effets divers et variés. Hier soir, à peine débarquée de l'Obersalzberg, elle a vidé ses malles dans son salon. Toutes. Ceci pour, décréta-t-elle, une future inspection. Aujourd'hui, sitôt l'époux sorti, le contenu des armoires a suivi, puis celui des commodes, tiroir après tiroir. Voici son horizon bordé de manteaux, queues de pie, dentelles, bas, boas, plastrons, tailleurs, cravates et robes pour toutes occasions, parsemés d'une multitude de souliers. À eux seuls, les 117 costumes de Monsieur cachent la cheminée. Si l'habit ne fait pas le moine, le moine ne fait pas de politique.

Ce grand déballage, bien sûr, en vue d'un tri rigoureux. Passionnante tâche qui aurait donné un semblant de densité à la vacuité de sa journée. De l'ordre, un ordre, toujours de l'ordre.

Madame hausse les épaules, balaye ses velléités ménagères d'un rictus carnassier, contemple à nouveau son chantier. Quoi qu'il en soit, Institut ou pas, de la mode il y a, en veux-tu en voilà ! Joli

spectacle somme toute. Le chaos tient compagnie. L'ennui peut s'y cacher comme la poussière sous le tapis. Hé hé ! Les choses sont tellement plus fiables que les hommes. D'ailleurs, tout bien pesé, contempler ces signes de qualité constitue déjà une forme d'occupation.

À quoi bon l'ordre, sans désordre ?

Et puis, bien sûr, ce branle-bas ouvre de croustillantes perspectives : dans une heure à peine, Joseph sitôt rentré se mettra à vitupérer... ce qui pimentera la soirée. Hé hé.

Madame vide son verre, claque sa langue sur son palais, glisse à l'horizontale dans son sofa, échancrant d'autant le velours de sa robe du soir... étrennée au petit déjeuner ; sans la moindre réaction de son époux pressé. Dans cette position, il ne pourra pas la rater. Vu ce qu'elle lui a coûté. Ce qui le fera râler d'autant.

Deux heures après, une secrétaire téléphonera pour annoncer que Monsieur ne rentrera que tard, ou très tard. Il sera tout excusé. Un quasi ministre est si occupé.

...

Cet appartement est-il toujours si parfait ou est-ce l'effet d'un vaste nettoyage de printemps ? La journaliste du *Daily Mail* interrompt son analyse. Dans ce salon tiré au cordeau, elle ne trouvera pas

le moindre signe de vie. Alors elle fixe sa vis-à-vis, sourit, croise les jambes, fume et cherche son angle d'attaque, entre impertinence et courtoisie.

Face à elle, Madame Goebbels décroise ses jambes, refoule une sourde admiration sous un mépris coutumier, voile ce dernier d'une impassibilité parfaite, et contemple l'attachée de presse de la tête aux pieds.

Celle-ci arbore un gilet de flanelle sur un chemisier froissé, d'amples pantalons et des lunettes papillon. Un rouge à lèvres violacé ponctue le triangle de son visage affûté. Mariage de Marlène Dietrich et d'Otto Dix sur fond de dandysme british, ce style parfaitement assumé lui prête une aura de liberté en furieux contraste avec l'environnement présent.

Certes, la perfection glaciale de ce vaste salon pourrait faire l'objet de sa première question, s'il n'était l'exact reflet de son hôte, tirée à quatre épingles, posée face à elle telle une statue dans un décor.

Toutes deux sirotent ainsi leur thé, jusqu'à ce que le tic tac sur la cheminée leur rappelle que le temps leur est compté ou devrait l'être, à l'une de par sa profession, à l'autre de par sa position.

L'Anglaise détache donc les yeux de l'Allemande et sort son calepin :

- Maria Magdalena Goebbels, suite à votre exemplaire discours radiophonique lors de

la Fête de la Mère Allemande, merci de bien vouloir m'accorder cet entretien.

- Je vous en prie, c'est un plaisir.
- Épouse du nouveau Ministre de la Propagande, présentée par votre Führer comme sa "Première Dame", décorée de la croix d'honneur de la Mère du Reich, vous êtes l'icône du parti national-socialiste et l'incarnation de l'idéal aryen au féminin. Une belle propagande en jupons, si vous me passez l'expression...
- Eh bien passons. En remplissant ma fonction, je ne fais que suivre ma conviction.
- ...Avec une dévotion remarquable. En Allemagne, beaucoup de professions deviennent interdites aux femmes. Votre avis ?
- Les seules professions dignes de ce nom sont celles de foi. D'ailleurs, la presse anglaise procède à de grossières exagérations.
- La femme allemande n'est-elle pas exclue de nombreux domaines ?
- Nombreux ? Ils ne sont que trois : l'Armée, la Justice et le Gouvernement.
- Effectivement, rien là de très important.
- Je vous serai gré de ne pas user d'une ironie déplacée.
- Veuillez m'en excuser. Je poursuis ?
- Si vous y tenez.
- Exercez-vous un métier ?

- Pas au sens limité que vous lui prêtez. Je considère la procréation comme la plus belle des fonctions.
- Voudriez-vous concilier métier et maternité ?
- Je viens de vous l'expliquer. Pour une femme, la maternité est l'activité la plus noble. Si l'Allemande doit choisir entre son foyer et ce que vous nommez métier, elle choisira le premier sans hésiter. C'est son meilleur destin. Y renoncer est une désertion.
- Une désertion ? La maternité tiendrait-elle de l'armée ?
- Enfanter est un engagement. S'y soustraire, une trahison à la Nation.
- L'amour et la guerre seraient-ils similaires ?
- Oui. Un même combat. Le service à la patrie les unit.
- Kinder, Küche, Kirche, en résumé.
- Si vous voulez.
- Les trois K...

L'Anglaise griffonne sur son calepin, se renverse dans son dossier, et joue du stylo. Magda fixe cette main nerveuse, ses ongles violacés, son absence d'alliance... jusqu'à ce que la journaliste poursuive, songeuse et détachée.

- Avez-vous eu vent du Ku Klux Klan ?
- Vos amalgames n'engagent que vous.
- Je vois.

À nouveau, le tic-tac emplit la pièce. Lien tenu entre ces deux femmes que tant oppose, vite coupé par le professionnalisme de la demoiselle, puisque son temps lui est compté.

- Chère Madame la Ministre, puis-je vous poser une question d'ordre privé ?
- Vous pouvez essayer.
- Vous arrive-t-il de vous ennuyer ?
- Moi ? Quelle idée...

...

Sifflet, tonnerre, vapeurs, crissements et tremblements. Anhalter Bahnhof, tout le monde descend.

Victor sort du wagon, s'étire et respire. Il a eu de la chance. Plusieurs juifs ont été interceptés. De justesse, son passeport diplomatique l'a sauvé des douaniers. " Mais pas pour longtemps " ont-ils cru bon d'ajouter, précis dans leur brutalité.

Quoiqu'il en soit, il est passé, du moins pour cette fois.

Il s'arrête, cherche, frissonne ; la Palestine est loin. Puis parcourt la foule, attentif... Le voilà ! Entre malles et porteurs, paraît son ami Weltsch, bras grands ouverts. " Bienvenue Victor. Puisse ton séjour se dérouler... au mieux. Autant le dire d'emblée, l'Allemagne a changé. Oui, tu le sais, mais le vivre, Victor, au jour le jour, le vivre ! Tu

vois tous ces slogans ? Ces swastikas ? La République est morte, paix à son âme. Mais attention, dire son nom c'est fomenter la révolu... 22 les v'la ! Chut, les SA. Tu vois ? Ici, là-bas, partout, suspicieux, aux abois. Leurs patrouilles grouillent dans la ville comme des rats, des cafards, enfin des SA, quoi. Avec eux, pas de discussion, pas d'argument, ils ont raison par définition. Je te connais Victor, n'essaye même pas. N'en pense pas moins, mais tais-toi, baisse les yeux et file droit. Oui je sais. Mais l'anonymat évite les passages à tabac. Souvent. Euh, disons parfois. Allez l'ami, suis-moi."

Robert l'emène de rues en ruelles, direction Scheunenviertel. Et il raconte, tant et plus, vide son sac d'humiliations et de peurs. Même son hebdomadaire qu'il édite depuis tant d'années, oui, même le *Jüdische Rundschau* est menacé... "Comme toute activité juive de quelque influence, d'ailleurs. Pour nous, à Berlin comme dans tout le pays, l'avenir se réduit en peau de chagrin. Oui Victor, on est d'accord, il faut sortir les juifs d'ici, maintenant ou jamais. Que disent les Arabes de Palestine ? Une solution se dessine ? Bien, Chaïm, bien... »

Et les amis, bras dessus bras dessous, abordent les cours Hackesche et leur défilé d'arcades.

Tiens, voici la librairie Stern ! Victor approche, ému de retrouver cette bonne vieille échoppe. " À

propos, comment vont les Ster.. ? " Devant la vitrine, il se tait, déchanté d'un coup. Du noir, du rouge, beaucoup d'images, de rares bouquins, visiblement la boutique a changé de main. Ici, Hitler triomphe en sépia entre moultes swastikas. Là... Robert pointe d'autres photos et souffle :

- Tu vois, poète, ces voyous sans foi ni loi. Aussi puissants qu'imbéciles. Le lard, à gauche, c'est Göring. Et voici Goebbels, à son mariage...

Quoi ?... Victor écarquille les yeux, colle son front à la vitre. C'est elle. Au bras du Ministre de la Propagande, telle une veuve joyeuse pour une messe noire, c'est bien elle !

Dans son cadre en toc, Maria Magdalena lui sourit. Après une grimace, Chaïm alias la Vie sourit à son tour.

...

Madame Goebbels pose son verre, écrase son mégot, fixe son reflet, et se fige.

Pourquoi se coiffer ? Tout bien pesé, ces mèches, là, là, et là, en tempête sur son crâne, ont un intérêt stupéfiant. Sous ces blonds serpents, c'est la Méduse qui s'invite séant. Déesse, monstre et femme, la fixité de son regard pétrifie quiconque ose la regarder dans les yeux ; c'est à dire elle-même présentement, ce qui lui va parfaitement. Donc allons, vidons ce schnaps et pétrifions-nous. C'est toujours mieux que de mourir d'ennui.

Trois coups légers la tirent de ses pensées : "qu'est-ce que c'est ?" Consciente de plutôt mal tomber, la bonne bredouille par la porte entrouverte. Parce que voyez, au téléphone, un Monsieur désire parler à Madame.

- Qui ?

Confuse, Frieda avoue n'en avoir pas la moindre idée. C'est que cet engin téléphonique lui flanque une trouille bleue. Elle le prend du bout des doigts, l'approche à peine de sa joue, sort quelques mots en vrac, et vite, le repose sur sa fourche comme sur celle du diable en personne.

Madame la fusille du regard, quitte son miroir, rejoint le couloir et prend le combiné... pour se pétrifier sitôt. Cette voix ! Elle porte la main à sa poitrine, le souffle court. Cette voix. Lui. Encore une fois, ressuscité des cendres du passé. Une vague de chaleur l'envahit ; la colère suit. La peur, aussi. Victor. Il a osé. Comment a-t-il pu trouver ses coordonnées ? Et Frieda juste là qui tend l'oreille, mine de rien. Danger. Madame prend son ton le plus mondain :

- Plaît-il ? ... À Berlin ?

La bonne s'approche encore, époussette cette commode qui n'en a nul besoin. L'air dégagé, toute pimpante et mignonne. Tiens donc. Son aversion pour l'électricité n'enlève rien à sa curiosité ; ni à son toupet. Bon. Faisons comme si :

- Hôtel du Cy...?... Quoi ? Vous faites erreur.

Magda raccroche, frémit dans son déshabillé, frôle Frieda qui accélère ses coups de plumeau soudain zélée, encore une qu'il faudra remercier... et regagne sa chambre vite fait.

Voilà, un coup de clé, autant s'enfermer. Et oublier. Madame souffle, marche sur sa coiffeuse d'un pas mal réglé, voyons. Où donc cette brosse s'est-elle fourrée ? Tant pis. Autant finir son verre tant qu'à faire, et oublier, la brosse, la bonne, le téléphone, l'interlocut... Stop. Oublier. Mais comment ? Impossible, rien n'y fait. Cette voix. La voici obsédée. Calamité. Magda se résigne et tend ses doigts. Là, quelque part au fond de... quel tiroir ? Sa main tremble, s'énerve, secoue le meuble marqueté qui a le malheur de n'être que ce qu'il est. Souviens-toi. Troisième tiroir. Là, celui de tout en bas. Deux gants, trois mouchoirs, un foulard, et... le voilà.

Madame fixe l'objet, médusée.

Tout doux, lointain, au fond du grenier de sa mémoire se réunit une infime formation : accordéon, flûte et puis violon. Musique, pianissimo. Prends-moi. Tout est là.

Enfin, la première Dame du Reich cueille au creux de sa paume l'étoile fière et modeste, contemple ses six petits bras, les caresse du bout des doigts... puis jette le collier à travers la pièce et se met à pleurer.

Do mi la. Troista muzyka.

...

Hôtel du Cygne Noir, abri de quelques instants volés à l'éternité. Dans la mansarde en haut de l'escalier, les effluves des amours clandestines se mêlent au *Vol de nuit* de Guerlain. Assouvis, les amants dénudés s'appuient, lui contre le dos, elle contre la tête du lit. Un simple lit de fer blanc, mi-désir, mi-souvenir, no man's land entre Allemagne et Palestine. S'ils se levaient pour se pencher par la lucarne, ils verraient entre les toits poindre les innombrables lueurs d'une marche aux flambeaux. Mais entre Victor et Magda, ce spectacle ne se partage pas.

Alors ils laissent les anges passer, fument dans la pénombre, se voient, se touchent, usent du langage non-verbal des amoureux du monde.

C'est elle qui brise le silence, d'une voix rauque et douce.

- C'est plus fort que moi. Je ne devrais pas être là. Pourquoi ?
- Tu as un cœur, Magda, et un corps.
- Un cœur, une pompe, du sang, des chairs, un corps... qui expliqueraient quoi, d'après toi ?
- L'amour, peut-être tout simplement.
- Tout simplement ? À d'autres. Je ne suis pas simple. Et toi non plus.

Elle cherche son briquet entre les draps, s'emmêle dans les plis chauds et froids, grimace, cueille enfin sa proie. La flamme éclaire son visage, de l'arc du menton à celui des sourcils, puis l'infime braise rougeoie.

- Comment va ta femme ?
- Magda, arrête.
- Pourquoi ? Elle n'existe pas ?
- Sima va bien.
- Joseph aussi. Il attise le bûcher de ses invectives ; et son épouse garde le lit. Hé hé.
- Arrête.

Le silence, encore. Tant à ne pas se dire, en si peu de temps. Au bout des mots, plane le danger. Elle tente de l'écarter :

- Et toi, que fais-tu là ?

Il lui caresse la jambe, de la cheville à la cuisse :

- Je t'aime.
- À Berlin, je veux dire...
- Je négocie. Avec les tiens.
- Tu... né-go-cies ? Toi ? Avec... nous ?
- Je... Nous n'avons pas le choix Magda.
- Tu négocies quoi ?
- Le salut de mon peuple.
- Avec les nazis ? Ha ha...

Il se durcit.

- Comment peux tu rire de ça aussi ?

- Ça n'a aucun sens.
- Si. Un sens unique. La seule issue : notre terre promise.
- Eretz Israel ? On ne te changera pas.

C'est lui maintenant qui fouille les draps, visage fermé et geste brusque. Elle lui lance le briquet d'argent comme on brave une frontière, avec un rire de plus, saccadé, haut perché, forcé.

Dehors, entre chiens et loups, montent des bravos et des hourras. Place de l'Opéra, l'autodafé se fait feu de joie.

Victor quitte la lucarne du regard et souffle sa fumée. Puis il chuchote, à elle un peu, pour lui surtout :

- "Là où brûlent des livres brûleront des hommes" .
- Heinrich Heine parlait du passé, et du Coran.
Les juifs, aujourd'hui...

Elle se tait. Sa pensée ne s'aventurera pas au-delà.

Il poursuit :

- ... ne sont pas des hommes ?

- ...

Alors des sous-hommes ?

- ...

- Si oui, que fais-tu là Magda. De la zoologie ?
- Je ne devrais pas être ici.
- Eux non plus. Il faut les sortir d'Allemagne.
- Et tu crois qu'Adolf va leur souhaiter bon

voyage ? Hop, dans le train avec tous leurs biens ? Ces biens volés aux Aryens ? Ah ah. D'idéaliste, serais-tu devenu naïf ?

- Chère pauvre aryenne ! Si j'étais naïf, je ne négocierais pas... avec le diable.
- Pas d'insulte. Le Diable de l'un sera toujours le Dieu de l'autre. Ta vie, la mienne, deux voies. Un lit d'hôtel pour tout foyer.
- Tu admettras que pour un Dieu, ton Adolf est plutôt sanglant.
- C'est le pouvoir qui est sanglant. Si tu n'admet pas ça, tu... vous serez toujours errants.
- Mieux vaut l'errance que la violence.
- Et Israël ? Une douce errance ? Bonne chance. On ne tient pas une nation avec de bonnes intentions.
- Si.
- Ah ah ! On verra.
- Tes sarcasmes couvrent mal le gouffre qui se creuse en toi.

Il effleure sa joue, son cou, sa nuque, douce nudité où fut un jour logée l'étoile d'un modeste collier. Comme cette femme a changé.

- En quoi crois-tu encore, Magda ?
- Race, science et national-socialisme.
- Plus fidèle à Adolf qu'à ton cher époux, en ce sens...
- Il en est plus digne.

- Ah ah ! On verra. N'empêche. Il y a trop de noir dans le bleu de tes yeux.

Elle repousse sa main, remonte sur son sein la blancheur du drap.

- Erre, va, rêve ! C'est ton choix. J'ai choisi le pouvoir, j'y reste.
- Ton cynisme ne leurre que toi. Aide-moi Magda.
- Quoi ?!
- Tu as choisi le pouvoir. Use-en. Il est fait pour ça.
- Je ne te suis pas.
- Vous voulez vous débarrasser de "vos" juifs ? D'accord. "Épurée ", votre Allemagne peuplera Israël. Nos biens seront vos garants.
- En voici un arrangement.
- Gagnant gagnant. C'est maintenant ou jamais. " Le peuple juif perdra beaucoup de branches mais le tronc restera ". Aide-moi. Aide-nous. Mon peuple...
- Je ne le connais pas.
- Ton père...
- Je ne le connais plus. Ne mêle pas mon père à ça.
- Je vois. Alors fais-le simplement par amour pour moi.
- "Simplement"! Je ne peux pas.
- Si tu veux, tu peux. Un mot de toi...

- Eh bien, je ne le veux pas, Victor. Malgré l'amour que je te porte...
- Ton amour est un frisson à moindre prix. Tu ne m'aimes pas.
- Sais-tu ce que je risque à venir ici ?
- Ta réputation ? Une scène avec ton cher époux ?
- Ma situation.
- Ta situation. En regard de centaines, voire de milliers d'existences...
- Pourquoi pas des millions ? Toujours tes exagérations.
- Magda, regarde-moi.

Elle écrase son mégot, perd ses yeux dans le rectangle violet de la lucarne, murmure enfin :

- Tu joues avec le feu. Prends garde...

Les mots meurent sur ses lèvres. De la nuit montent des cris, des vivats puis des chants SA : *Aux bords des trottoirs, nos longs couteaux aiguiserons...*

Victor prend son menton, le tourne doucement vers lui :

- Magda. L'amour est la seule arme contre la mort.
- De quoi parles-tu ? Quelle mort ?
- Celle qui petit à petit ronge le bleu de tes yeux. La faillite de l'espoir, de l'élan, de la vie. Peut-être de Dieu si tu veux. Cette absolue tristesse qui te fait courir ici, ranimer une flamme que tu

sais s'éteindre au profond de toi. La désolation qui prête à ta démarche le pas réglé de l'automate, à tes pupilles la fixité de la glace...

Elle dégage son visage, faiblement.

- Tes mots sont trop grands pour moi. Je ne te comprends pas, poète.
- Si c'était le cas, ton regard ne me fuirait pas.
- Restons-en là.

Maria Magdalena s'arrache des draps, marche dans l'espace mal chauffé, pêche ses effets sur l'unique tabouret. Pas un geste, pas un pas de trop, pas un frisson. La glace ne craint pas le froid. Elle lève un bras. Comme le carmin du chemisier glisse bien sur la chair pâle. Victor parcourt du regard la nuque fragile ployée sur un bouton rebelle, le bas des reins débordant du satin, leur tendresse contrariée par le visage résolument tourné vers l'obscurité, les yeux engloutis dans la nuit des orbites... puis cette voix, aigüe, métallique, cinglante presque :

- Je suppose que le Mapaï, Ben Gourion, l'Agence Juive et que sais-je encore, attendent avec impatience l'issue de cette... entrevue ?
- Il y a eu des demandes en ce sens.
- Et alors ?
- J'ai répondu que même si nous n'avions pas rompu toute relation, une rencontre serait inutile vu tes nouvelles... convictions.
- Ben voyons. Et je dois te croire sur parole ?

- Tu peux, Magda.

- Je ne sais pas.

Il se lève à son tour, hésite. Des lueurs orangées rongent le ciel urbain. Trois pas pour la prendre dans ses bras... C'est le *Horst Wessel Lied* qu'on chante dehors. Fières et fortes, les voix s'élèvent dans le crépuscule : ...*vient le jour du pain, et de la liberté*. Ironie. Victor sourit. Pour manipuler le réel, Goebbels a du génie. Quant à sa chère épouse... Trois pas pour la prendre dans ses bras. Victor ne bouge pas.

Circonspecte, elle ramasse sa jupe, cueille ses escarpins... lâche le tout et s'avance, un, deux, trois pas, pour lui dire, bien en face, comme une évidence :

- Nous ne nous reverrons pas.

De sa cuisse, elle enlace sa hanche, et souffle :

- Aime-moi.

...

Magda glisse la clé dans la serrure, fébrile. Pourvu que Joseph ne soit pas encore rentré.

Pourquoi a-t-il fallu, ce soir précisément, qu'elle subisse ces retards insensés ?

Devant le Cygne Noir, cachée sous sa voilette et son col relevé, elle a attendu son chauffeur une bonne demi-heure. Encore un qu'il faudra remplacer. Puis, à Brandebourg, le trafic s'est tout bonnement bloqué. Par l'arche sombre de la

Victoire, une foule compacte n'en finissait pas de refluer, de hurler, chanter ou s'invectiver, malgré la pluie désormais battante. Alors Hector a bifurqué, histoire de contourner le problème. Mauvaise idée. C'était sans compter les échauffourées qui fleurissaient dans tout Berlin. Incroyable, l'énergie que donne la flambée de quelques bouquins. De contour en détour, leur destination s'éloignait à mesure qu'ils roulaient. Une heure après, ils ont atteint la place du Chancelier, enfin, bravo Hector. Comme quoi, tout finit par arriver.

Ouf, le loquet est fermé, et l'appartement plongé dans le noir. Joseph a du être retardé aussi. Sauvée ! Vite, Magda trotte vers la chambre à coucher, balance manteau et chapeau, s'approche de l'alcôve... et retient un hurlement.

Au-dessus du lit, deux yeux brillent dans l'obscurité.

- Joseph ? Mais... Qu'est-ce que... Tu m'as fait peur.

- Surprise !

Indéchiffrable, immobile, tout habillé, étrangement patient, il attend. Une menace sourde emplît la pièce.

Sur ses jambes en coton, Madame va, s'installe à sa coiffeuse, comme tous les soirs n'est-ce pas, ce bon ordre des choses, défait son chignon, interdit à sa main de trembler, parfait, rien à signaler. Dans son dos, la voix insiste, mielleuse, paternelle, trop.

- Tss tsst. Jolie Magda ne devrait pas laisser traîner ses affaires.

Quoi ? Quelles affaires ? Elle inspire, lève les yeux, un peu, conjugale quoique fatiguée, cette routine, cette normalité. Dans l'ovale de la glace, il la fixe, imperturbable. Seul le mouvement de son poignet dans l'ombre, l'obstiné balancement de cette... oui, chaînette, gauche, droite, gauche, hypnotique, lestée de ce médaill... cette... Magda se fige. Étoile. Qu'est-ce que ? Une étoile ? Non, ça ne peut... Quoique. Cette petite chaîne, un peu noircie, ces six petits bras qui... Si. Joseph a bel et bien trouvé son collier. Son sang se glace. Gagner du temps. Elle déglutit, compte ses épingles à chignon, tant que ça ? Puis sourit, reflet de son reflet :

- Tiens ? Où as-tu trouvé ce...
- Cette étoile ; juive.

Caustique, l'époux chéri. Elle baisse les yeux sur n'importe quoi sauf lui, triture sa brosse à cheveux, un peu, poursuit, évasive, cette breloque mais qu'est-ce donc voyons :

- Oui, c'est... ça. Un souvenir.
- Un bon souvenir ?
- Un vieux souvenir.
- Que tu gardes précieusement depuis... quand ?
- Précieusement ? Joseph, tu plaisantes ? Je l'avais oublié. Complètement.
- Gentille Frieda l'a pourtant trouvé là. Par terre à

côté du lit. Drôle d'endroit pour l'oublier.

- Il a dû s'égarer.
- ...s'égarer !
- De toute façon, je voulais t'en parler.
- Bonne idée.

C'était cinglant. Dans ce cas. Elle secoue sa crinière, beaucoup, dégrafe son chemisier, doucement, et veloute sa voix :

- Joseph, je... nous avons un problème.
- Quelle sagacité.
- Il y a quinze ans... au moins... j'ai connu un...
- Juif.
- Je ne savais pas qu'il l'était.
- Bien sûr. Puisqu'il t'a offert cette saleté.
- Je ne savais pas ce qu'elle signifiait.
- Tiens. Raison pour laquelle tu l'as conservée toutes ces années. Tu l'aimais.
- Lui ? Joseph, jamais de la vie. Comment peux-tu imaginer... un juif ! Joseph... tu veux rire..? Ce serait vexant si ce n'était aussi absurde.
- Absurde ? Contre-nature, oui. Ton esprit déraile avec ton sens des valeurs.
- Il n'était que le frère d'une amie d'école. Nous ne nous sommes jamais revus.
- Tiens donc.

Elle relève sa jupe, bien haut. Défaire des jarretelles peut prendre du temps. Surtout lorsqu'elles deviennent un argument.

– Jamais. Je te le jure. Jusqu'à ce jour.

Il se lève, sort de l'ombre. Calme, lent ; trop. S'approche, toise son reflet dans la glace, qui le lui rend bien.

– Et tu t'es empressée d'accepter.

Implorer son aide.

– Bien obligée. Je n'avais pas le choix.

Elle enroule un bas, s'attaque au second. Lentement.

– Il me... nous fait chanter.

– Nous ? Tiens. C'est à dire..?

– Il menace de révéler que...

Proche à la toucher. Une odeur de fumée, de bûcher. Il en est tout imprégné.

– Que ?

– Qu'il est...tait... mon amant.

Il passe le collier sur la gorge dénudée...

– Ton amant. La pure vérité, donc.

... hume sa nuque avec sensualité

– Non, Joseph, n...

... resserre doucement la chaînette sur le cou, et susurre :

– Tu pues le juif.

– Non, je... Guerlain, enfin... Tu me l'as offert à...

– Et tu le mets pour ce rebut d'humanité ; qui te

fait chanter. Bravo. Et tu comptes sur moi pour te sortir de là ?

- Je... NOUS n'avons pas le choix.
- Si tu le dis. Que veut-il en échange ?

Elle porte les mains à sa gorge, le souffle rauque, fixe son mari dans la glace, de ce regard implorant, voilà. Magda, la femme en détresse. Joseph, le sauveur.

- Ton appui, Joseph. Un mot de toi. Pour l'accord de transfert.
- Transfert ? De quoi ?
- Des juifs. En Palestine. Tu sais bien.
- Un sioniste ! Tu as le goût du pire. Son nom ?
- Victor... J'étouffe Joseph...

Il serre encore. Elle articule, à peine:

- ... Chaïm... Arlozoroff...

Une brusque torsion du collier, il envoie l'épouse au tapis, puis répète doucement, comme pour mieux cerner l'ennemi : Victor... Chaïm...

Magda hoquette, tousse, mais respire. Les dés sont jetés. L'un dans l'autre, elle ne s'en est pas trop mal tirée. À terre, calme et dévêtue, elle soutient le regard du Ministre, qui sourit au-dessus d'elle, et murmure :

- On dirait que je ne t'ai pas assez domptée.

...

Sitôt réintégré son modeste palais berlinois, Goering s'est accordé un "bouquet final" de taille. Il fallait bien célébrer les autodafés. Tous ces bobards de tarés réduits en cendre ! Mais deux heures ont passé depuis, autant dire une éternité quand il s'agit de fêter. Le voici donc en train de se concocter une gentille petite "nocturnale", histoire d'embrasser Morphée en toute quiétude.

L'avant bras soigneusement garrotté, il vise le pli de sa saignée de sa seringue baguée d'or... quand sonne le téléphone, aigre et moche. "Scheisse", profère-t-il en toute simplicité. En privé, après avoir usé en société d'un langage fleuri, Hermann aime donner dans l'ordurier. Une façon de se défouler, et un pied-de-nez aux culs coincés qui tentent de l'imiter.

Quoiqu'il en soit, sa décision est prise au premier dring : l'indu merdeux du bout du fil ne mérite que mépris. Hermann passe donc outre, et enfonce l'aiguille d'un geste précis. Le soulagement vient, l'apothéose suit, le bonheur est au bout du produit. Le Ministre renverse sa béatitude dans son fauteuil en cuir de Russie, et sourit à sa fenêtre. Quelle belle soirée. Tout n'est que grâce et volupté. La pluie battant les carreaux signe la juste mission de cette nuit sacrée : après les flammes, l'eau se charge d'évacuer les bacilles de l'esprit juif. Mère Nature confirme le jugement. Voici l'âme aryenne lavée, rendue à son originelle pureté, immaculée sous

l'obscur soleil d'avant la nuit des temps. Pour le surhomme, l'infiniment grand est à portée de main. Du moins de la sienne. Plaisante providence. Le plénipotentiaire s'abandonne, baigne avec délice dans les salades mystico-racistes dont il use habituellement pour travestir en vocation ses appétits de pouvoir. Mais nulle naïveté de sa part. Son trop-plein de lucidité doit bien trouver un exutoire, parfois, estime-t-il complaisamment. Tout esprit supérieur a besoin de répit, donc d'illusion. Croire en est une. Les opiacés ne sont qu'un véhicule vers cette récréation. Alors, croyons, le temps d'un soir... *Dring*. Flash. Hermann oublie le téléphone, l'heure et ses devoirs, pour se rincer l'âme dans le ciel noir. Une encre sans fond. Pas de lune, pas d'étoiles, aucune balise dans l'infiniment rien dominant le monde. La mort tend sa main au surhomme, qui bon aryen le lui rend bien. Comme c'est poignant. La morphine le rend poète. Même l'insistance de cette sonnerie, forant cruellement sa délicate ouïe, s'inscrit dans une sublime perfection. *Dring*. Car la stridence de ce vilain ré dièse prouve sa propre éminence : si l'on pouvait se passer d'Hermann Göring, il ne serait pas lui. L'extase le rend bon prince. Alors allons, daignons.

Clic. Magnanime, le Ministre porte le combiné à son oreille martyr, pour le regretter sitôt. Remerde : le boiteux pervers. Hermann maudit

l'imbécile bonté qui l'a poussé à décrocher et finira par le perdre s'il ne parvient à la dominer.

- Tiens, ce cher Goebbels ! Que me vaut le plaisir...
- Cher ami, comment allez-vous ?
- J'ose espérer que ma santé n'est pas le motif de cet appel tardif.
- Rassurez-vous. Où en êtes-vous avec vos sionistes ?

"Mes" sionistes..! Quelle formulation barbare. Göring retient un juron. De quoi diable vient se mêler ce chancre ? Quel rapport entre ces fichus sionistes et la propagande, l'éducation ou toute autre forme de manipulation dont Goebbels cultive la manie ? Non, Hermann Göring, Ministre de l'Air, Directeur des Eaux et Forêts, Grand Veneur du Reich et Président du Reichstag incendié entre autres qualités, n'aime pas qu'on vienne s'aventurer sur ses plates-bandes, aussi larges soient-elles. Certes, en l'occurrence, la bande en question commence à le lasser. Recevoir ces juifs soi-disant dignitaires lui flanque de l'urticaire. Ce genre de basse besogne est juste bon pour Frick. Et encore. Himmler ferait amplement l'affaire ; entre bouseux, tant qu'à faire. Ach, Schweine. Si la presse internationale n'assurait leurs puants arrières à ces sionistes... Tiens ! À propos... La presse... Goebbels ... La propagande. Illumination. Hermann esquisse un sourire chafouin :

- Pinailler est leur façon de négocier ; et j'ai d'autres priorités. Pourquoi ?
- J'ai quelques petites idées qui vous permettraient de vous concentrer sur vos priorités.
- Tiens ? Dites toujours...

Ce qui est sitôt fait, avec doigté.

Puis agréé, très volontiers.

Souriant désormais carrément, Hermann prie Goebbels de bien saluer Frick, Ministre de l'Intérieur entre autres qualités, puis raccroche et soupire d'aise. Une affaire rondement menée. Ce nabot vient de lui ôter une épine du pied sans même s'en douter. Et la pluie a cessé, laissant un ciel de velours, bleu profond exquis. Le destin est décidément parfait. Et lui aussi.

Clic. Souriant de toutes ses dents, Joseph pose le combiné, pas peu fier. Comme il a manipulé ce tas de merde en gelée ! Et hop, le problème s'est mué en opportunité. Reste à appeler cet anencéphale de Frick, une formalité.

Joseph ajuste son caleçon, reprend le combiné et lance à travers le salon :

- Ça va s'arranger, poupée.

Sur son fauteuil, Magda souffle un nuage de fumée autour de sa nudité, puis offre son plus beau sourire à sa tendre moitié. Joseph, le sauveur.

...

- Adooolf...?

Dans l'arrière boutique de la boucherie cacher, l'unique éclat d'un soupirail prête à la scène un saisissant clair-obscur. Non loin du billot, pendue à un crochet, l'aryenne implore faiblement. Blondes bien sûr, quelques mèches collent à son front, moite de sueur et de peur. Une écume perle ses lèvres violacées. Ses yeux, d'un bleu si pâle qu'ils en sont transparents, ne cillent même plus. Ils le fixent, Lui, témoin impuissant, droit devant. Mais il évite ces yeux trop blêmes pour être vifs, médusé qu'il est par cette nudité, ferme, pâle et atemporelle. Au bord de la mort, à ses yeux offerte, cette femme n'a plus de nom. Elle est, pour lui et rien que pour lui, la femme, simplement et absolument, transcendance de toute douleur. Mère, fille, nièce, femelle, terre et patrie, pour l'éternité.

Insoutenable beauté.

À nouveau, elle tord ses poignets dans leurs entraves, lacérant d'autant leurs plaies. Le sang imprègne ses mains, spastiques marionnettes, coule sur les épaules, embrasse les seins et conflue dans les poils pubiens. Adolf bat des cils et frémit, spectateur immobile.

Soudain, dans la pénombre au fond à gauche, grince une porte dérobée. Il retient son souffle, la femme tremble et s'agite. Une odeur fétide emplit l'arrière boutique. Voici venir le monstre ; Golem, Moloch, dragon, Mammon ou Léviathan, informe

et géant, juif naturellement. Il entre, il progresse, inexorable, s'arrête près de sa proie. Longuement, il hume sa chair violacée... puis aiguise son outil et savoure son heure.

La bouche de la blonde s'ouvre grand. Pulpeuse, immense, comme pour un hurlement. S'en échappe un souffle tendre, une supplique, un chant d'amour. Un mot, un seul mot soufflé entre ces lèvres blêmes :

- Adolf...

C'est encore lui. Lui et seulement lui que la femme implore de sa voix d'ange. Il veut s'élancer, héros de tous les héros, tuer l'Infâme avant qu'il n'ouvre la belle de tout son long, avant que les fertiles entrailles ne se déversent sur la dalle froide... avant que...

Mais il est lâche et complexé, le témoin, qui ne sera jamais que voyeur. Mais regardez ! Quelle honte, quelle vilénie ! Le voici s'éloigner, quitter sa pure créature, sortir du clair-obscur, fuir le Mal incarné.

"Adolf ? ...Adooolf ?" susurre la voix exsangue. Il n'est déjà plus là. Du minable déserteur, seul le halètement se fait encore entendre. Elle hurle maintenant, la blanche colombe, hurle sous la lame de son bourreau, qui tranche, ouvre, évide et exulte. Elle appelle encore, une dernière fois, celui qu'elle croyait sauveur : "Aaadolf ?" Mais où se cache donc son idole, son dieu, son..? Un rôle, ultime. Fin, sang et mort. Sa besogne accomplie, le juif se

dresse, fier et sanglant ; pas rassasié pour autant. Que ce charnier ne soit pas le dernier. Il tripote son outil, cherche et flaire sa nouvelle proie. Mais où se terre-t-il donc, ce lâche, ce sous-homme, ce monstre d'indignité, en un mot cet Hitler ?

Il court, le Führer, il déguerpit. Oui, Adolf fuit, l'Immonde, la blonde, lui-même, sa propre honte, halète plus fort, galope, s'emballe, de méandre en dédale, sue, se perd et pue, par ici, le boucher va le flairer, alors par là, s'égare, tourne, calamité, ces catacombes se referment sur sa course effrénée, hurle, suffoque, s'emmure, se débat... s'éveille.

Et se tâte. Il est bien là. Lui. Dans son lit. Indemne, puant et impuissant : nul en un mot comme en cent. Lui, ici. Alors que l'Innommable va et vient dans le labyrinthe de ses cauchemars, meurtrier, dangereux. Alors que... N'y-a-t-il donc aucun moyen, aucune potion pour rayer cette horreur de ses nuits ?

Quelle heure est-il ?

Sa main cogne la table de chevet, rattrape de justesse le réveille-matin juché sur une pile de journaux. Cinq heures et demie, autant dire le milieu de la nuit. Ach. Une chose est sûre : dans cet état, le Führer ne se rendormira pas.

Vengeur, Il sonne son personnel. Qu'on lui amène ses calmants, ses sels minéraux, son laxatif et son café. Et qu'on convoque son médecin. Oui, de suite. À défaut d'éradiquer le Monstre, que ce toubib soigne au moins le contre-coup de ses insomnies.

Un chancelier se doit d'être dispos. Bien. Ceci fait, Il chausse ses pantoufles, masse ses tempes, arpente sa suite en guise d'exercice, inspire, expire... s'arrête brutalement, nuque rigide et œil fixe, tout son être braqué sur une commode en noyer. Ah. Ça. Il avait oublié. Une fièvre parcourt son échine. Adolf déglutit et rajuste son pyjama. Là, à la une du *New York Times* adressé par Goebbels hier au soir... là, sous son nez, en lettres trop grasses pour être dédaignées, ce titre, provocant, mensonger, insultant :

Le boycott anti-nazi tue l'économie allemande

...

Il a convoqué ses ministres. À six heures et demie à peine, en ce matin de mai. Lui, Adolf Hitler, l'as de la grasse matinée. Il a ingéré potions, pilules et café, renvoyé son médecin à peine arrivé, et s'en est allé. À pied, déterminé et survitaminé, encadré de deux SS détachés en urgence. C'est d'un très bon pas que le trio improvisé a marché sur la Chancellerie, là-bas, fantomatique dans les lueurs de l'aube et la bruine printanière. Sous le parapluie tenu à bout de bras par le moins géant des parasoldats, Hitler a discoursu fébrilement, journal au poing, ignorant totalement son viril encadrement. Ne sachant si ces mots leur étaient destinés, s'ils étaient l'ébauche d'un discours à venir

ou le reflet d'une pensée intime, les SS prêtèrent à son soliloque une oreille confuse.

"Pareil torchon. Cette infamie... Vile propagande anti-nazie... Saleté de juiverie internationale et sa presse infectieuse. Forcément, sans nation on ne sait procéder que par contagion. S'ils croient nous impressionner avec leur boycott de malheur... Comme s'ils pouvaient décourager nos investisseurs. Les juifs allemands paieront. Les autres suivront. Cette vermine provoquera la guerre, et l'anéantissement de sa race dégénérée. Ils l'auront cherché. Bouchers. Monstres. Un obus de trente centimètres a toujours sifflé plus fort que mille vipères de journalistes juifs..."

Sur ce, le Guide s'interrompt. Le cou engoncé dans son col, il se tait le reste du trajet, frappé par cette question désagréablement concrète : oui, mais pour l'heure, que faire contre ces vipères ? Et où lancer l'obus ?

Décidément vide de toute inspiration, Hitler franchit le seuil de sa Chancellerie, contrarié par cette lacune à ses yeux métaphysique, mais confiant en sa future géniale intuition. Et puis, les ministres se chargeront des détails. Après tout, c'est leur rôle. À quoi bon leur existence sinon ?

C'est donc en conquérant qu'il investit maintenant la salle du Cabinet... avant de réaliser avoir une bonne demi-heure d'avance. Ah ? Le voici coupé dans l'élan. Bon, bien. Finalement tant mieux,

songe-t-il après avoir tergiversé un peu. Oui, excellent instinct décidément. Le seul fait de l'avoir fait attendre donnera à ses sujets une mauvaise conscience motivante. Aux conservateurs surtout. Leur résistance passive devient irritante. S'ils croient l'embobiner avec leur prétendue majorité. Ce genre d'union ne fait la force que des faibles. Ils s'en rendront vite compte. Les sensés se rallieront, les autres s'en iront. D'ailleurs, le processus a déjà commencé. Aujourd'hui, von Papen s'est fait excuser. Cet arriéré a un brin de jugeote parfois. Il a compris son inutilité. Diable, à quoi bon un vice-chancelier ? Un chef digne de ce nom n'a que faire d'un vice. Inutile, superflu, à écarter sans délai. Quand à cet obtus de Hugenberg, combien de temps va-t-il s'incruster encore ?...

Tiens ! Le Chef hausse un sourcil. Quelle bizarrerie : "Heil mein Führer", voici ses nazis, en avance, bien, mais surtout ensemble. Entre Göring, Frick et Goebbels, toute hostilité semble s'être évanouie. Quelle mouche les pique ? Méfiance. Une alliance se tramerait-elle ? Pire, une conjuration ? Ach, danger. La manœuvre doit être prise dans l'œuf. Distiller le soupçon. Brouiller les marges de manœuvre. Aiguiser les rivalités. Faire se chevaucher les compétences. Rien de tel qu'une saine concurrence.

Hitler ordonne donc, froidement, au trio de s'installer. À trouver les nazis déjà assis, les

conservateurs n'en seront que plus empruntés. D'ailleurs, pourquoi ne pas simplement commencer ? Sitôt pensé, sitôt fait.

La séance est donc bel et bien ouverte lorsque, Heil Hitler, débarquent le ministre des Finances et celui des Affaires étrangères. Conservateurs tous les deux, portant haut la particule et issus des meilleurs milieux. "Enfin", leur lance Adolf, avant de brandir le *New York Times* telle une preuve de haute trahison. Et les dignitaires ébahis de gagner leurs sièges dare-dare, fouiller leurs sacoches, éplucher d'épais dossiers avec fébrilité, pour enfin lâcher du bout des lèvres que "...oui, certes, le boycott lancé par les juifs américains, hem, heu, oui, s'étend de l'Argentine à l'Afrique via l'Angleterre, et, euh, donc, malheureusement n'est-ce pas, du moins pour l'instant, la balance de nos exportations a baissé de... plus de moitié."

– Pardon ?

Oui. Moitié moins. D'exportations. Allemandes.

Pour le Guide, c'est un affront. Ses premiers mois de pouvoir seront un succès ou ne seront pas. Il fixe les nobles allemands tels des objets encombrants. Sous la pression, Von Neurath et Von Krosigk font le dos rond, avant de répondre, croisant regards et compétences, que : "oui, par exemple... vers l'Égypte, nos exportations subissent une perte de... cinq cent... non pardon... sept cent... mille. Dollars."

- 700'000 ? Par mois ?
- ... Par semaine, mein Führer.
- Quoi ?!

S'ouvre alors l'auguste porte sur une seconde paire de ministres, un petit puis un grand, suivis d'une secrétaire timide. Le premier, en charge de l'Économie, consulte sa montre et demande si la séance a été avancée. Göring répond sobrement "à votre avis ?", quand Hitler s'enquiert de la santé de son Ministère. Tous les regards se braquent sur Hugenberg. Circonspect, il coiffe le portemanteau de son pardessus, salue de la tête les ministres ci-présents - qui ne répondent ni ne bronchent, il s'en doutait - s'assied, sort son plumier, parcourt ses dossiers, caresse son impériale moustache, avant de s'adresser au Chancelier, posément :

- Ne devrions-nous pas attendre les autres membres du Cabinet ?
- Cher Hugenberg. En quoi le boycott anti-allemand concerne-t-il la Justice, la Défense, les Postes et les Transports ?
- Simple question de forme.
- Ma Chancellerie croule sous les formalités. Veuillez entrer dans le vif du sujet.
- Volontiers mon Chancelier : notre économie est étranglée. La fourrure et le textile sont frappés de plein fouet. Le diamant licencie en masse. Le chômage...

– Excusez-moi !

Seldte, ministre du Travail, ex-conservateur et frais nazi, toise Hugenberg de sa haute taille.

– L'emploi ou son absence sont de ma compétence. Nous avons présentement sept millions huit-cent mille chômeurs...

C'est Frick maintenant, pour l'Intérieur, qui intervient.

– Nein Seldte ! Déduction faite des juifs, des communistes et des pacifistes, seulement six millions.

– Si vous voulez. Quoiqu'il en soit, avec le chômage enflé la colère. Les SA veulent leur révolution. Ils...

– ... ne vous concernent pas. Sacrés SA. Ah ah.
On réglera ça.

Ceci dit, Hitler glisse un regard à Göring, qui le lui rend, discret mais réjoui. On se comprend. Chaque chose en son temps. Ensuite, gracieux, Adolf octroie un bon point à son nouveau courtisan.

– Merci Seldte.

– Je vous en prie mein Führer.

– Goebbels ?

– J'ai pris le problème à la source. Ce boycott est sous-tendu par une certaine presse étrangère, judéo-bolchévique bien sûr, qui relate à plus soif les atrocités commises par nos services sur les juifs allemands. Pardon : les soi-disant

atrocités prétendument commises, évidemment.

- Soi-disant ? Prétendument ? Docteur Goeb...
- Hugenberg, surveillez vos insinuations et laissez-moi finir. Primo, j'ai personnellement passé un savon à la rédaction de ce torchon. Deuzio, mes médias dénoncent ces allégations pour ce qu'elles sont : une propagande, mensongère et éhontée. Cette dénonciation est véhémement, naturellement. Ainsi se clament les pures vérités. Tertio, les calomnies contre l'État vont être punies de mort, selon le prochain décret de...

Joseph glisse un œil entendu vers Göring, qui hoche du chef modestement avant de préciser :

- Moi. Il faut ce qu'il faut. Nos juifs doivent cesser de mordre la main qui les nourrit.
- La peine de mort ? Par décret ? Du ministre de l'Air ? Mais... et qu'en dit le ministre de la Justice ?
- Hugenberg, ne faites pas l'enfant. Vous voyez bien que Görtner est absent.
- Justement...
- N'avez-vous pas assez à faire avec votre ministère ?
- Mais, mon Chancelier...
- Vos "mais" à répétition puent le manque de motivation. Freiner est plus facile qu'avancer, mais d'une stérilité ! Progressons. Trouvons.

Exécutons. Des suggestions ? Quelqu'un ?

Par toute la table ronde, les yeux se cherchent, se croisent et puis s'abaissent. Adolf juge utile d'insister :

– Il-faut-faire-cesser-ce-boycott !

Le ballet des regards s'intensifie. Le silence aussi.

Hitler vise alors les Affaires Étrangères :

– Neurath ?

– Désolé. Issus des privés, ces boycotts ne concernent pas mon ministère.

Bottée en touche, la question retombe sur Krosigk pour les Finances, qui relance, après mûre réflexion :

– Comment forcer les juifs étrangers à acheter nos denrées ?

Frick tente une accélération :

– En augmentant les répressions sur nos juifs allemands ?

...Seldte, une précision :

– Leur boycott est justement motivé par ces répressions.

...Goebbels, un rectificatif :

– Prétendues répressions.

– Oui, pardon.

Hugenberg, lui, travaille sur la durée :

– Mais... y-a-t-il pire répression que la peine de mort ?

– Bon sang, mais de quoi vous mêlez-vous ?

- Et vous Goebb...

À l'avenant, le reste part en cacophonie. Tout le monde, ou presque, parle en même temps.

Bande d'incompétents. Solitaire et accablé, le Guide regarde ses ministres gesticuler, vitupérer, et creuser le cercle vicieux où les ont fourré les juifs du monde entier. Misère. On tourne en rond de la pire façon. Adolf est pris de nausée. Le doute et les mauvaises nouvelles lui font comme des allergies. Ce grotesque boycott ne va tout de même pas le saboter, son règne à peine entamé ? Et avec Lui, toute la Nation ? Et avec elle, l'Occident, la santé, l'intégrité, la pureté raciale... ? Impossible. L'avenir ne peut appartenir aux bouchers décadents. Sa mission ne fait que commencer. Sauveur de l'aryanité donc de l'humanité, tel est son destin.

Fort de cette évidence, il hurle et tape du poing :

- Taisez-vous !

On s'exécute. Une mouche volette au fond du Cabinet. Les giboulées ont cessé. Le Führer tousse avant d'ajouter d'un souffle rauque :

- Personne n'a la moindre idée ?

Une subtile jubilation mousse dans le gosier de Goebbels. Oui, idée, il y a, merci Magda. Reste à la faire passer. Même si le terrain est préparé, va falloir jouer serré. Certes, pour tricoter les mailles de la pensée, Joseph est doué. Plus qu'un métier, c'est une vocation. D'une idée, il en fait l'Idée, unique, majuscule, celle qu'on ne peut que gober.

Matraquée, son énormité fera sa vérité. Toutefois, Adolf tient la propagande par le manche. Comment l'influencer s'il est l'influence ? En faisant profil bas, quoiqu'il en soit.

Une œillade à Hermann. Un air chafouin en retour. Fort de ce semblant de soutien, Joseph tente alors une approche, prudente :

- Ja, mein Führer... j'aurais peut-être une idée, un embryon disons, mais...
- Mais ?
- C'est presque une quadrature du cercle. Du moins en apparence. La piste en est osée. Je peux certes l'exposer... mais... une idée n'étant qu'une idée, seul un génie comme vous pourrait ... peut-être...
- Qu'est-ce que cette modestie subite ? Droit au but, Docteur. Gardez la foi et censurez vos "peut-être". Si génie il y a, génie il y aura.
- Bien. Voilà : les sionistes, mein Führer.
- Quoi, les sionistes ?
- Göring les a reçus le mois dernier. Ils nous proposent un... marché. Un "accord de transfert", pour reprendre leurs termes alambiqués.
- Un accord ? Eux ? Avec nous ?
- Oui.
- Quoi ? Mais, enfin... Transfert de quoi ?
- D'eux-mêmes.
- Vous voulez rire ?

- N'empêche que...
- Oui, Göring ?
- Nous voulons débarrasser l'Allemagne des leurs, ils veulent peupler la Palestine des mêmes.
- Ma foi, c'est un point commun...

Ces mots à peine lâchés, Frick s'enroue, toussote, s'en veut et boit de l'eau. Cette gaffe. Juifs et nationaux-socialistes ne peuvent avoir en commun le moindre point. Si l'ennemi n'est plus différent, il n'est plus ennemi. Et s'il n'est plus ennemi, c'est l'anarchie. Cloué sur son siège par le regard du Guide, il tente ce qu'il peut :

- Enfin... une convergence d'intérêts, euh, c'est à dire...

Curieusement, c'est le comte von Krosick qui vient le tirer d'affaire :

- À mon sens, l'avantage financier de cet ... accord serait conséquent.

L'œil ébahi du Führer se pose alors sur ce dernier, qui plonge de plus belle dans ses papiers. Le richissime Göring quant à lui, Ministre de l'Intérieur pour la Prusse entre autres qualités, s'entend à résumer les affaires d'argent :

- TRÈS conséquent.

Et Frick - pour l'Intérieur tout court faut-il le rappeler - à déployer sa connaissance du sujet :

- Les avoirs des juifs allemands migrants vers

Israël seraient bloqués sur des comptes allemands, soumis à impôt allemand, et financeraient l'exportation du matériel allemand nécessaire à l'aménagement de leur terre dite promise. Vaste marché qui fait déjà saliver les Anglais, cela dit en pass...

Avant que Krosigk pour les Finances ne vienne s'en mêler, Hermann ajoute encore :

- Ce qui relancerait nos exportations, notre emploi, notre économie, rabattrait le caquet à ces impossibles Anglais...

Relayé par un Joseph radieux ou presque :

- ...et anéantirait ces rumeurs d'atroci... de prétendues atrocités antisémites. On ne conclut pas un accord avec son tortionnaire, à moins d'être gravement pervers. Bouclement de la quadrature, fin du boycott, point final, Punkt et Schluss.

- Punkt et Schluss ?

Adolf dévisage ses ministres devenus curieusement pro-sionistes en ce matin de mai.

- Ma parole, vous vous êtes passé le mot !

Il poursuit son inspection, en détail...

- Vous déraillez ? Négocier avec cette vermine ? ...et tousse à nouveau. Il va falloir dépoussiérer ce Cabinet.

Goebbels hasarde encore ceci :

- Y aurait-t-il une autre solution ?

Hitler fixe ce dernier comme pour le traverser, gobe une pastille mentholée, et attend l'inspiration... qui se fait désirer. Forcément. Pareilles conditions : ce soleil stupide brûle sa nuque et ricoche sur ces dossiers, qui vrillent sa rétine de leur ineptie. Ces conservateurs butés ne pourraient-ils les fermer ? Comme si c'était une preuve de leur assiduité. Des âmes de gratte-papier. Quant à cette poussière ! Sa moustache picote son nez. Cette chancellerie pourrie est tout simplement indigne de Lui ! En attendant d'en créer une à sa mesure, il est temps de monter le ton. Mieux vaut colère que pitié.

- C'est insensé ! Qu'ai-je à faire de cette fichue Palestine ? Une patrie ? Une duperie, vous voulez dire ! Le futur bastion de ces charlatans mondialisans, voilà tout.

Joseph regarde Göring qui regarde Frick qui regarde ailleurs. Du coup, les deux premiers prennent l'air absent. S'en suit un petit néant... bientôt comblé par un grattement de stylo insistant. Le Guide scrute le fond du Cabinet, et tombe sur la frêle secrétaire, blottie derrière lunettes et cahier.

- Puis-je savoir, Fräulein, ce que vous êtes en train de faire ?

Toute à sa sténo, Margrit ne réagit pas. Le silence se fait de plomb avant qu'elle ne lève le nez... pour découvrir quatorze yeux posés sur sa petite personne ; dont six, réprobateurs.

Prise en flagrant délit de quelque chose, elle agite ses tresses, fronce son visage et culpabilise avant même de savoir de quoi :

- Je... f... heil... enfin... le PV... Procès-Verbal... je..?
- Montrez-moi ça.

Un grincement de chaise sur le parquet, elle quitte son fond de salle et pose nerveuse son calepin devant le Führer... qui le prend pour le lâcher à l'instant tel un parasite dégoûtant.

- Ces hiéroglyphes sténographiques ! Veuillez traduire Mademoiselle. Là. La fin.

Margrit reprend ses notes, tente un vague sourire et cherche le passage en question :

- Ja, mein Führer, voilà mein Führer : "C'est insensé. Qu'ai-je à faire de cette fichue Palestine."
- "Fichue" Palestine ?
- Oui, c'est ce que vous avez... euh... que j'ai... cru entendre...

Adolf toise la jeune blonde un instant, puis se fait doux :

- ...cru entendre ? Pareille vulgarité ? Vous devez être fatiguée.
- Non, pourqu... enfin...
- Et là ? Traduisez s'il vous plaît.
- " Le boycott anti-nazi tue l'économie allemande. "

- Ce boycott n'existe pas. Vous êtes fatiguée.
Elle s'attache aux yeux du Führer, y cherche une raison, un sens, une issue. Il acquiesce du chef, encourageant, maître au jardin d'enfant, et puis sourit, un peu. Alors elle s'enhardit, un peu :

- Oui mein Führer. Je suis fatiguée.
- Très. Vous pouvez aller vous reposer.
- Mais... le PV ?

Sur ce, Joseph choisit de s'en mêler.

- Quel PV ?

Elle sursaute, se tourne, comme traquée, tombe sur Goebbels qui la scrute de près. Douceâtre à la façon du chef, il tend la main, elle y loge son calepin. Dont il arrache huit feuillets après examen, sitôt réduits en confettis. Puis il soulève le maigre menton, et conclut de son sourire le plus enveloppant :

- Ce sera ça de moins à classer, beauté. Vous devez vous ménager.

Beauté hésite à peine avant de regagner son coin, rassembler ses affaires, et "Heil Hitler", prendre la porte sans délai.

Songeur, Joseph la suit des yeux. Tout bien pesé, lunettes en moins et kilos en plus, cette souris apeurée pourrait s'avérer agréable à regarder.

Le Guide, quant à lui, oublie sitôt sténo et vaines paperasseries pour lancer à la cantonade :

- Bien, ce sera tout pour aujourd'hui.

Ah bon ? Bien, les dignitaires se mettent en branle. Certains sont contrariés, d'autres surpris. Encore une fois, on n'a pas voté. Personne toutefois ne s'aventure à le relever. De toute façon, sans quorum, à quoi bon ? Même Hugenberg se résigne et se tait

Désormais, au Cabinet, voter se conjugue bel et bien au passé.

Et les décisions se prendront entre initiés.

– Göring et... Goebbels. Une seconde !

La voix de leur Maître freine ces derniers, qui reviennent s'installer d'un seul élan.

Pourquoi eux et pas lui ? Frick ralentit, s'attarde, ouvre la bouche... se ravise et puis s'en va, un sentiment d'exclusion sur l'estomac.

Si ce n'est de trahison.

...

Il va falloir remettre ces SA au pas.

Ceci planifié, Heinrich Himmler ôte ses lunettes, les embue puis les astique, méthodique. Le tout, au beau milieu du hall de la Chancellerie. En cas de contrariété, il affectionne ces petits gestes à l'efficacité immédiate. Contrôler le détail, c'est maîtriser le tout. À décortiquer la réalité, il en débusque les plus infimes scories pour mieux les écraser. Pied à pied, son âme de fourmi blindée

franchit ainsi les obstacles de sa destinée et progresse vers le but qu'il s'est fixé.

En l'occurrence et pour l'heure : dénicher le Führer. Où diable se cache-t-il donc ?

Pile à l'heure dite en ce matin de mai, Heinrich s'est présenté au bureau de ce dernier. Là, serrant ses documents brûlants, il a attendu quarante-quatre minutes sans broncher. Puis il a questionné un SA de piquet. Qui l'a toisé d'un œil morne. Renseigner les SS n'entre pas dans sa vocation. De mauvaise grâce, le cerbère a plongé dans un registre, qu'il a consulté longuement, hébété ou fasciné. Enfin, il a grommelé que l'ordre du jour avait du être modifié. Heinrich est donc redescendu par où il était venu, maudissant ce vétuste palais et l'incompétence du SA. D'ailleurs, songe-t-il soudain : une lueur d'ironie n'aurait-elle pas zébré ce faciès de bovin ? Voire une volonté de nuire ?...

Celle-ci était toutefois subtile, comparée à l'air sournois du SA d'en-bas, qui d'emblée, sans prendre la peine de consulter quoi que ce soit, lui annonça n'être au courant de rien.

Tiens donc, songe encore Himmler. Encore un chômeur ex-soldat devenu SA par défaut. Sublime vocation ! Se battre étant leur seule fonction, la paix fait d'eux des poissons hors de l'eau. Autant mourir au front. Röhm dirige les restants de la colère de Dieu. Médiocres, mais nombreux. Les aurait-il dressés contre lui ? Dirait-on. Vulgaire

jalousie. SS versus SA, élite aryenne contre bas prolétariat, éternel combat.

Quoiqu'il en soit, le vieux Röhm ne l'emportera pas au Walhalla.

Mais une chose à la fois.

Sa précieuses enveloppe sous le bras, le Reichsführer SS chausse ses lunettes et s'apprête à lever le camp. Il ne va pas passer sa matinée à poireauter. Aujourd'hui, à l'évidence, Hitler a préféré improviser ; encore une fois. Les voies du génie...

C'est alors qu'une grappe de ministres déboule du premier. Loin derrière, seul nazi du peloton, Frick lambine, sombre et nerveux. Ni une ni deux, Heinrich regrimpe l'escalier pour le questionner. Une réunion du Cabinet ? Inopinée ? Pas tout-à-fait ? Pas tout le Cabinet ? Mais elle a pris fin ? Pas vraiment ? Comment ça, pas vraiment ?

Le chef de la SS plante bientôt là le ministre englué dans ses explications, pour aller droit vers la salle du Conseil. Parfois, le Führer aime être dérangé. Surtout quand le sujet est top secret ; et le porteur, dans ses bons papiers.

...

Les ministres superflus à peine sortis, Adolf, Hermann et Joseph se sont détendus. On réfléchit tellement mieux sans ces simagrées. Votes,

formalités et paperasserie sans fin : vaste hypocrisie que la démocratie. Voués à créer des formulaires remplis par de nouveaux fonctionnaires, les fonctionnaires confisent tout l'élan d'un pays dans la bureaucratie. Quand plus rien n'est créé, que peut-on administrer, à part l'administration ? Donc bref. Déconfisons, décidons, et agissons.

Nous en étions ?

Göring reprend le flambeau :

- Les juifs, les sionistes et la Palestine.

Le Führer se fait vinaigre, mais moins qu'avant.

Goebbels avance son argument :

- Je ne dirai qu'un seul mot...

Il suspend sa phrase, ménage son suspense... et lance l'hameçon :

- Ghetto.

Adolf incline la tête, rêveur. Douce musique à son oreille.

- Ghetto...

Joseph souligne l'habileté du concept :

- Nous pourrions considérer cette fichue

Palestine comme un ghetto, ou un camp de concentration autogéré.

Et Hermann, Ministre de l'Aviation entre autres attributions, lâche sa touche personnelle, avec l'humour qu'on lui connaît :

- Ma foi. Un concentré est plus facile à bombarder.

Trois coups légers viennent interrompre quelques rires appuyés. "Ja ?" Le chef de la SS du Reich est annoncé. Faites entrer.

Le Guide accueille joyeusement son poulain qui tombe selon lui à point, et sollicite d'emblée son avis sur la question. Hermann et Joseph tombent des nues. Depuis quand le Führer s'intéresse-t-il à l'opinion de ce chefaillon ?

Himmler scrute le Guide, puis les ministres renfrognés, puis le sol, scrupuleusement, avant de déclarer que "la Palestine pourrait fournir une issue à notre problème juif." Le tout, sur un ton d'absolue neutralité. Ensuite, il analyse les réactions de chacun. Positives en majorité, perplexe côté Chancelier. Évidemment. C'est que le Führer voit loin. Un point qui leur est commun, toutes proportions gardées. Himmler choisit donc d'embrasser un futur plus lointain :

- Toutefois, cette solution ne peut qu'être provisoire...

Et c'est presque de concert avec Hitler qu'il conclut :

- Vu l'exiguïté du territoire.

Adolf contemple son SS comme un frère cadet ; inférieur, certes, mais familier et fort bien dressé.

Göring quant à lui - chef de la Gestapo entre autres qualités, mais plus pour longtemps ce dont il n'est

pas conscient - fixe l'intrus aussi, avec méfiance et aversion cependant. Sous ses dehors abscons et ses airs de taupe à lunettes, ce bouseux s'avérerait-il futé ?

Devant la mine réjouie de son Führer, notre ministre de la Propagande entre autres fonctions toise à son tour l'abscons... et se retient mal de l'envier. Tout de même, ce concept d'exiguïté, que n'y a-t-il pensé ? Par ailleurs, souligner son aspect provisoire rend la proposition plus digeste : simple transition ouvrant l'imaginaire vers une solution digne de ce nom. Ne serait-il un rien trop malin, cet Himmler ?

Celui-ci de son côté, ex-responsable de la Propagande et prochain chef de la Gestapo, tend à son Guide l'enveloppe trimbalée par tous les escaliers :

- Les écoutes au sommet du mois dernier, mein Führer. En mains propres, comme demandé.
- Parfait, Heinrich. Voici qui sera plus instructif que tous les PV du Cabinet.

Il cligne de l'œil à ses deux ministres, qui se fendent d'un rire juste poli qui semble le réjouir d'autant, puis lance une piécette vers le plafond, et la rattrape de justesse. Pile, tant mieux. Guilleret, il s'extrait de son fauteuil, s'approche du responsable SS et pose sa main sur son épaule :

- Avez-vous déjeuné ?
- Pas encore, mein Führer.

- Allons à l'Ange Bleu. Vous êtes mon invité. Weisswürste et Bretzel nous rappelleront les délices de notre tendre Bavière...
- ...Et le duo de s'éloigner, oublieux des ministres attablés, tout à son aimable entretien :
- Et Dachau, à propos, mon cher Himmler ?
- Un vrai succès. En moins de trois mois, ses 34 baraquements sont quasi pleins. Incendiaires de Parlement et autres opposants y apprennent la vie.
- Parfait. Ah, j'oubliais : bravo pour le portail d'entrée. *Le travail rend libre*, c'est profond.
- Les bons vieux goulags pour inspiration.
- Parfois ce Staline a du b...

La porte se referme sur la voix du Guide qui s'éloigne dans le couloir.

Un ange passe, sombre.

Les deux laissés pour compte se fixent, surpris de se trouver soudain dans le même bain. Chez les nazis, à part peut-être les ennemis, rien n'est jamais acquis. Une des raisons pour lesquelles, plus que d'un gouvernement, il s'agit d'un mouvement, grouillant qui plus est. En fonction de sa fulgurante avancée, alliances et rivalités se croisent comme le fer, l'accélération d'autant. Dans cette spirale du pouvoir, les ambitions tiennent d'un jeu qui serait cocasse si sa vanité ne prétendait dominer le cours de l'humanité.

Diviser pour mieux régner en serait l'une des clés. Autour de cette table trop vaste pour leurs fonctions, trop petite pour leurs aspirations, nos dignitaires sont donc perplexes, et inquiets. Désormais, quelle posture adopter ? Visiblement, leur alliance sur la question sioniste a déplu. Pour agréer le Führer, il faudrait se distancer vite fait, ce qui conviendrait à leur rivalité profonde. Mais. Ne seraient-ils pas trop de deux pour freiner l'avancée de cet Himmler, dont l'arrivisme n'a d'égal que l'opiniâtreté ? Quant à ces informations secrètes... Lequel a guigné le premier l'enveloppe oubliée, là, en bord de table, personne ne s'en souvient. Et les ministres se scrutent. Et la tension monte. Aucun ne l'exprime, mais chacun se le demande : en quoi diable peuvent bien consister ces écoutes "au sommet" ? Et quelle est l'altitude de ce sommet ? Les ministres seraient-ils concernés ? Si oui, lesquels ? Les conservateurs ? Les nazis aussi ? C'est à dire eux-mêmes ? Ou l'un des deux ? Mais lequel ? Et l'autre, dans ce cas, serait-il au courant ? Mais de quoi ? Et comment ?... Large et blanc, le pli secret les nargue, juste là, à portée de main... "Heil Hitler", surgit alors un garde SS, qui cueille l'enveloppe et repart sur un claquement de talons parfait. Joseph ouvre la bouche, puis la referme.

Sait-on jamais.

...

Clic.

- Magda ?
- Joseph ! Enfin ! J'attends ton appel dep...
- La séance du cabinet s'est prolongée, tu sais ce que c'est.
- Oui, bien, justement, alors, que.. ?

Quelques fritures sur la ligne.

Sait-on jamais.

- Tout est parfait.
- Donc l'accord de transf...
- Absolument. Tu as mon accord... pour transférer cette somme. Les détails suivront.
- Ah ? Tu veux dire...
- Chérie, quelqu'un est entré, je dois te laisser. Pas d'inquiétude, tout est réglé.
- Je vois. À ce soir chéri. Et merci.

Quelques fritu... *Clic.*

Monsieur le Ministre fixe le téléphone suspect.

Madame la Ministre fait un rond de fumée.

L'accord de transfert est passé, Joseph lui a pardonné, la voici tirée d'affaire.

Décidément, elle a bien manœuvré.

Même Victor en a profité

...

Les vagues lèchent le sable encore brûlant. Victor enlace Sima, reprend son pas... le leur. Rouge, le soleil embrasse le lointain méditerranéen. Ici, entre ciel et mer, l'horizon est vaste, comme l'avenir. Le poète respire. Ici est sa place. Son pays, sa cause, sa femme et sa vie. Cette évidence l'emplit de quiétude et de foi. Avalisé, l'accord de transfert ouvre les possibles. Israël est en bonne voie. Avec l'immigration, les sionistes anti-arabes se rallieront. Vivre en harmonie sur ce bout de terre est non seulement possible, mais nécessaire. Pourquoi choisir la guerre ?

Sima loge sa tête sur son épaule. Tendresse. Ses cheveux mouillés sont salés. L'air du large les aura bientôt séchés. Tiens : loin sur la plage déserte, deux silhouettes se découpent, vibrent dans l'air du soir, s'approchent, hèlent :

- Victor Chaïm Arlozoroff ?
- Oui.

Un coup de feu. Tel Aviv disparaît.

...

Un rire d'enfant bondit, perlé, des primevères du Tiergarten jusqu'au ciel printanier. Helga porte une robe mauve et un joli canotier. Elle analysait les fleurs toutes neuves, quand soudain, hop, une poussée de ses petits bras, un pendule d'avant en

arrière, un équilibre précaire... La nounou s'exclame, Magda pose son livre, la petite vacille, le chapeau roule dans l'herbe grasse. Un rire encore, frais comme une rosée. Attention... Helga lève un genou potelé, puis l'autre, une deux et trois, voilà ses premiers pas... jusque dans les bras de maman, qui rit à son tour, de soulagement, de fierté et de joie. Pour fêter ça, elle fait tourner bébé, tout là-haut, grand carrousel entre azur, verdure et hourras.

Nounou n'a pas retrouvé le canotier. Peut-être est-il tombé dans la Spree ?

De ce simple jour-là, qu'elle le veuille ou pas, Magda se souviendra.

...

Joseph s'est planté au centre du salon, les mains dans le dos. Il a son visage des grands jours. Tout son être piaffe d'impatience. C'est qu'il a deux surprises pour elle : une bonne et une excellente. " Alors Magda ? Main droite ou main gauche ? Entre nous, tu ne risques pas grand chose. Au final, bien ou mieux, tu les auras les deux ! "

Sur le balcon, Madame se fige sous son parasol. Quelque chose la retient de rejoindre son mari. Serait-ce son air trop réjoui ? La discrète tension de sa mâchoire sous la large fente du sourire ? Ou cette posture de clown-guerrier surjouée ?

Un frisson. Magda tergiverse, rajuste son maillot de bain, trouve des raisons, lance des prétextes. C'est qu'elle voulait se bronzer. Si si, cet été, le hâle sera... enfin chéri... Sous le regard taquin de celui-ci, elle s'interrompt, s'en veut d'un coup. Pourquoi cette méfiance ? Il est comme un gosse avec des cadeaux plein les mains. Un clin d'œil suivi d'un baiser aérien balaye ses réticences. Magda verrouille son imagination, lâche son parasol et passe le seuil. Alors jouons : deux surprises pour elle ? Mais pourquoi, il ne fallait pas ! Haut sur les pointes, elle guigne par-dessus l'épaule conjugale, raté, alors arbore une moue d'enfant gâtée, puis campe sur le tapis persan pour ordonner, clownesque à son tour :

- La droite, et que ça saute !
- Suffisait de demander.

Il tend un journal, triomphalement roulé dans un ruban de satin. Alors elle rit. Comme c'est joli. On dirait un diplôme. Un diplôme de quoi ?

- De liberté, chère toi.
- Ah ? Mais c'est bien trop !
- Pour toi, trop me suffit pas..

Flatteur ! Elle tend la main, attrape la chose, gagné. Le ruban glisse, tombe flasque sur un motif persan, satin rouge sur cheval blanc. Le papier se déploie, crisse sous ses ongles parfaits. «Tiens ? Ooh ? *Le*

Jüdisch...» Elle s'arrête net, cille sous le regard de son mari, déglutit, poursuit :

- Le *Jüdische Rundschau* ? Mais... pourquoi ?
Joseph, enfin... ce journal ?... Juif ?... Ici ? Je ne, je...

Les yeux bleus de bleu s'arrêtent sur la photo en première page, nette, floue, puis nette. Un tremblement, sa main se raidit. Un regard sur le mari, qui lui sourit. Retour au visage gris sur noir, qui lui sourit aussi.

- Décidément, Magda aime les gens importants.
- ...?

- Lis, chérie. Ce torchon a parfois du bon. Ce qui à terme n'empêchera pas son interdiction.

Bien sûr que non. Alors elle lit, gauche, droite, gau... ralentit, s'arrête. Reprend plus haut... lance un hoquet voué à être un rire. L'époux rit aussi, comme c'est gentil :

- Tu vois chérie, ton amant est une star maintenant.

Elle abaisse l'hebdomadaire, les lèvres ouvertes sur quelque air, cri ou mot qui manque.

Joseph se fait dévoué, donc inquiet :

- Magda ? Ça va ?... Qu'est-ce qui t'arrive ?
- ...
- Magda ?

Un raclement de gorge, elle articule enfin, d'une voix presque posée :

- Je ne pensais pas que tu en arriverais là.
- Là ? Moi ? Où ça ?
- Victor Chaïm...
- "Victor Chaïm", comme c'est mignon.
- ... Pourquoi ?

Pourquoi quoi ? Magda, regarde-moi !

Ce qu'elle ne fait pas. Le regard coincé entre tapis et cheminée, elle roule le journal comme pour l'étrangler.

- Enfin Magda. C'est sa mort qui te met dans cet état ?
- ...

Et Madame de prendre son air de poupée. Pourtant. Plus elle se force à l'opacité, plus Joseph la trouve limpide. À l'affût, il observe ses moindres cillements, pour en tirer ses conclusions, à sa façon, histoire de prêter une réalité à ses soupçons. En ce sens, le silence de son épouse prend une éloquence fascinante. Cette nuque raide et fragile, ce torse creusé, ces épaules rentrées, dérisoire bouclier. Tout laisserait à penser... Mais voici qu'elle se redresse :

- Tout de même, Joseph. Un assassinat !
- Oui, un assassinat. Et alors ?

Il s'approche, tiens, son boitement le reprend. Elle se tourne vers la fenêtre, y regarde tout et rien. Un frôlement, une chaleur, une main sur son échine, un murmure :

- On croirait que tu l'aimais vraiment.

Elle se cabre et s'éloigne :

- Moi ? Aimer ce sous-homme ? Pour qui tu me prends ?

Un haussement d'épaules, elle va vers le canapé. Sa démarche trop réglée conforte l'époux dans ses soupçons. Tout doux, il s'assied à son côté, tapote une main, ajuste une bretelle, une mèche échappée, époux attentionné :

- Moi qui pensais que tu sauterai de joie.

Elle scrute son mari, y cherche une Vérité cachée. Pauvre Magda. Il réprime sa pitié et poursuit sur sa lancée :

- As-tu bien saisi la portée de ce papier ?
- ...
- Chérie, tu peux être rassurée. Notre maître-chanteur est mort et enterré..
- Oui. Assassiné.
- Hé hé. Ils commencent déjà à se bouffer le nez.
- "Ils ?"
- Pauvres juifs. Incapables de créer l'unité.
Mais...

Il contemple sa femme, parfaitement interloqué :

- Tu ne penses tout de même pas que c'est moi qui l'ai tué ?
- ... On pourrait le croire.
- "On" ? Passons. Il est vrai que Tel-Aviv est la porte à côté.
- Ton bras s'allonge, les distances s'en réduisent

d'autant.

- Je gère la Propagande, pas les Affaires étrangères. Mon ministère a mieux à faire.
- Ils se jaugent. La défiance est à double tranchant.
- Enfin Magda, qu'est-ce qui te prend ? Pas de quoi fouetter un chat. Car tu ne l'aimais pas, c'est bien ça ?
 - ... C'est bien ça.
 - Il est donc parfait, surtout pour toi, qu'il aille chanter dans l'Au-delà ?
 - ... Tout à fait.
 - Alors bon débarras ?
 - ... Bon débarras.
 - Bien. Nous allons donc fêter ça comme il se doit !

Il s'interrompt, recule un peu, curieux :

- Tu frissonnes ?
- ... Non.
- Bien sûr que si.
- Bien sûr que si. Je vais me rhabiller.

Elle se lève, soudain pressée, mais il agrippe son bras au vol.

- Attends un peu... Je vais plutôt faire un bon vieux feu.
- En plein mois de juin ?
- En plein. Rien que pour ma Vénus au maillot de bain.

Il bondit, enthousiaste, s'active devant l'âtre. Bois, papier, soufflet. Les flammes naissent, croissent et dansent. Un air si rassurant...

- Eh bien, notre chauffage central ne m'a pas fait perdre la main ! Ah ! À propos...

Un clin d'œil, il se détourne, fouille sa poche intérieure, puis fait volte-face, les mains dans le dos. Revoici le magicien, revoici l'Artaban :

- Après le bien, voici venir le mieux.

- ..?

- Chérie ? Main droite ? Main gauche ?

- ?... Ah oui.

Elle se souvient, alors rit, haut, fort, trop, et puis choisit. La droite. Il tend son bras, abracadabra.

- Bravo Magda.

Magda se penche. Au creux de la paume, une étoile ternie tend ses six petits...

- Joseph. Tu l'as donc gardée ?

- Elle t'a manqué ?

- Non... Bien sûr que non. Je l'avais oubliée... complètement.

- Bien sûr. Il faut choisir son camp.

- C'est fait. Mais toi dans ce cas, pourquoi l'avoir... ?

- Pour inspiration. Pur devoir de fonction.

- Ah.

- N'est-ce pas. Car grâce à elle... c'est à dire à toi, j'ai pu créer...

C'est l'autre main qu'il tend maintenant, ménageant ses effets :

- Ça.

...Comment en croire ses yeux ? Car dirait-on... mais comment ? Mais oui. C'est bel et bien une médaille que Joseph tend crânement. La même, presque, avec son étoile fière et... rutilante, car flambant neuve cette fois. La mê...

- La même, Magda. Enfin presque. Sans le crochet pour la pendre. Eh eh.

- ...

- Prends-la !

- Mais pourquoi, Joseph ? Je ne ...

- Tu comprendras. Le coup du roi.

Elle obéit. A-t-elle seulement le choix ? Fixe l'objet, porteur d'un sens qu'elle ne trouve pas.

L'époux se penche, susurre à son oreille comme un secret d'État :

- Entre nous, cette médaille se nomme Magda.

- Mag..? Mais pourquoi ?

- Car c'est tout toi. Vice et versa. Retourne-la.

Elle s'exécute, bien obligée. Tiens, voici... une swastika. Quoi ? Mais...

- Tu vois ? Tout toi : étoile juive et swastika. Pile, face, envers et puis endroit. Nazie dans l'âme, certainement, mais juive de cœur tout autant.

L'épouse déglutit, passe la main dans sa nuque. Sueur. L'époux y flaire la peur. C'est pourtant avec un bel aplomb qu'elle poursuit :

– Très honorée.

Bravo l'actrice.

– Mais Joseph, tu parlais d'un devoir de fonction.

Je ne vois pas ...

– L'accord de transfert, ma chère.

– Pardon ?

– Enfin chérie, tu n'as pas oublié le but de toute l'opération ? Notre accord avec les sionistes ? Cette belle amitié judéo-nazie doit être célébrée comme il se doit, non ?

– Bien sûr.

– Ce bijou couronnera une série d'articles dans *l'Angriff*, voyage en Palestine à la clé. Et ce pauvre Victor Chaïm qui ne verra pas ça...

– ...Nous allons en... Palestine ?

– Pas nous, enfin, voyons, tu t'y vois ? Ils ne nous méritent pas. Un SS s'y collera.

Il rit, de bon cœur cette fois. Elle déglutit, puis sourit :

– Tu es un génie.

– Et toi : ma muse. Envers et puis endroit.

– Tu me prends pour ce que je ne suis pas.

– Je vois en toi ce que tu te refuses à voir.

– Tu vois ce que tu veux bien voir. Je suis plus nazie et aryenne que toi.

- En apparence, peut-être. Mais dans le fond...
- Dans le fond, la jalousie t'aveugle. Embrasse-moi, mon ange
- ...
- La voici, l'évidence.

Un bikini chute sur le tapis. Une étoile suit.

...

Quelques flammes crépitent encore dans l'âtre.

Il fait nuit.

Sur son canapé, le couple dévêtu se perd dans ses pensées.

À la dérobée, l'homme observe la femme, qui bouge ses pieds et fait des ronds de fumée.

Il sirote son champagne. Elle renverse sa nuque et boit d'un trait.

Il y a tant à fêter.

C'est Joseph qui se lève le premier. Il enfle une chemise, scrute le sol, puis sourit, un peu, avant de se tourner vers son épouse ; qui lui tend son verre, machinale. Il le prend, galant, le remplit, mais s'arrête là et attend. Elle réagit enfin, cherche son verre d'un œil absent, tombe dans ceux de son époux. Il y a comme un flottement. Puis, négligemment, Joseph désigne un coin du tapis. Là, entre la fleur bleue et le cheval blanc.

- D'abord, ma douce, voudrais-tu jeter cette

saleté ?

Quoi ? Qu'est-ce que... Où ? Ah. Juste là. Elle déglutit. Ci-gît la pauvre étoile ternie. Monsieur jauge encore sa moitié, avant de poursuivre, badin :

- Nous n'en avons plus l'utilité.

Elle le fixe, sourit à son tour, se lève, saisit le médaillon, hésite. Du menton, Joseph montre la cheminée :

- Le mieux serait de le brûler.

- Le...

- Ne me dis pas que tu veux le garder ?

Le garder ? Quelle idée ! Un haussement d'épaule, un sourire de mannequin. Cinq pas jusqu'à l'âtre, un regard vers l'orange des flammes, le rouge carmin dessous, puis le noir tout en bas. Tout en bas : la mort, l'effroi... Un frisson, le dernier. Madame verrouille sa volonté. Une, deux, on décrispe ces doigts... Trois et quatre, un geste du poignet, simple, rapide, parfait. Le bijou va, tombe, saute, roule, s'arrête, face, tend ses six petits bras, "tout est là... prends-m..." Madame ne bouge pas, ne tremble pas, ni chaud ni froid, do mi ré souviens-toi, troista musyk... l'étain rougeoie... cette étoile portera chance à l'étoile qui la port... qui portera chance à celui qui la lui... Deux petits bras se tordent, puis trois... quelques notes de ci de là, do mi... troista m... puis plus. L'étoile noircit, envers, endroit, se recroqueville, meurt et puis s'en va. Une fumée, noire. Un sourire au rasoir.

Bravo Magda.

Même pas froid.

D'ailleurs, pourquoi s'arrêter là ?

Elle se tourne, pose ses yeux blindés sur Joseph ; le toise, le jauge ou le défie. Puis saisit le *Jüdische Rundschau* et le jette dans l'âtre à son tour. Fa si ré, la Victoire de la Volonté. Le visage du poète noircit, le violon gémit, l'orchestre hurle, se tord et meurt, Victor Chaïm alias la vie aussi. Finis, brûlés, envolés par la cheminée.

Comme si rien ne s'était passé. Comme s'ils n'avaient jamais...

D'ailleurs, a-t-il seulement existé ?

Silence. Madame frotte longuement ses doigts glacés, s'approche de Monsieur à le toucher, puis lâche ses mots comme un couperet :

- Bon débarras.

...

*Chaque jour au-dessus du sol immense,
Esprit et Mémoire ouvrent leurs ailes et dansent
Le retour d' Esprit n'est jamais acquis
Mais Mémoire court un plus grand péril*

l'Edda poétique

À propos

Après une courte pratique de juriste et de danseuse, Patricia Bopp est tombée dans le théâtre et le cinéma. Elle a joué des rôles principaux dans plusieurs long-métrages, sur l'essentiel des scènes romandes ainsi qu'en France et en Allemagne. Elle a réalisé, conçu, produit, adapté et/ou écrit de nombreux spectacles et un film diffusé sur la TSR. De retour de New-York, elle a écrit son premier roman, à savoir celui-ci.

Imprimé en Italie
Quarto d'Altino, prov. di Venezia
Tirage sur papier non couché
Font : Free Serif
Couverture : BP & OP

Dépôt légal
Première édition, octobre 2022

